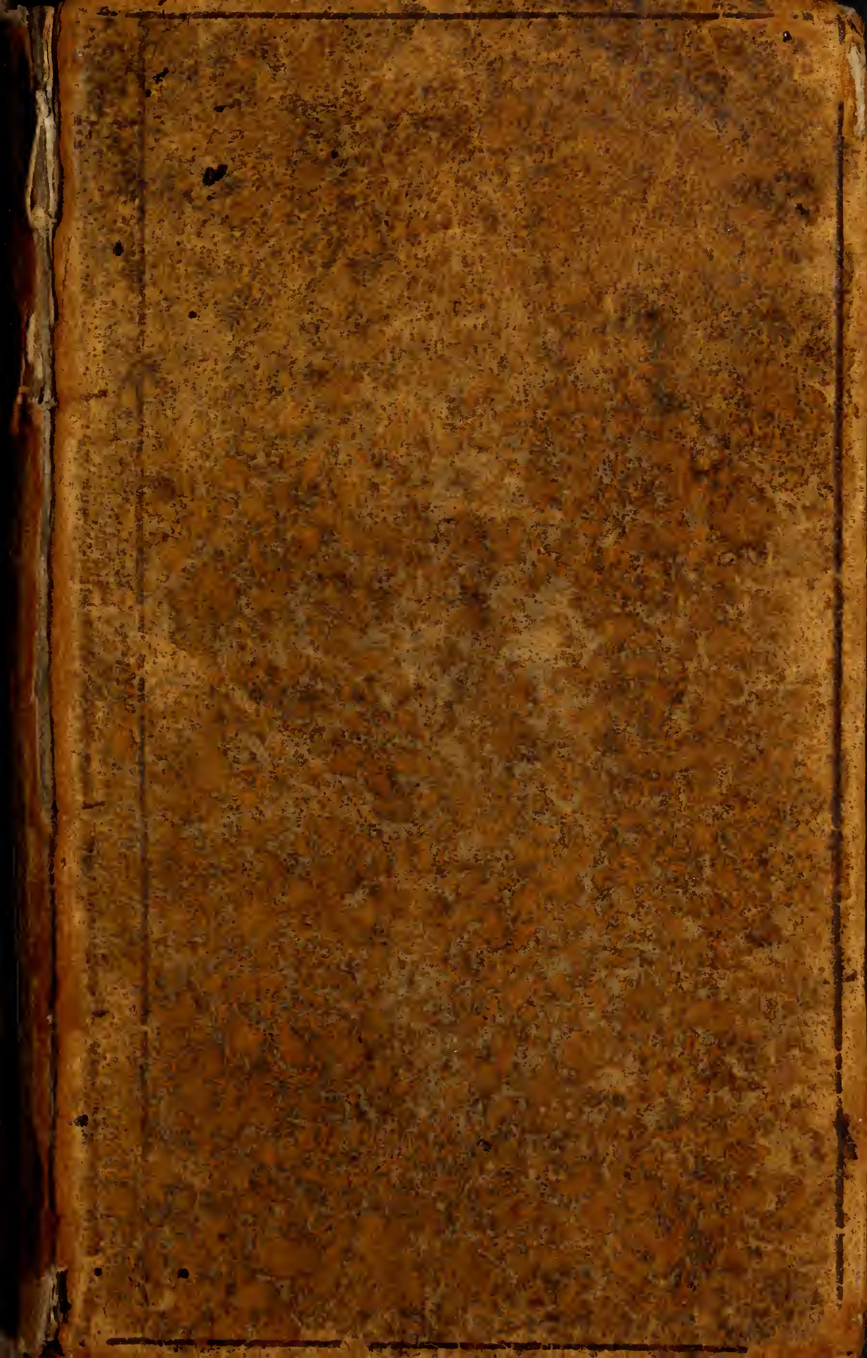
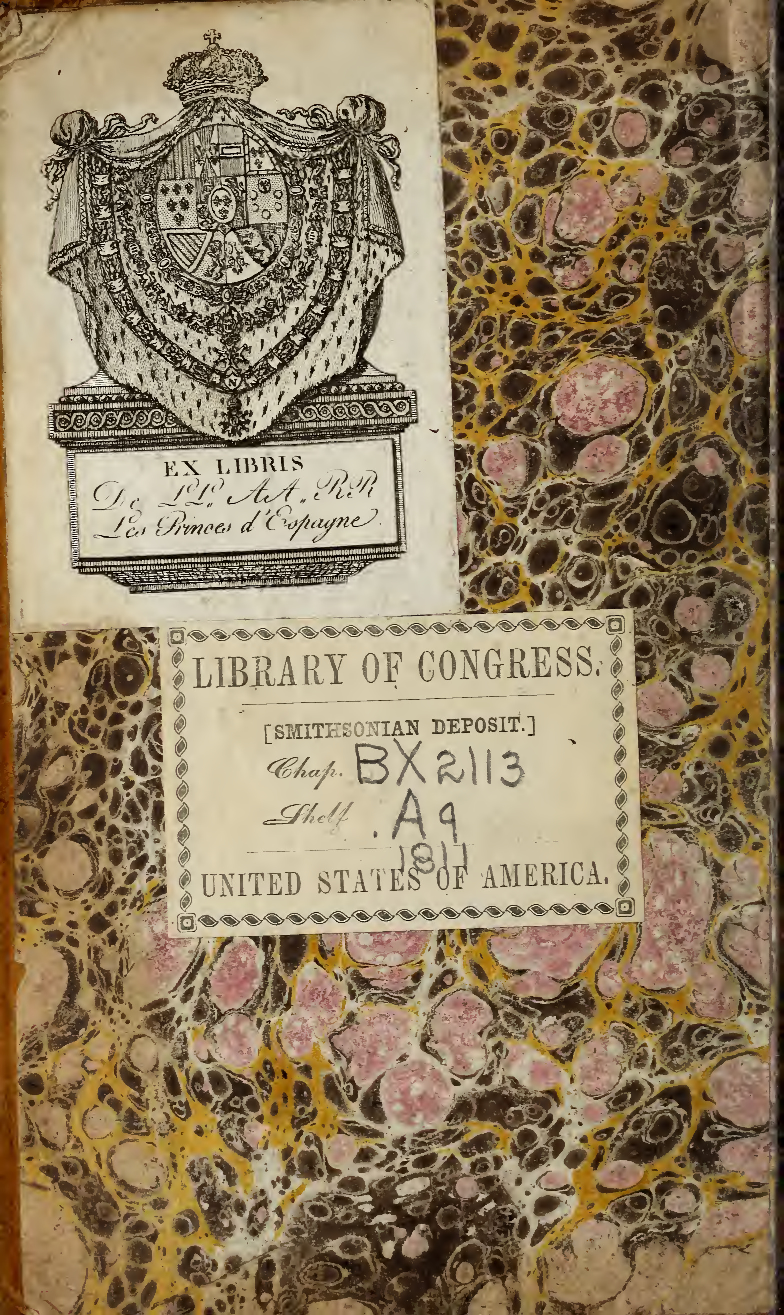
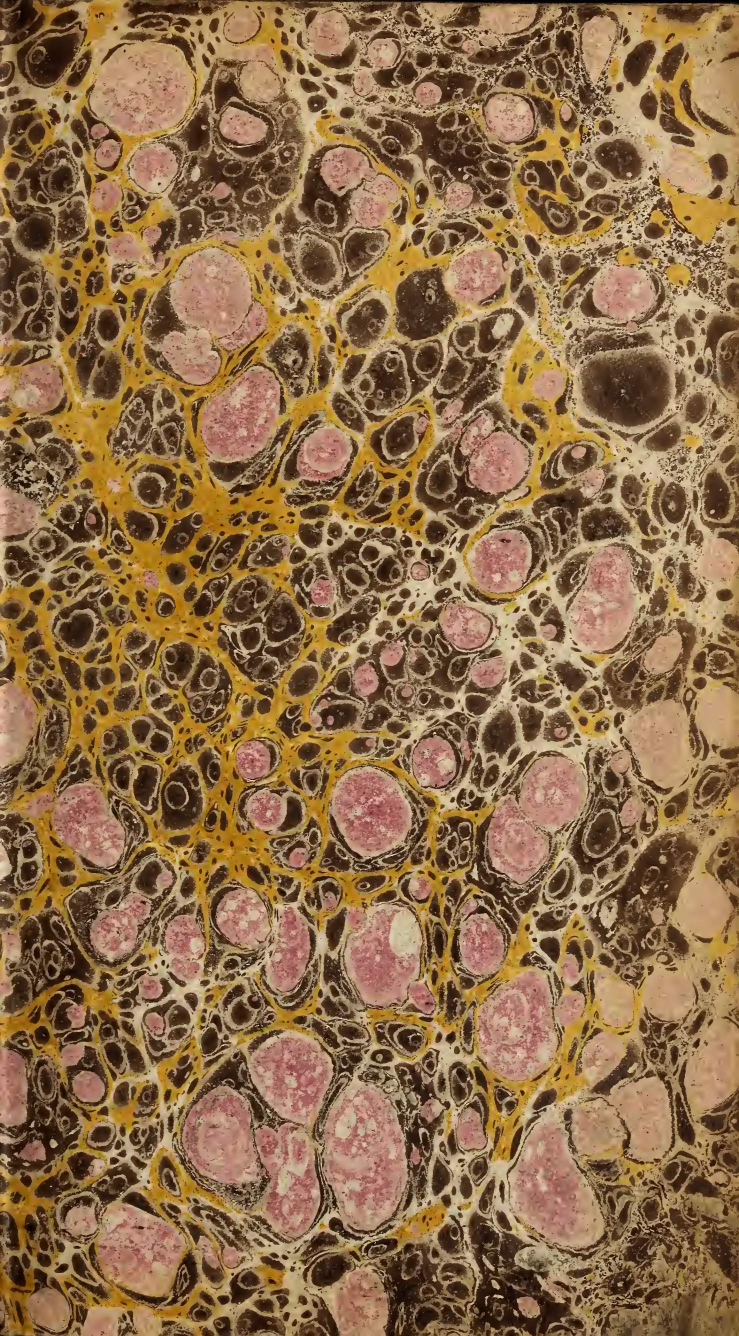



EX LIBRIS
De SS. AA. RR.
Les Princes d'Espagne



CONDUITE

POUR PASSER SAINTEMENT

LES FÊTES ET OCTAVES

DE LA PENTECÔTE,

DU SAINT SACREMENT,

ET DE L'ASSOMPTION.



FRONTISPICE.



Et lorsqu'il a envoyé de rechef son premier-né dans l'univers, il a dit : Que tous les anges de Dieu l'adorent.

ÉPÎTRE du jour de Noël. S. PAUL. Hébr. ch. I. v. 6.

CONDUITE

POUR PASSER SAINTEMENT LES FÊTES ET OCTAVES

DE LA PENTECÔTE, DU SAINT SACREMENT, ET DE L'ASSOMPTION.

PAR LE R. P. AVRILLON, RELIGIEUX MINIME.

NOUVELLE ÉDITION.



PARIS,
IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE DE MAME.

1811.


S.D.S.
Y.D.A.


PROPRIETE DES TROIS.

A SON A. S. MADAME

MARIE-ANNE DE SAVOIE,

PRINCESSE DE CARIGNAN.

MADAME,

TROUVEZ bon que je recueille ici en un volume une partie des petits Ouvrages que VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME a souhaités de moi pour se préparer aux plus grandes Fêtes de l'année, pour les passer saintement, pour en prendre tout l'esprit, et pour ne rien laisser perdre des grâces qui y sont attachées.

Votre piété et votre zèle en ont dejà prévenu l'impression et multiplié les copies, pour les communiquer aux personnes du premier rang qui ont l'honneur de vous être liées d'amitié, parce qu'elles ont les mêmes sentimens, qu'elles parlent le même langage, qui est celui de la plus solide piété, et qu'elles se font, à votre exemple, un

devoir et même un plaisir de sacrifier tous les jours l'éclat de leur grandeur aux plus humbles et aux plus saintes pratiques de la vraie Religion.

Recevez donc, MADAME, *cette* CONDUITE *que j'ai l'honneur de vous présenter, avec cette bonté dont vous avez coutume de recevoir tout ce qui vous parle de Dieu :* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *ne trouvera ici aucune de ces louanges mondaines qui flattent la vanité des autres, et sur lesquelles je sais que votre modestie est inexorable, quoique l'on fût en droit d'en emprunter jusque dans le sanctuaire, quand il n'est question que de louer la piété. J'espère aussi,* MADAME, *que vous la regarderez comme la marque du zèle qui me convient, et du très-profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,*

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

FR. AVRILLON, *Religieux Minime.*



CONDUITE

POUR PASSER SAINTEMENT

LE TEMPS DE LA PENTECÔTE.

AVANT-PROPOS.

Instruction générale sur le Saint-Esprit.

Voici enfin l'heureux effet des promesses avantageuses que notre adorable Sauveur fit à ses Apôtres, à toute l'Eglise naissante, et à tous les Fidèles avant que de monter au ciel, lorsque, pour les consoler de son absence, il leur dit tendrement : Ne vous affligez pas, mes Apôtres ; si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père ; je le prierai, et il vous donnera un autre Consolateur, afin qu'il demeure éternellement en vous :

vous le connoîtrez, parce qu'il sera avec vous et en vous. Il vous enseignera toutes choses, et il vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit; je vous laisse la paix, je vous donne la paix.

Ce grand jour approche, jour qu'on peut appeler avec les saints Pères un jour de lumière, de grâce et d'amour; jour que saint Chrysostôme (*in Serm.*) appeloit la Métropole de toutes les solennités de la Religion chrétienne, la conclusion et la publication d'une paix éternelle entre le ciel et la terre, entre Dieu et les hommes, l'heureux épilogue de tous les plus grands mystères que Jésus-Christ a accomplis sur la terre, et l'application et le fruit de la naissance, des prédications, des travaux, des mérites, des souffrances, du sang, de la mort, de la résurrection et de l'ascension de cet adorable Sauveur.

Mais avant que d'entrer dans le détail de cette action d'éclat, par laquelle cet Esprit saint commença à se communiquer aux hommes, il faut vous donner quelque idée de cette troisième personne de l'auguste Trinité, pour vous en imprimer plus de respect, et pour vous engager à vous préparer avec plus d'attention, plus d'ardeur, plus de piété et plus d'empressement à le recevoir, et à le conserver dans votre cœur quand vous l'aurez reçu.

C'est un Dieu éternel et tout-puissant, égal en toutes choses au Père et au Fils, dont il procède par voie d'amour. Le Père engendre son Verbe de toute éternité par la fécondité

de son entendement ; et ces deux personnes divines s'aimant l'une l'autre d'un amour essentiel, incompréhensible et divin, produisent cette troisième personne que nous connoissons, et que nous adorons sous le nom de Saint-Esprit, qui procède de la volonté, et qui est l'Esprit du cœur et de l'amour du Père et du Fils : voilà le précis de ce que la foi nous enseigne touchant cet Esprit adorable ; et cela suffit pour nous engager à lui rendre nos respects, nos hommages et nos adorations, et à l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces, parce qu'il est un Dieu infiniment aimable et infiniment adorable : c'est de quoi nous allons travailler à vous convaincre ; c'est ce que nous allons tâcher d'exécuter pendant ces grandes fêtes.

Faites d'abord attention que nous allons célébrer une mission visible et une mission invisible de cet adorable Esprit. La première ne s'est passée qu'une fois dans la ville de Jérusalem, et elle ne se réitérera jamais, et elle parut avec un grand bruit, avec beaucoup de splendeur, d'éclat et de pompe. La seconde se peut réitérer tous les jours et en tous les lieux, et elle se passe dans le secret de nos cœurs avec beaucoup de calme et de silence. La première a fait des prédicateurs, des docteurs, des maîtres du monde et des hérauts de l'Evangile, pour établir dans toute la terre la Religion de Jésus-Christ, pour tenir tête aux tyrans et aux empereurs païens, pour exterminer l'idolâtrie, pour arroser de leur sang le berceau du Christianisme, et pour l'établir solidement, sur les

ruines du paganisme et de l'idolâtrie, dans tous les royaumes de la terre.

Il falloit en effet à l'Eglise naissante un Esprit de lumière pour dissiper ses ténèbres, pour l'éclairer et pour l'instruire; il lui falloit un cœur pour l'animer, et pour l'engager à n'aimer que ce qu'elle devoit aimer; il lui falloit une tête pour se conduire avec sagesse au milieu de tant de précipices dont elle alloit être environnée; il lui falloit des yeux pour la faire marcher dans les sentiers de la justice, de la vérité et de l'innocence; il lui falloit une main toute-puissante pour la soutenir, parce qu'elle étoit foible, et qu'elle venoit d'être enfantée sur la croix de Jésus-Christ expirant; il lui falloit une voix pour l'encourager, une âme pour la visiter, et un chef infaillible pour présider à ses décisions. Et le Saint-Esprit, dans sa descente visible sur les Apôtres, va commencer à lui rendre tous ces bons offices, et il les lui rendra jusqu'à la fin des siècles.

Mais la mission et la descente invisible de cet Esprit adorable, à laquelle nous allons nous préparer, et pour laquelle nous devons incessamment soupirer, fait des pénitens et des justes, pour former et pour édifier l'Eglise, et elle élève des Saints, pour remplir un jour dans le ciel les places dont les Anges rebelles ont été chassés.

Pour vous rendre digne de cette grande faveur, et pour ne rien perdre des grâces attachées à ce grand mystère, vous observerez trois temps différens, selon l'ordre divin que cet

adorable Esprit observe lui-même ordinairement dans la sanctification des âmes; car, premièrement, il vient chez nous; secondement, il y opère; et en troisième lieu, il y établit sa demeure, et il y prend ses délices.

Cette adorable économie exige de nous trois choses qui sont absolument nécessaires; et c'est à quoi vous devez vous occuper uniquement pendant ce saint temps : la première, c'est que vous devez vous y préparer avec tout le soin et avec toute l'ardeur dont vous êtes capable; la seconde, c'est que vous devez lui ouvrir tout votre cœur, et un cœur plein du désir de le posséder, et parfaitement détaché de toutes les choses sensibles; en troisième lieu, c'est que vous devez mettre tout en usage pour le conserver avec une fidélité inviolable, quand il vous aura honoré de sa visite, et que vous le posséderez chez vous : car vous devez être persuadé qu'il ne descend que dans un cœur préparé, qu'il n'opère que dans un cœur docile, et qu'il ne demeure que dans un cœur fidèle, qui l'aime, qui l'estime, qui se consacre totalement à lui, et qui le conserve avec une espèce de jalousie, sans souffrir jamais que personne lui ravisse ce précieux trésor.

Commencez donc cette petite carrière de dix-huit jours avec autant d'ardeur et d'empressement d'attirer le Saint-Esprit dans votre cœur, qu'en avoient les Apôtres quand ils sont entrés dans le Cénacle avec la sainte Vierge et plusieurs autres Saints et Saintes, immédiatement après l'Ascension du Sauveur.

Pour vous y conduire, nous vous présentons pour chaque jour une sainte pratique, à laquelle vous donnerez toute votre attention ; ensuite une méditation sur cet adorable Esprit, et sur la manière de l'attirer et de mériter ses bontés et ses grâces ; ensuite des sentimens propres à exciter dans votre cœur l'amour du Saint-Esprit ; enfin une réflexion sur l'un des sept dons, ou sur un des douze fruits du Saint-Esprit.

Employez bien les dix jours qui précèdent la fête de la Pentecôte à vous y préparer ; prenez les Apôtres pour vos modèles ; étudiez avec application ces premiers Saints de l'Eglise, qui ont eu les prémices de l'Esprit saint ; ne les quittez point de vue : entrez souvent en esprit dans le Cénacle où ils se sont renfermés, pour les considérer et pour les imiter : soyez comme eux dans une grande attention et dans un grand désir, pour observer, comme eux, le bienheureux moment auquel cet Esprit de lumière, de grâce et d'amour, pourra descendre chez vous.

Enfin tous les jours de l'octave de la Pentecôte vous aurez soin de vous appliquer à correspondre avec une exacte fidélité à ses divines opérations ; vous vous étudierez à les bien connoître, à l'aimer de tout votre cœur, à l'écouter avec toute l'attention, tout le recueillement et tout le respect qu'il mérite ; à suivre les vues et les inspirations dont il vous favorisera ; à répondre avec une grande fidélité aux sentimens et aux saints mouvemens qu'il excitera dans votre cœur ; et vous puiserez dans cette source

de vérité et de bonté toutes les grâces et toute la force dont vous avez besoin pour assurer votre salut, pour marcher à pas de géant dans les voies de la perfection, pour vous servir de règle et de conduite pendant toute votre vie.

Pendant tout ce saint temps vivez dans un grand détachement de toutes les choses de la terre, et surtout dans un grand éloignement de l'esprit du monde, qui est entièrement opposé à l'Esprit de Dieu, qui est du ciel; évitez la dissipation, les entretiens inutiles, les vaines joies de la terre, les amusemens, les pertes de temps, et vivez dans un grand silence et dans un grand recueillement, si vous voulez que cet Esprit de Dieu descende sur le vôtre.

Regardez-le, cet Esprit saint, et le vôtre, comme ces deux abîmes dont parle le Prophète (*Psalm.* 41), et que saint Augustin dit être l'Esprit de Dieu et l'esprit de l'homme : le premier abîme est dans le ciel, et le second sur la terre : l'Esprit de Dieu appelle l'esprit de l'homme, pour le détacher, pour l'élever, pour l'éclairer, et pour l'unir à soi par les liens d'amour, quoiqu'il n'en ait pas besoin; l'esprit de l'homme, cet abîme de la terre, qui sent qu'il ne se peut passer de l'Esprit de Dieu, l'appelle à son secours; et ces deux abîmes veulent s'unir et contracter ensemble une étroite liaison.

Soupirez comme vous le devez après cette union qui vous est si honorable et si avantageuse, et mettez tout en usage pour vous en rendre digne et pour l'obtenir, persuadé que le

Saint-Esprit, qui est un Esprit de bonté, vous préviendra, vous aidera, et fera plus de la moitié du chemin pour s'unir à vous.

Pour y parvenir, voici l'ordre que vous observerez. Pendant les dix jours qui précèdent la fête de la Pentecôte, votre esprit appellera et invoquera l'Esprit de Dieu, cet abîme du ciel, cet abîme de richesses, de miséricordes et de bénédictions spirituelles; et si vous l'avez invoqué avec toute la fidélité, toute l'ardeur et toute la persévérance qu'il demande, cet Esprit saint, pendant les huit jours suivans, vous appellera à son tour, il parlera à votre esprit, et il opérera en lui la lumière, la grâce et l'amour dont il est l'adorable principe, l'auteur et le souverain dispensateur; il enrichira votre âme de ses sept dons précieux, qui sont la piété, la crainte de Dieu, la force, la science, le conseil, l'entendement et la sagesse : de plus, il nourrira votre âme de ces douze fruits délicieux, qui sont, selon l'Apôtre saint Paul, la charité, la paix, la patience, la joie spirituelle, l'humilité, la bonté, la persévérance, la douceur, la foi, la modestie, la continence et la chasteté, sur chacun desquels nous parlerons dans son rang.

Pour vous bien préparer à recevoir cet Esprit de Dieu, vous vous porterez vers lui dans les dix premiers jours; premièrement, par un esprit de foi; secondement, par un esprit de pénitence; en troisième lieu, par un esprit de retraite; ensuite par un esprit de solitude, de silence, de recueillement, de prière, de persévérance, de désirs et d'attrait. Voilà les dix

sujets de pratiques, de méditations et de sentimens qui vous occuperont jusqu'à la grande fête.

Dans les huit jours suivans, le Saint-Esprit vous appellera à son tour : cet abîme de grandeur s'unira à votre abîme de néant ; et si vous êtes docile, il opérera en vous, premièrement un esprit de bonté, ensuite un esprit de lumière, d'inspiration, de grâces, de plénitude, d'amour, de ferveur et de force.

Ayez un grand soin, tous les jours, à votre réveil, de rendre vos premiers hommages au Saint-Esprit, de l'adorer, de l'appeler à votre secours par la prière qu'il vous inspirera lui-même, de lui consacrer toutes les pensées de votre esprit, tous les désirs et toutes les tendresses de votre cœur, toutes les paroles de votre bouche, toutes les actions de vos mains, et tout ce que vous avez et tout ce que vous êtes.

Faites-vous pendant tout ce saint temps une pratique générale de l'avoir toujours présent intimement dans votre esprit et dans votre cœur, et de ne commencer jamais aucune action sans l'avoir consulté et sans la lui avoir offerte ; et pour vous faciliter cette pratique importante, et vous la rendre plus familière et plus aisée, élevez souvent votre esprit vers cet esprit de Dieu par des oraisons jaculatoires propres à vous pénétrer de son adorable présence et à l'attirer à vous.

Cette sainte pratique n'est pas nouvelle, puisque le plus célèbre de tous les organes de

cet Esprit de Dieu, qui est le Roi-Prophète, s'en servoit souvent, et que nous trouvons ces invocations du Saint-Esprit répandues dans plusieurs de ses Psaumes : formez vos sentimens sur ceux de ce saint Roi; pensez, parlez, priez, et efforcez-vous de désirer et de sentir comme lui. Voici les courtes prières, mais pleines d'un feu sacré, que ce Prophète adressoit à cet Esprit divin.

ORAISONS JACULATOIRES

Du Roi-Prophète au Saint-Esprit.

O Esprit saint, créez en moi un cœur nouveau, qui soit selon le vôtre, et renouvelez en moi un esprit droit, qui ne s'écarte jamais ni de la vérité ni des sentiers de la justice. (*Psalm.* 50.)

Ne me rejetez pas de votre face, ô mon Dieu, et ne m'ôtez pas votre Saint-Esprit; car, hélas! si vous me le retiriez, je serois privé et de la vie de la grâce et de la vie de la gloire. (*Ibid.*)

Seigneur, confirmez-moi, affermissez-moi dans cet esprit principal, sans lequel tout esprit n'est que ténèbres, qu'erreur et qu'illusion. Hélas! je sens que je suis foible dès que j'en suis destitué, et au contraire, quand je sens en moi-même quelque force et quelque vertu, je la dois à l'esprit de votre bouche, qui en est l'adorable principe. (*Ibid.*)

Envoyez-moi votre Esprit, ô mon Dieu, et

toutes choses seront créées; et c'est par lui que vous renouvellerez la face de la terre. (*Psalm.* 32.) Je vous demande, ô Esprit saint, que vous renouveliez la face de mon âme; je sens que j'ai besoin d'une seconde création par votre divin ministère qui répare en moi tous les traits de votre image que j'ai reçue dans la première, et que j'ai tant de fois effacée. (*Psalm.* 103.)

Que deviendrois-je, et où irois-je, ô mon Dieu, si je m'éloignois de votre Esprit adorable, ou s'il s'éloignoit de moi! Hélas! j'irois comme un aveugle d'erreur en erreur, de précipice en précipice, et je ferois autant de faux pas que je ferois de démarches: vous êtes ma lumière; et, éloigné de vous, je suis dans les ténèbres et dans l'ignorance. (*Psalm.* 133.)

C'est à vous, ô Esprit de sagesse et de lumière, à me conduire avec cette bonté infinie qui fait votre caractère jusqu'à la terre des vivans, où l'on n'a plus sujet de craindre les approches de la mort, parce qu'on est assuré d'une bienheureuse éternité. (*Psalm.* 142.)

Heureux, ô Esprit de grâce et d'amour, si je pouvois dire avec autant de vérité que le Roi-Prophète: J'ai ouvert ma bouche et j'ai attiré en moi l'Esprit, parce que tous mes désirs ne tendoient qu'à observer vos lois divines. Je suis résolu, ô Esprit saint, avec le secours de votre grâce, de vous ouvrir non-seulement ma bouche pour vous prier, mais aussi tout mon cœur pour vous attirer en moi. (*Psalm.* 112.)

C'est ainsi que vous vous entretiendrez avec le Saint-Esprit pendant tout ce saint temps ; et vous ne manquerez pas tous les jours à lui rendre vos hommages et vos adorations par l'oraison suivante.

PRIÈRE AU SAINT-ESPRIT

Pour tous les jours.

Esprit saint et sanctificateur, Dieu tout-puissant, amour essentiel du Père et du Fils, adorable lien de l'auguste Trinité, je vous adore et je vous aime de tout mon cœur. Source inépuisable de lumières, de grâces et d'amour, éclairez mon esprit, sanctifiez mon âme, et embrasez mon cœur. Dieu de bonté et de miséricorde, venez à moi, visitez-moi, remplissez-moi, demeurez en moi, faites de mon cœur un temple et un sanctuaire animé, où vous receviez mes adorations et mes hommages, et où vous preniez vos délices. Source d'eau vive, qui rejaillissez jusqu'à la vie éternelle, arrosez-moi et désaltérez mon âme qui a soif de la justice. Feu sacré, purifiez-moi, faites-moi brûler de vos divines flammes, et ne vous éteignez jamais en moi.

Lumière ineffable, éclairez-moi ; Sainteté parfaite, consacrez-moi ; Esprit de vérité, sans vous je suis dans l'erreur ; Esprit d'amour, sans vous je suis tout de glace ; Esprit d'onction, sans vous je suis dans la sécheresse ; Esprit de vie et vivifiant, sans vous je suis dans la mort.

Esprit adorable, guérissez mon orgueil et ma

présomption par le don d'une crainte filiale qui ne soit jamais destituée d'amour. Réveillez ma paresse et ma langueur par le don d'une piété ardente et sincère. Instruisez mon ignorance par le don de la science des Saints, qui éclaire mon esprit et qui sanctifie mon âme; soutenez ma foiblesse par le don de la force chrétienne, qui fait le vrai caractère des Elus; dirigez-moi dans toutes mes voies, éclaircissez tous mes doutes par le don d'un bon conseil, qui ne peut venir que de vous seul; dissipez les ténèbres qui m'environnent par le don d'entendement, accompagné d'une vraie docilité d'esprit et de cœur; et couronnez en moi tous ces dons par celui d'une sagesse chrétienne, qui vous connoisse, qui vous aime, et qui s'affectionne à toutes les vérités que vous lui enseignerez : mais surtout, ô Esprit saint, soyez en moi le gardien de vos dons, de peur que je ne les perde; faites à mon cœur une douce violence, pour l'engager à vous désirer, à vous chercher, à vous obéir, à vous aimer et à vous posséder dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

POUR LE JOUR DE L'ASCENSION.

ESPRIT DE FOI.

PRATIQUE.

COMMENCEZ la journée par adorer Jésus-Christ montant au ciel : félicitez-le sur son glorieux triomphe et sur les honneurs qu'il va recevoir de son Père céleste et de tous les esprits bienheureux. Avant qu'il quitte la terre, recevez en esprit, avec les Apôtres, sa bénédiction ; demandez-lui avec ardeur, non-seulement la foi, mais encore l'esprit de la foi, et faites-en des actes fréquens pendant le jour. Que cet esprit de foi vous engage à ne vous attacher à rien qui soit moins que Dieu, et mêlez ces actes de foi avec de fréquentes aspirations vers ce céleste séjour que Jésus glorieux va vous préparer aujourd'hui par son Ascension.

MÉDITATION

Sur l'esprit de la Foi dans l'Ascension de Jésus-Christ.

PREMIER POINT.

LA première démarche qu'il faut faire pour

s'approcher de Dieu, c'est la foi; mais, pour s'en approcher plus sûrement et plus dignement, il faut que ce soit une foi de l'esprit et du cœur, c'est à-dire, qu'il faut croire et aimer tout ensemble; il faut que l'esprit soit parfaitement soumis, et le cœur embrasé et prêt à se soumettre à toutes les pratiques les plus rigoureuses de la foi, quand il seroit question de répandre jusqu'à la dernière goutte de votre sang. Demandez-le au Saint-Esprit qui en est l'auteur, afin de bien commencer votre carrière, et pour mériter qu'il vous honore de sa visite.

C'est par cette sainte pratique que Jésus-Christ prépare aujourd'hui ses Apôtres à la descente du Saint-Esprit : il veut qu'ils soient les témoins de sa glorieuse Ascension dans le ciel, et que, pour élever leur esprit au-dessus des choses sensibles, ils soient les spectateurs du triomphe éclatant de l'auteur de la foi, qu'ils avoient vu dans la souffrance et dans l'humiliation.

Dirigez toutes les pensées de votre esprit et tous les sentimens de votre cœur vers Jésus-Christ prêt à monter au ciel; transportez-vous avec un esprit de foi à Jérusalem : suivez ce Sauveur qui en sort avec sa divine Mère, tous les Apôtres, les premiers Disciples, et plusieurs saintes Femmes; joignez-vous à cette sainte compagnie; suivez-le sur la sainte Montagne; écoutez avec un profond respect les dernières paroles de Jésus, qui reprend les Apôtres sur leur peu de foi sur la résurrection, qui leur

promet le Saint-Esprit, et qui leur donne sa bénédiction. Soyez attentif à tout ce qui se passe dans ces derniers momens du séjour du Sauveur sur la terre ; et persuadez-vous que, quand la foi est accompagnée de charité, elle a le privilége de rendre présentes les choses les plus éloignées.

Jetez un regard tendre et respectueux sur Jésus prêt à monter au ciel : ses yeux divins, qui avoient répandu tant de larmes, et qui ne jetoient que des regards languissans sur la croix, sont à présent plus brillans que le soleil : sa tête, si respectable, n'est plus couronnée d'épines, ni sanglante ; mais elle est couronnée de gloire. Toutes les plaies qui défiguroient son corps lui donnent à présent un éclat tout divin ; et, loin de lui être un sujet d'opprobre et d'infamie, elles concourent au contraire à la gloire et à l'éclat de son triomphe. Occupez-vous de cet adorable objet de votre foi, vous y êtes intéressé, puisque ce Sauveur triomphe aujourd'hui et pour lui et pour vous.

SECOND POINT.

Exercez à présent votre foi et votre attention sur la disposition extérieure et intérieure des Apôtres sur la Montagne, lorsque Jésus-Christ les quitta pour monter au ciel ; et efforcez-vous d'entrer dans leurs sentimens et d'imiter parfaitement leur foi et leur amour.

Ces Apôtres étoient alors comme suspendus entre le ciel et la terre : leurs cœurs poussoient des soupirs et des sanglots qui venoient d'un

amour alarmé qui sentoit vivement la perte qu'ils alloient faire : leurs yeux versoient des larmes de tristesse et de joie tout ensemble : de tristesse, parce qu'ils perdoient pour un temps leur adorable Maître, qui vouloit leur soustraire la présence sensible de son humanité, pour donner ainsi plus d'exercice, plus d'élévation et plus de mérite à leur foi ; de joie, parce qu'ils s'intéressoient à la gloire, et qu'ils prenoent part au triomphe de celui qu'ils adoroient comme leur Dieu, et qu'ils aimoient uniquement comme leur Maître et comme leur Sauveur.

Dans ce moment ils étoient immobiles, insensibles à tout ce qui se passoit sur la terre, incapables de la moindre distraction, et uniquement attachés à ce spectacle si glorieux et si intéressant pour eux et pour leur divin Maître, embrasés d'une ardeur toute céleste, soutenus d'une espérance pleine de consolation, et animés d'une foi vive et ardente, à laquelle l'évidence alloit bientôt succéder ; leurs sens étoient dans une suspension générale, à peu près comme les trois Apôtres à la Transfiguration de Jésus-Christ. Leurs yeux étoient élevés et attachés sur ce divin objet qu'ils ne pouvoient quitter, lequel, en s'élevant vers le ciel, emportoit avec lui leurs esprits et leurs cœurs : leurs bouches gardoient un profond silence, et leurs cœurs ne pouvoient s'expliquer que par les soupirs embrasés qu'ils s'efforçoient d'envoyer jusqu'au ciel avec Jésus-Christ.

Telle doit être la situation d'une âme frap-

pée d'un violent désir de l'autre vie, et de remplir la place que Jésus-Christ lui a préparée dans le ciel par son Ascension glorieuse. Et si votre foi approche de celle des Apôtres, rien ne vous doit intéresser que Dieu seul, et le soin de vous assurer pendant cette vie une bienheureuse éternité ; vous devez vous regarder comme un étranger qui ne fait que passer dans ce monde, et qui se hâte de rompre ses liens pour aller au plutôt, et sans détour, à sa patrie, qui est le ciel.

SENTIMENS.

Il est juste, ô mon adorable Sauveur, que par un esprit de foi, de reconnoissance et d'amour, je m'intéresse aujourd'hui à votre gloire, et que je m'abandonne à la joie de vous voir triompher de tous vos ennemis, puisque l'infamie, les souffrances excessives, et la mort cruelle que vous avez endurée pour mon amour, m'ont pénétré de douleur. Régnez donc, à la bonne heure, ô mon divin Rédempteur, comme un Roi de gloire : montez au ciel comme un victorieux du péché, de la mort, et de toutes les puissances de la terre et de l'enfer. Montez-y par votre propre puissance, et escorté d'une infinité d'Esprits célestes, qui vous respectent comme leur Souverain, et qui vous adorent comme leur Dieu : menez avec vous cette troupe innombrable de Patriarches, de Prophètes et d'âmes justes, qui attendoient depuis si long-temps ce bienheureux moment, et qui vont goûter les premiers les fruits de votre

rédemption : allez prendre possession du Royaume éternel que vous avez si bien mérité, et que vous avez conquis par vos travaux, par vos souffrances et par l'effusion de tout votre sang, et allez recevoir les honneurs et les caresses de votre Père céleste, et les hommages de toute la nature angélique ; mais ressouvenez-vous, ô mon divin Sauveur, que vous m'avez donné tout votre sang adorable pour m'acheter le ciel, et que vous y êtes monté, selon votre divine parole, pour m'y préparer une place : rendez-moi digne de l'occuper un jour ; soutenez-moi de votre grâce, pour me conduire sûrement à ce céleste séjour : armez-moi de votre force, pour surmonter tous les ennemis qui voudroient m'en disputer la possession : attirez-moi après vous, ô mon Dieu, préparez-moi vous-même pour recevoir dignement votre Esprit que vous m'avez promis ; augmentez ma foi ; bénissez, acceptez mes travaux, et donnez-moi la persévérance jusqu'à la mort, pour mériter la couronne de l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

DON DU SAINT-ESPRIT.

La Piété.

Comme le Saint-Esprit a des dons et des fruits marqués par le grand Apôtre, et qu'il veut nous enrichir de ses dons et nous nourrir de ses fruits, vous lui en demanderez un chaque jour, et vous vous en ferez une seconde pratique. Vous commencerez aujourd'hui par lui de-

mander avec ardeur le don de piété, qui est une vertu qui se porte premièrement vers Dieu par un culte universel, respectueux et ardent, qui soutient ses intérêts avec un zèle généreux et prudent, et qui ne souffre pas qu'il soit déshonoré.

Secondement, vers sa patrie, vers ses père et mère, vers ses frères et sœurs, et vers tous ses parens, selon la chair et selon l'esprit qui les console dans leurs souffrances, qui les assiste dans les besoins du corps et de l'âme, qui les aide dans leurs travaux, qui porte leurs peines et leurs disgrâces par une bonté compatissante et toujours prête à les secourir.

Voilà le premier de tous les dons du Saint-Esprit, qui vous attirera tous les autres, si vous travaillez à l'acquérir.

POUR LE VENDREDI

D'APRÈS L'ASCENSION.

ESPRIT DE PÉNITENCE.

PRATIQUE.

Ne sortez point aujourd'hui de l'esprit de pénitence et de mortification, persuadé avec saint Jérôme (*Ep.*) que, quand on n'auroit commis qu'un seul de ces péchés qui méritent l'enfer, ce ne seroit point trop que de pleurer

pendant toute sa vie, quelque longue qu'elle fût.

Gémissez souvent pendant la journée sur vos péchés, et travaillez à les expier : soyez surtout dans une attention continuelle à porter sur vous, selon le conseil de l'Apôtre, la mortification de J. C. ; mortifiez votre mémoire, votre esprit, votre cœur, vos oreilles, votre langue et votre chair, et offrez tout au Saint-Esprit, pour l'engager à se donner à vous.

MÉDITATION

Sur l'esprit de Pénitence.

PREMIER POINT.

IMAGINEZ-VOUS que la sainte Vierge et les Apôtres vous ont fait l'honneur de vous admettre à leur compagnie : joignez-vous à ces grands Saints avec un profond respect, bien résolu de profiter de leurs exemples, et de les imiter en toutes choses autant qu'il vous sera possible. Descendez avec eux de la sainte Montagne d'où J. C. est monté au ciel ; entrez avec eux dans le Cénacle avec la même modestie, la même foi et le même recueillement ; prenez-y votre place, et faites si bien par vos prières, par votre ferveur et par votre persévérance, que vous n'en sortiez pas que le Saint-Esprit ne soit descendu sur vous.

Jetez les yeux sur les Saints avec lequels vous êtes déjà uni en esprit, ne les perdez point

de vue ; mais efforcez-vous de pénétrer jusque dans leurs esprits et dans leurs cœurs pour profiter de leurs dispositions intérieures : vous ne verrez dans l'extérieur et dans l'intérieur de ces grands hommes que des marques sensibles de tristesse, de douleur, de pénitence et de mortification : c'est ainsi qu'ils commencent, et que vous devez commencer à vous préparer, pour vous rendre digne de recevoir le Saint-Esprit.

Leurs visages paroissent consternés de douleur d'avoir perdu pour un temps un si aimable Maître, dont l'adorable présence faisoit tout leur bonheur et toute leur joie depuis sa résurrection ; de ne plus voir ce visage si beau et si majestueux, dont la vue étoit capable de faire les délices de tous les Anges ; de ne plus entendre ces oracles et ces paroles de vie qui sortoient de sa bouche autant de fois qu'il l'ouvroit pour leur parler, ces témoignages de tendresse et d'une bonté toute cordiale qu'il leur donnoit si souvent ; en un mot, cet agréable ton de voix qui désarmoit les cœurs en même temps qu'il frappoit les oreilles.

C'est ainsi qu'ils vont passer dix jours entiers dans l'esprit de pénitence et de mortification continuelle ; ils se priveront de toutes les consolations sensibles et de toutes les douceurs de la vie. Renfermés dans le Cénacle, leurs yeux ne verront rien de ce qui peut flatter la vanité ; leurs oreilles n'entendront rien de ce qui se passe dans le monde ; ils ne parleront qu'à Dieu ou que de Dieu, dont la présence intime,

jointe à l'oraison continuelle et à l'espérance de recevoir bientôt le Saint-Esprit, fera toute leur joie et tout leur adoucissement. Retraite, solitude extérieure et intérieure, recueillement, présence de Dieu, oraisons, sanglots, soupirs ardens vers le ciel, désirs, larmes, jeûnes, privations; c'est ainsi qu'ils vont attirer le Saint-Esprit; c'est ainsi qu'ils vont le faire descendre du ciel. Entrez avec eux dans cette préparation de pénitence, si vous voulez participer au même bonheur.

SECOND POINT.

Comme l'esprit de l'homme ne contracte que trop souvent les souillures de la chair à laquelle il est attaché, de là vient qu'il ne peut s'approcher de l'Esprit de Dieu, qui est la pureté même, ni mériter qu'il descende et qu'il demeure en lui, à moins qu'il ne soit auparavant purifié par l'esprit de pénitence et de mortification.

Le Roi-Prophète et pénitent tout ensemble disoit que cet esprit de pénitence étoit un sacrifice digne de Dieu et capable de l'attirer en nous : il le demandoit lui-même à Dieu avec une ferveur admirable, et il disoit : Seigneur, vous m'arroserez de l'hysope, et je serai purifié ; vous me laverez, et je serai blanc comme la neige; vous ne mépriserez pas un cœur contrit et humilié. (*Psal.* 50.)

C'est pour soutenir cet esprit de pénitence que son âme refusoit toutes les consolations sensibles, qu'il pensoit avec amertume aux

jours de sa vie dans lesquels il avoit offensé son Dieu, qu'il étoit troublé, qu'il mêloit la cendre avec son pain, les larmes avec sa boisson, qu'il s'affoiblissoit par le jeûne, et que, pendant la nuit, il lavoit son lit avec ses larmes. (*Psal.* 74.) Je méditois, dit-il, durant la nuit, j'examinois les défauts de mon esprit, et je m'efforçois de le purifier de ses ordures. (*Psal.* 76.) Et c'est à quoi vous devez vous exercer dans ces jours de préparation.

Pour vous engager plus fortement, gravez dans votre cœur ces admirables paroles du grand Apôtre (*Rom.*), qui disoit aux Chrétiens de Rome : Si l'esprit qui a ressuscité J. C. habite en vous, il vous donnera la vie, et vous mourrez, si vous vivez selon la chair : mais si vous faites mourir par l'Esprit les œuvres de la chair, vous vivrez, parce que vous recevrez l'Esprit de Dieu, qui est le principe de la vie.

Vous ne sauriez entrer dans ces sentimens que vous n'entriez aussi dans l'esprit de pénitence où étoient les Apôtres renfermés dans le Cénacle. Appliquez-vous donc, comme le Prophète pénitent, à purifier votre esprit, à expier son orgueil et sa vanité par l'humilité la plus profonde; fixez sa légèreté, arrêtez son importune vivacité et sa promptitude; retenez sa curiosité, qui est la source de la plupart de ses distractions : appliquez-le à Dieu seul, par de saintes pensées, par la lecture et par la prière. Mais si vous voulez acquérir le véritable esprit de pénitence, soyez assidu à mortifier votre chair, traitez-la avec dureté, comme un enne-

mi d'autant plus redoutable qu'il est domestique, de peur que ses délicatesses ne soient contagieuses à votre esprit et à votre cœur.

SENTIMENS.

Que je sens d'oppositions en moi à l'esprit de pénitence et de mortification, ô mon Dieu! Mes langueurs, mes sensualités, mes délicatesses, ma paresse, mon extrême sensibilité et mon penchant naturel à satisfaire mes sens entraînent souvent et mon esprit et mon cœur. Pour peu que je m'examine moi-même sans me flatter, je connois, à ma confusion, que la pénitence m'effraie, que la paresse m'abat, que le travail me rebute, que la moindre contradiction me révolte, que la souffrance et la mortification m'accablent, et que tout ce qui peut affliger ma chair me contriste à l'excès.

Ah! Seigneur, comment, avec ce mauvais penchant, puis-je espérer de recevoir votre Esprit, puisque vous ne le donnez qu'aux âmes qui sont assez généreuses pour mourir tous les jours à leurs passions et à tous les désirs pervers de leurs cœurs, qui se font incessamment violence à elles-mêmes, qui se mortifient sur tout, qui n'accordent rien à leur chair, et qui la tiennent continuellement asservie aux lois de l'Esprit: animez-moi donc d'une sainte haine contre moi-même, pour combattre et pour détruire en moi tout ce qui déplaît à vos yeux: donnez-moi aussi du courage pour entreprendre et pour soutenir une pénitence assez rigoureuse pour expier les péchés que j'ai commis, pour

anéantir le péché, et pour sauver le pécheur, afin de me rendre digne de recevoir votre Esprit, après lequel je soupire. Pour mériter cette grâce, associez-moi à votre divine Mère et à tous les Saints, qui sont renfermés dans le Cénacle pour attendre le divin Consolateur que vous leur avez promis avant que de monter au ciel. Préparez mon esprit comme vous avez préparé le leur à recevoir le vôtre. Je vous offre, Seigneur, leurs mortifications, leurs désirs, leurs larmes, leurs soupirs, leurs prières et leurs ardeurs. Vos oreilles ont entendu favorablement la préparation de leurs cœurs; rendez la mienne digne d'être écoutée et exaucée du vôtre. Ainsi soit-il.

DON DU SAINT-ESPRIT.

La Crainte de Dieu.

Comme la crainte de Dieu est un des motifs qui nous engage à entrer dans l'esprit de pénitence, et que d'ailleurs c'est par elle, selon le Roi-Prophète (*Psal.* 10), que commence la véritable sagesse, qui est un des plus précieux dons du Saint-Esprit, et dont il est le principe et l'auteur, vous la lui demanderez aujourd'hui, et elle vous servira de seconde pratique.

Que ce ne soit point une crainte mercenaire, mais filiale; car il y a bien de la différence, dit saint Augustin (*in Joan.*), entre craindre Dieu, de peur qu'il ne nous châtie, et le craindre de peur qu'il ne s'éloigne de nous. La première est une crainte servile; la seconde est une

crainte chaste. Craignez Dieu, dit ce Père, comme on craint de déplaire à ce qu'on aime avec plus d'ardeur, et produisez-en des actes fréquens dans la journée : ils vous conduiront à la sagesse, à l'esprit de pénitence et à l'amour; par-là vous engagerez le Saint-Esprit à vous honorer de sa visite.

POUR LE SAMEDI
D'APRÈS L'ASCENSION.

ESPRIT DE RETRAITE.

PRATIQUE.

Soyez aujourd'hui plus fidèle que jamais à l'esprit de retraite, qui vous est si nécessaire : ne balancez pas d'un moment pour vous séparer de toutes les compagnies, et pour quitter toutes vos occupations aux heures marquées et consacrées à vos prières, à vos dévotions et à vos préparations, pour vous rendre digne de recevoir le Saint-Esprit, et persuadez-vous que Dieu vous tiendra compte de ces petits assujettissemens. Conservez aussi cet esprit de retraite dans toutes les compagnies où vous vous trouverez par nécessité ; mais surtout évitez avec soin toutes les dissipations que causent les entretiens des créatures.

MÉDITATION

Sur l'esprit de Retraite.

PREMIER POINT.

A PEINE les Apôtres eurent-ils perdu de vue leur adorable Maître dans sa triomphante Ascension, que sans aucun délai ils se retirèrent pour aller tous ensemble se renfermer dans le Cénacle, afin de se préparer d'autant mieux à recevoir le Saint-Esprit qu'ils ne seroient pas distraits par le tumulte du monde et par le commerce des hommes, dont l'esprit ne s'entretient guère des affaires de l'éternité.

Ne vous attendez pas que cet Esprit saint descende sur vous, si vous n'imitez pas les Apôtres dans leur retraite, et si vous n'en prenez pas l'esprit, qui est une disposition habituelle de tout quitter pour Dieu, et de vous séparer de la créature, pour ne plus converser qu'avec lui.

Les Apôtres, en se séparant du monde, suivirent en cela l'exemple de leur divin Maître, qui, dès ses plus tendres années, quitta sa patrie pour se cacher dans une terre étrangère, qui avoit mené une vie cachée l'espace de trente années avant que de paroître, quoiqu'il n'eût pas lieu de craindre la corruption du monde, lui qui étoit venu sur la terre pour la guérir, et qui, dans les trois années qu'il s'est produit

pour instruire, pour sanctifier et pour sauver tous les hommes, se retiroit souvent, non-seulement du commerce du grand monde qui le suivoit pour entendre les oracles qui sortoient de sa bouche, mais encore de ses propres disciples, pour prier en secret, tantôt sur une montagne, tantôt dans un désert, pour s'y cacher, et de peur d'y être suivi. Non-seulement il se retiroit et il se séparoit, mais son disciple bien-aimé marque expressément qu'il fuyoit lui seul (*Joan.* 6), pour nous faire entendre qu'il faut de l'ardeur et une espèce de précipitation dans la retraite et dans la fuite du monde: voilà le grand modèle de la retraite que vous devez copier.

Retirez-vous, séparez-vous; disons plus: fuyez le monde comme le Sauveur, arrachez-vous généreusement de ce que vous avez de plus cher dans ce monde, si vous voulez que l'Esprit saint parle à votre cœur, et si vous voulez entendre son divin langage avec toute l'attention que vous lui devez et qu'il mérite.

Fuyez, ô mon bien-aimé, disoit l'épouse des sacrés Cantiques (*Cant.* 8), et soyez semblable à un chevreuil, ou à un faon de cerf, en vous retirant sur la montagne des Aromates; ne vous contentez pas même d'une seule retraite corporelle, mais prenez l'esprit de la retraite dans le monde même, lorsque vous serez dans l'impossibilité de vous en séparer de corps, et fuyez, en sorte que votre esprit et votre cœur en soient toujours séparés.

Deux choses font naître et soutiennent en

nous l'esprit de retraite ; le mépris du monde, et l'esprit et l'amour de Dieu. On se retire sans balancer, et même avec plaisir, d'une compagnie lassante et ennuyeuse, composée de personnes méprisables qu'on n'aime point, pour aller jouir de la conversation agréable des personnes pour qui on a une veritable estime; demandez-vous à présent quelle place occupe le monde dans votre cœur, et quelle place Dieu y occupe : si vous l'aimez plus que le monde, vous ne balancerez pas à vous en retirer pour vous entretenir avec lui.

SECOND POINT.

Ressouvenez-vous que le Sauveur, en promettant son Esprit à ses Apôtres avant que de monter au ciel, prit la précaution de leur dire que le monde ne pouvoit pas le recevoir, parce qu'il ne le connoissoit pas. Pour recevoir cet Esprit adorable, il faut le désirer, il faut l'estimer, il faut le demander ; et on ne désire, on n'estime et on ne demande pas ce qu'on ne connoît pas. Quel puissant motif pour vous séparer du monde, souvent de corps, et toujours d'esprit, puisqu'en vivant avec le monde, et à la manière du monde, vous n'aurez jamais le bonheur d'attirer en vous le Saint-Esprit, qui est son ennemi déclaré !

Je suppose même que vous n'ayez dans ce monde aucune de ces attaches trop sensibles et criminelles qui occupent les affections de votre cœur, au préjudice de ce que vous devez à Dieu : car si vous en aviez, et que vous ne

fussiez pas dans la résolution sincère de les sacrifier incessamment et de les rompre pour toujours, loin d'être dans la disposition de recevoir le Saint-Esprit, vous ne seriez pas même dans les routes du salut.

Mais je parle de certaines petites attaches sensibles dont on n'est pas toujours exempt, et dont on n'est que trop susceptible, quand on ne veille pas assez sur son cœur ; attaches sur lesquelles il faut faire une grande attention, parce qu'elles ne laissent pas de partager ce cœur, de s'y insinuer imperceptiblement, d'y demeurer opiniâtrément, et de coûter beaucoup à sacrifier, quand on veut aller purement à Dieu et se rendre digne de la visite et des grâces du Saint-Esprit.

Lorsqu'on veut être fidèle à l'esprit de retraite et se séparer généreusement et sans aucun délai d'une compagnie et d'un entretien où la complaisance engage, d'un travail qui fait plaisir, d'un amusement, et, pour ainsi dire, d'un rien, qui ne laisse pas d'attacher, on a besoin d'une grande fidélité, parce qu'il faut surmonter, tantôt la paresse, tantôt l'amour-propre, et tantôt le respect humain ; c'est en quoi cependant vous montrerez que vous faites plus de cas de converser avec Dieu que de ce que vous quittez pour Dieu.

Soyez donc généreux à tout rompre, pour vous trouver exactement à ces petits rendez-vous spirituels où le Saint-Esprit vous invite lui-même, et où il se trouve toujours le premier ; il saura bien vous en tenir compte et

vous dédommager au centuple de ce que vous quittez pour son amour.

SENTIMENS.

Faut-il, ô mon Dieu, qu'après tant de grâces que j'ai reçues de votre divine libéralité, lorsque, retiré du monde, vous avez bien voulu parler à mon cœur, tant d'anathèmes que je sais que vous avez prononcés contre le monde, et qu'après tant d'expériences que j'ai moi-même de sa malice, de son imposture et de sa corruption, je balance encore quand il faut m'en arracher pour vous aller chercher dans la retraite? Hélas! je suis peut-être plus attaché à ce monde, tout scélérat et tout corrompu qu'il est, que je ne m'imagine; parce que je sens trop de répugnance quand il faut prendre l'esprit de retraite pour vous parler et pour vous entendre parler cœur à cœur; ce que je devrois estimer plus que tous les trésors de la terre. J'ai beau entendre votre voix au fond de mon cœur, qui me dit, *Fuyez*, mon attache secrète pour ce monde veut parler plus haut, pour m'empêcher de vous entendre; et j'ai eu quelquefois la lâche complaisance de l'écouter et de demeurer avec lui pendant que vous m'appeliez à la retraite, sans faire attention que je perdois un de ces précieux momens de grâces, de lumières et de miséricordes, auquel vous pouvez avoir attaché mon entière conversion.

Otez de mon cœur, ô mon Dieu, tous ces misérables restes de l'esprit du monde, qui est

un esprit de dissipation, pour y mettre le vôtre, qui est un esprit de retraite et de séparation : séparez-moi donc vous-même, vous qui connoissez ma foiblesse, arrachez-moi de ce monde, entraînez-moi après vous avec cette douce violence dont vous entraîniez l'épouse des sacrés Cantiques (*Cant.* 1); aidez-moi à rompre tous les liens qui m'attachent encore à ce monde imposteur; et, en leur place, substituez ces liens agréables de charité dont vous parliez à votre peuple par un Prophète, et attachez-moi si fortement à vous que je ne m'en sépare jamais.

DON DU SAINT-ESPRIT.

La Force.

Vous avez besoin de force pour rompre avec le monde et pour vous en séparer, surtout dans le temps où son commerce vous est le plus dangereux, et quand votre âme a le plus besoin de lumières et d'inspirations, qu'on ne reçoit point dans la compagnie du monde. Vous avez besoin de force pour vous soutenir dans l'esprit de retraite et pour surmonter les ennuis et les dégoûts qui s'y trouvent quelquefois.

Cette force est une vertu héroïque et un don du Saint-Esprit, par lequel nous soutenons avec courage les persécutions, la douleur et les adversités qui se rencontrent, sans nous laisser abattre à ces tentations des plaisirs les plus séduisans, sans nous laisser corrompre ; nous entreprenons les travaux les plus pénibles sans

nous lasser et sans nous décourager; nous brisons généreusement tous les liens qui nous attachent au monde, à la chair et au sang; nous surmontons tous les obstacles de notre salut, et nous persévérons dans la justice pour la gloire de Dieu seul, et pour procurer celui du prochain. Demandez-la avec ardeur au Saint-Esprit.

POUR LE DIMANCHE

DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION.

ESPRIT DE SOLITUDE.

PRATIQUE.

Si vous voulez, après vous être retiré du monde, embrasser, goûter et soutenir l'esprit de solitude, faites-vous aujourd'hui une pratique fidèle de la présence de Dieu, et faites en sorte qu'elle commence avec la journée; votre solitude en sera d'autant plus facile, et plus agréable, et plus méritoire.

Pour vous y engager, ressouvenez-vous que le Saint-Esprit ne se communique qu'à des âmes solitaires, et que la sainte Vierge étoit en solitude lorsque le Saint-Esprit opéra dans son chaste sein l'incarnation du Verbe : évitez donc, le plus que vous pourrez, les compagnies des créatures, et surtout celles où on ne parle pas de Dieu; parlez peu, pensez bien,

faites parler votre cœur à Dieu, poussez de fréquentes aspirations vers le ciel, et cherchez à vous trouver souvent seul avec Dieu seul.

MÉDITATION

Sur l'esprit de Solitude.

PREMIER POINT.

L'ESPRIT de solitude ajoute par-dessus l'esprit de retraite une demeure, un repos en Dieu et avec Dieu, et un état durable et permanent, dans lequel on surmonte avec courage les ennuis et les dégoûts d'une vie retirée, on retranche toutes les pensées séculières, toutes les affections sensibles, toutes les attaches, tous les entretiens, tous les amusemens, et où l'on sait penser à Dieu, s'occuper de Dieu, parler à Dieu, écouter Dieu, et prendre ses délices avec Dieu.

L'action généreuse par laquelle on se retire du monde, malgré ses attraits et ses charmes qu'on y pourroit trouver, est quelque chose de grand et d'héroïque, et c'est la première des dispositions dans laquelle il faut entrer pour se rendre digne de recevoir le Saint-Esprit, qui ne fait point sentir le souffle de sa grâce à une âme dissipée parmi le monde, et je suppose que c'est par-là que vous avez commencé : mais l'esprit de solitude par lequel on goûte cette retraite et cet éloignement du monde, et le plaisir de passer son temps avec Dieu, est une

vertu bien plus sublime et bien plus méritoire, et on peut la regarder comme la disposition la plus prochaine pour recevoir le Saint-Esprit.

Les Apôtres, après avoir soutenu la plus rude épreuve qui fut jamais dans la dure séparation de la personne adorable de Jésus-Christ, après l'avoir perdu de vue dans les nues pendant qu'il s'élevoit au ciel, après s'être vus réduits à ne plus voir cette face adorable et majestueuse qui faisoit leurs délices, à ne plus entendre cette voix qui charmoit et leurs oreilles et leurs cœurs, surtout après sa Résurrection, qui les avoit convaincus de sa divinité, à ne plus entendre les oracles de vie qui sortoient de sa bouche, ni les témoignages de tendresse qu'il leur donnoit souvent, ajoutent encore à cette privation celle de se séparer du monde: en effet, quelle satisfaction auroient-ils pu y trouver, après avoir perdu un si aimable Maître, qui étoit leur Sauveur et leur Dieu ?

Non contens de se séparer de ce monde, ils entrent dans la solitude, ils y persévèrent généreusement l'espace de dix jours, et ils emploient tout leur temps à gémir, à prier, à désirer, et à pousser une infinité de soupirs ardens vers l'Esprit saint qu'ils invoquent et qui leur étoit promis, et Dieu leur y fait trouver des douceurs infinies.

Tant il est vrai que, quand on n'a plus l'esprit du monde, et qu'on a acquis celui de la solitude, on a bientôt l'esprit de Dieu ; alors la compagnie des créatures devient à charge, les manières du monde, son langage et ses amu-

semens font pitié; tout y rebute, tout y ennuie, tout y déplaît, parce que le cœur est pris par un objet qui seul est digne de lui, et qui seul peut remplir parfaitement tous ses désirs ; on se trouve bien avec Dieu seul, on voudroit ne sortir jamais de sa compagnie, on ne rentre ensuite dans le commerce du monde qu'avec chagrin, on sent bien qu'on n'y est pas dans son centre; vous l'expérimenterez, quand vous aurez acquis l'esprit de solitude, qui est le même que l'Esprit de Dieu.

SECOND POINT.

Faites attention que le véritable esprit de solitude ne consiste pas précisément à être seul et sans compagnie. Quand on se seroit relégué soi-même dans le désert le plus écarté et le plus affreux, cette solitude purement extérieure et corporelle, qui n'est le plus souvent qu'une solitude d'humeur et de tempérament, n'est d'aucun mérite, si elle n'est accompagnée de la solitude de l'esprit et du cœur, et si l'un et l'autre ne s'y occupent de Dieu.

Les Apôtres étoient en fort grande compagnie dans le Cénacle ; cependant ils pratiquoient d'une manière très-sublime la solitude de l'esprit, parce qu'ils n'étoient occupés que de Dieu seul et qu'à soupirer après la descente du Saint-Esprit. Tant il est vrai que, comme il y a de faux solitaires dans la solitude même, parce qu'ils n'en ont pas l'esprit, et qu'au contraire ils sont pleins de l'esprit du monde et vides de l'Esprit de Dieu, il y a de vrais solitaires

dans le monde, parce qu'ils n'y demeurent que par nécessité, parce qu'ils soupirent incessamment après la solitude, et qu'ils savent s'y occuper de Dieu.

Si vous avez contracté des engagemens qui vous retiennent nécessairement dans le monde et qui vous empêchent de mener une vie tout-à-fait retirée, faites-vous une solitude d'esprit au milieu du monde même où la Providence vous a placé : méprisez ses vanités; ne donnez point dans ses bienséances ni dans ses complaisances outrées; soyez insensible à ses joies, qui ne sont que des joies fausses et empruntées, sourd à ses louanges, à ses blâmes, à son langage et à ses nouvelles, qui ne valent pas celles de l'éternité : c'est ainsi que vous acquerrez dans le monde même l'esprit de solitude qui vous rendra digne de l'Esprit de Dieu.

Elevez souvent votre esprit vers cet Esprit adorable, soupirez après la solitude, cherchez-la, dérobez-vous à certaines heures marquées pour aller avec empressement ou à l'église, ou à votre oratoire, demeurez-y le plus que vous pourrez, employez bien le temps que vous serez dans cette petite solitude, parlez-y seul à Dieu seul, ne pensez non plus au monde que si vous ne deviez jamais y rentrer; ouvrez à Dieu tout votre cœur, parlez-lui comme à un autre vous-même; priez-le avec ardeur, désirez, soupirez, cherchez, et vous trouverez sûrement l'Esprit de Dieu; faites, en un mot, tout ce que vous vous imaginez que faisoient les Apôtres solitaires dans le Cénacle pour faire

descendre sur eux le Saint-Esprit, et vous participerez à la même faveur.

SENTIMENS.

Vous m'avez promis par un de vos Prophètes, ô mon Dieu, que vous m'attireriez doucement à vous et que vous me conduiriez dans la solitude pour parler à mon cœur : conduisez-moi donc, Seigneur, dans votre solitude par le même Esprit qui vous y a conduit vous-même, pour me préparer à ses divines opérations. Faites-y entendre à mon âme cette voix si délicieuse que vous ne faites entendre qu'à ceux qui ont l'esprit de solitude; ou si je ne puis y être autant que je le souhaiterois, aidez-moi à me faire une solitude intérieure, où je puisse trouver mes délices avec vous seul, d'où je ne sorte jamais. Que rien de ce qu'on voit dans le monde, que rien de ce qu'on y entend, et que rien de ce qu'on y fait ne soit capable de dissiper mon esprit, ni d'attacher mon cœur; parce que tout y est imposture, tout y est corruption, et tout y est faux brillant et un néant de spécieuses apparences.

Je me tourne vers vous seul, ô Esprit adorable, et seul souverainement aimable! j'attends, comme les Apôtres, l'heureux moment de votre visite. Me voici retiré de la compagnie du monde, je suis à présent dans la solitude, tout mon esprit est recueilli, et il ne pense qu'à vous seul; tout mon cœur vous désire, toute mon âme soupire après vous. Il n'y a que vous seul, ô Esprit saint, qui m'occupiez

à présent; venez donc opérer la grâce dans mon âme par votre souffle divin : venez, par ces langues lumineuses et si brillantes, m'apprendre à parler le langage des Saints : venez, par cette lumière toute céleste, dissiper mes ténèbres, instruire mon ignorance et m'éclairer l'esprit : venez, par ce feu sacré, me purifier et m'embraser le cœur, afin que je vous connoisse, que je vous aime jusqu'au dernier moment de ma vie, et que je vous possède pendant l'éternité. Ainsi soit-il.

DON DU SAINT-ESPRIT.

La Science.

C'est dans la solitude, et non dans le tumulte du monde, où le Saint-Esprit communique le don de la science, où il parle cœur à cœur à nos âmes, qui sont ses épouses, pour les instruire des vérités éternelles qui éclairent l'esprit et qui n'enflent jamais le cœur : c'est là qu'il éclaircit tous leurs doutes, qu'il les guérit à fond de leurs faux préjugés, qu'il les ramène à la vérité, quand elles s'en sont tant soit peu écartées ; qu'il les dirige dans les voies qui conduisent sûrement au salut; qu'il les met dans les routes de la perfection chrétienne ; qu'il leur fait distinguer le vrai d'avec le faux, le solide d'avec le faux brillant ; ce qu'il faut faire, d'avec ce qu'il faut éviter ; ce qu'il faut aimer, d'avec ce qu'il faut haïr. Science qui embrase le cœur en même temps qu'elle l'éclaire, et qui inspire un vrai mépris pour toutes les

vaines curiosités de la science mondaine, qui détourne plutôt du salut qu'elle n'y conduit. Rendez-vous digne de ce don précieux, et demandez-le avec ardeur au Saint-Esprit.

POUR LE LUNDI

D'APRÈS L'ASCENSION.

ESPRIT DE SILENCE.

PRATIQUE.

Etudiez-vous aujourd'hui à ne parler que pour les choses absolument nécessaires, et à ne proférer aucune parole inutile, persuadé qu'il n'en sortira aucune de votre bouche dont vous ne rendiez un compte rigoureux au terrible jugement de Dieu : ne parlez que quand vous connoîtrez que ce que vous aurez à dire vaudra mieux que le silence que vous garderiez ; vous parleriez beaucoup moins, et vous ne commettriez pas tant de péchés si vous étiez fidèle à cette pratique. Dieu vous tiendra compte de cette attention, et vous en serez d'autant mieux préparé à recevoir le Saint-Esprit.

MÊDITATION

Sur l'esprit de Silence.

PREMIER POINT.

QUOIQUE le Saint-Esprit ne soit descendu visiblement sur les Apôtres que le seul jour de la Pentecôte, cependant il a pris soin de les conduire invisiblement dès le moment qu'ils furent privés de la présence sensible de Jésus-Christ, et aussitôt qu'il fut monté au ciel. Ainsi ce fut cet Esprit adorable qui leur inspira de se retirer aussitôt dans la solitude, pour ne plus parler aux hommes et pour ne plus les entendre parler, parce qu'il vouloit lui-même parler seul à leur cœur, et qu'ils ne parlassent aussi qu'à lui seul par la prière, par les désirs et par l'oraison continuelle, pour se préparer avec moins de distractions à ses divines inspirations.

Soyez bien persuadé qu'il est absolument impossible de parler à Dieu et aux hommes, et d'entendre tout ensemble sa voix et la leur. La voix de Dieu est une voix secrète et délicate, parce qu'elle est une voix d'inspiration et de sentiment, et qu'elle n'est pas faite pour se faire entendre des oreilles du corps, mais qu'elle ne s'adresse qu'à celles de l'esprit et du cœur.

De là vient que, pour la bien entendre, il ne faut ni parler aux créatures, ni les entendre

parler : ces deux langages sont incompatibles, ils sont étrangers et inconnus l'un à l'autre, parce que l'un est du ciel et l'autre de la terre; la bouche qui parle et l'oreille qui entend empêchent également l'attention intérieure qu'exige la voix de Dieu. Notre voix et celle d'autrui sont des voix articulées, et elles font du bruit, elles produisent un son qui frappe, et elles forment un sens qui applique l'esprit; ce qui souvent affectionne le cœur. Ainsi elle distrait celui à qui elle s'adresse, et elle étouffe la voix du Saint-Esprit, qui ne se fait bien entendre que dans le silence.

Ressouvenez-vous encore que, pour converser familièrement avec Dieu, nous avons besoin de deux choses; de l'oreille du cœur pour l'entendre, et de la voix et du langage du cœur pour lui parler : le silence nous procure l'un et l'autre; premièrement, il ouvre l'oreille de notre cœur, pour entendre avec recueillement et pour goûter avec délices ce que le Saint-Esprit veut bien lui dire; secondement, il apprend à lui parler, parce que personne n'a jamais bien su parler, ni de Dieu, ni à Dieu, ni aux hommes, qu'il ne l'ait appris dans le silence.

Prenez ici votre parti : à qui des deux aimez-vous mieux parler dans ce saint temps? qui des deux aimez-vous mieux entendre? Vous me répondrez sans doute que c'est Dieu, et que vous faites ce choix sans balancer. A la bonne heure : gardez donc le silence; vous lui parlerez avec beaucoup plus d'attention, avec

plus d'ouverture, et avec plus de tendresse de cœur, et sans doute il vous écoutera plus favorablement, et il vous parlera avec plus de familiarité et de bonté, et vous sortirez de cet entretien beaucoup plus rempli de ses grâces, plus éclairé de ses divines lumières, et plus embrasé de son amour.

SECOND POINT.

Avez-vous jamais fait une sérieuse attention sur les grands avantages de l'esprit de silence? Oui, sans doute: si vous l'avez ordinairement pratiqué, et si vous l'avez aimé, vous devez avoir compris, expérimenté, et même senti combien il est nécessaire à une âme qui veut se retirer des occasions d'offenser Dieu; qui veut non-seulement se sauver, mais qui veut encore assurer son salut, et qui, pour l'assurer, aspire et travaille à parvenir à la perfection chrétienne et religieuse.

Combien une âme silencieuse évite-t-elle de péchés! et combien commet-on de péchés par la langue dans les conversations! Paroles inutiles, dont on rendra un compte rigoureux au jugement de Dieu; paroles contre le prochain et contre la vérité; paroles indiscrètes et offensantes; paroles de flatterie et de vaine complaisance; paroles de vanité et d'ostentation. Ah! qu'on est heureux, quand on a acquis la science de se taire et de réprimer sa langue!

Mais il n'est pas seulement question ici du silence de la langue, qui ne consiste qu'à ne point parler, mais du silence intérieur, qui est

le véritable esprit du silence, qui consiste à en aimer la pratique, et à joindre au silence extérieur de la bouche celui de toutes les passions turbulentes de l'âme, de tous les désirs imparfaits du cœur, de toutes les attaches, de toutes les affections à ce qui n'est pas Dieu, et de toutes les pensées inutiles de l'esprit.

Le silence de la bouche a son mérite, et il retranche une infinité de péchés et d'imperfections ; mais quand il vient du tempérament, et qu'il n'est pas accompagné du silence intérieur, il sert à peu de chose. L'un et l'autre joints ensemble font l'homme spirituel et parfait, ils nous détachent de toutes les affections sensibles ; ils procurent une véritable paix à l'âme, la rendent plus forte contre les tentations, plus recueillie, et par conséquent plus disposée à entendre le langage du Saint-Esprit et à recevoir ses divines opérations.

Cet esprit de silence, disent les saints Pères, est une savante école de la sagesse chrétienne, le remède efficace à toutes les dissipations de l'esprit, l'entrée à l'oraison du cœur, le gardien de l'âme ; et l'on ne garde le silence que pour apprendre à bien penser, à bien parler, à bien aimer et à bien goûter les vérités divines.

Gardez exactement l'un et l'autre silence ; commencez d'abord par celui de la bouche, ne proférant rien d'inutile ; il vous conduira insensiblement au silence intérieur de l'esprit et du cœur ; et persuadez-vous que le S. Esprit ne se communique jamais qu'aux âmes qui sont fidèles à cette pratique.

SENTIMENS.

Que je serois heureux, ô mon divin Seigneur, si je pouvois expier dans ce saint temps les fautes innombrables que j'ai commises dans toute ma vie, pour n'avoir pas su me taire, et pour avoir trop parlé aux créatures! Hélas! combien aurois-je de péchés de moins sur ma conscience, et de vertus de plus dans mon âme, si j'avois aimé et pratiqué le silence! Combien de temps ai-je perdu dans des entretiens, du moins inutiles, et souvent trop mondains, trop complaisans et trop flatteurs! Combien de fois, par mes paroles, ai-je blessé la charité, trahi la vérité, flatté ma vanité et satisfait ma curiosité, mon amour-propre et mon envie de paroître et de m'attirer des louanges que je ne méritois pas! Je reconnois à présent, Seigneur, avec un sensible regret, que si j'avois retranché de ma vie toutes mes paroles inutiles et tous les péchés que j'ai commis par ma langue, j'aurois bien moins lieu de craindre vos redoutables jugemens, et que je serois bien plus avancé dans le chemin de la perfection. Je ne sens que trop, à ma confusion, ô Esprit adorable, que pour avoir trop parlé aux créatures, et pour les avoir trop écoutées, je n'ai pas mérité que vous parlassiez à mon âme, parce que je n'étois ni assez attentif pour vous entendre, ni assez recueilli pour vous parler. Si j'avois été plus fidèle au silence de la langue, j'aurois fait un bien plus grand progrès dans le silence intérieur, je n'ouvrirois à pré-

sent la bouche que pour parler le langage des Saints. Esprit adorable, apprenez-moi à me taire, pour m'apprendre à parler comme les Apôtres à la sortie du Cénacle, afin de mériter comme eux de participer à vos dons, à vos fruits, à vos lumières, à vos grâces et à vos ardeurs.

DON DU SAINT-ESPRIT.

Le Conseil.

C'EST dans le silence et non dans le fracas du monde où l'on est capable de prendre un bon conseil, de se décider dans les affaires les plus épineuses, dans les doutes de la conscience, et dans toutes les difficultés qui arrivent, puisqu'on puise alors son conseil dans le cœur de Dieu, qui en est la source, parce qu'il est la sagesse même; c'est là où on prend son parti; et celui qui est toujours le plus avantageux à l'âme, et où l'on puise les forces qui sont nécessaires pour agir conséquemment, quelque obstacle qu'on y rencontre.

On y pense alors avec d'autant plus de facilité qu'on est moins dissipé et qu'on est à la source des lumières. On s'adresse avec confiance au Saint-Esprit, on le consulte, et il ne manque pas de nous éclairer, de nous décider, en un mot de nous enrichir du don précieux du conseil. Défiez-vous de vos propres lumières; vous vous êtes trop souvent trompé pour y mettre votre confiance; ne vous décidez jamais autrement, et vous ne ferez pas de fautes. De-

mandez aujourd'hui ce précieux don au Saint-Esprit.

POUR LE MARDI

D'APRÈS L'ASCENSION.

ESPRIT DE RECUEILLEMENT.

PRATIQUE.

Essayez aujourd'hui si vous pourrez passer un seul jour dans un parfait recueillement : pour y parvenir, soyez attentif à détourner toutes les affaires dissipantes qui pourroient vous venir du dehors, toutes les distractions qui viendront de vous-même et de votre propre fonds. Occupez-vous dès le matin, ou d'une pensée, ou d'une vérité capable de vous toucher et de vous entretenir, et faites-la durer le plus que vous pourrez : substituez-en une seconde, quand la première ne produira plus rien : par exemple, imaginez-vous être dans le Cénacle avec les Apôtres : soyez attentif à leur modestie, à leur recueillement, à leurs prières et à leur ferveur, et tâchez de vous y conformer.

MÉDITATION

Sur l'esprit de Recueillement.

PREMIER POINT.

Ne laissez passer aucune des circonstances de ce qui se passa dans le Cénacle : tout y est digne de votre attention, parce que tout y est mystérieux, et que tout y est plein d'instruction pour préparer votre âme à recevoir le Saint-Esprit, et pour vous inspirer et l'amour et la pratique du recueillement. Saint Jean-Chrysostôme (*Serm.*), qui avoit médité profondément sur ce grand mystère, pour en tirer des moralités propres à nous instruire, demande pourquoi il est marqué dans les *Actes* que les Apôtres étoient assis quand le Saint-Esprit descendit sur eux : il répond que cette situation étoit mystérieuse, et qu'elle marquoit le repos de l'Esprit saint, et en même temps le recueillement qu'il demandoit à une âme qu'il vouloit honorer de sa visite, et sur laquelle il vouloit reposer lui-même.

Pour pratiquer ce recueillement, et pour en tirer tous les grands avantages qui y sont attachés, il faut commencer par combattre tous les ennemis qui lui sont opposés, et qui nous fournissent incessamment des sujets de dissipation.

Il y en a deux considérables : le premier est extérieur ; c'est le monde, c'est son esprit, c'est

son langage, ce sont ses entretiens, ce sont ses nouvelles, ce sont ses manières : le second est intérieur ; c'est nous-mêmes, c'est notre esprit, c'est notre cœur, ce sont les pensées de notre esprit, sa légèreté, sa vivacité, sa curiosité et la multitude de ses pensées inutiles ; ce sont les affections de notre cœur, son penchant, ses attaches, sa lâcheté et sa paresse.

Mettez tout en usage pour combattre ces deux ennemis du recueillement; vous aurez la paix, votre âme jouira d'un vrai repos, et par-là elle méritera que le Saint-Esprit repose sur elle, comme il s'est reposé sur les Apôtres.

Vous ne sauriez disconvenir qu'il est presque impossible de porter une âme recueillie parmi le monde, le tumulte, le bruit, le mouvement continuel qu'on y voit, ses amusemens, ses récréations, qui sont presque toujours excessives. Tout ce qu'on y entend, tout ce qu'on y voit, tout ce qu'on y fait, qu'on peut justement appeler une perpétuelle contradiction à l'Évangile, l'air même qu'on y respire est nuisible et contagieux à l'esprit de recueillement et ne porte qu'à la dissipation. Vous le savez, vous en avez l'expérience : séparez-vous donc de cet ennemi, pour vous recueillir dans la retraite, si vous voulez recevoir le Saint-Esprit.

L'autre ennemi du recueillement, c'est vous-même, c'est votre esprit, qui ne veut pas se contraindre pour éloigner toutes les pensées inutiles, qui n'a pas encore travaillé sérieusement à fixer son inconstance, et qui ne veut pas se gêner pour s'occuper long-temps de

Dieu : c'est votre cœur, dans lequel il y a peut-être une attache secrète pour le monde, que votre amour-propre vous a cachée jusqu'ici, ou un petit libertinage qui refuse de se faire violence, pour s'attacher au seul objet qui est digne de lui : démêlez bien ces sentimens imparfaits, et travaillez fidèlement à les réformer.

SECOND POINT.

Pour parvenir à cet esprit de recueillement et à cette vie intérieure, si nécessaire à une âme qui aspire à la perfection et qui veut attirer en soi l'Esprit de Dieu, commencez à vous en faire une juste idée, conforme à celle que les saints Pères nous en ont tracée dans leurs écrits : vous y trouverez sans doute du travail; mais avec un peu de courage et de générosité vous surmonterez les difficultés qui pourroient se trouver dans la pratique; et quand vous aurez acquis ce recueillement, vous y trouverez des douceurs spirituelles, des lumières, des grâces, des forces, et une tranquillité d'âme qui vous dédommageront abondamment de votre travail et de vos peines.

L'esprit de recueillement, disent les saints Pères, est une certaine disposition de l'âme qui la rend toujours prête à se livrer à l'Esprit de Dieu, à penser à ce divin objet, à lui parler cœur à cœur, à l'entendre avec plaisir et avec docilité; toujours facile à se mettre en mouvement à la moindre de ses inspirations, et toujours ardente et prompte à lui obéir en

toutes choses, malgré tous les obstacles qui pourroient se rencontrer.

Retenue dans le monde par état ou par nécessité, elle s'y prête quelquefois, quand elle ne peut pas faire autrement; mais elle ne s'y livre jamais : au contraire, elle s'y ennuie, elle s'y déplaît, parce qu'elle est hors de son centre; et elle fait si bien qu'elle n'agit dans le monde que par l'Esprit de Dieu, qu'elle porte toujours dans le secret de son cœur; elle se retire toujours le plus tôt qu'elle peut, pour rentrer dans la solitude, après laquelle elle soupire, parce qu'elle y est moins dissipée, et qu'elle y peut jouir plus à son aise de la présence intime de Dieu qu'elle aime.

Remarquez que recueilli est opposé à dissipé, à dispersé, à multiplié et à répandu : ainsi une âme qui a l'esprit de recueillement ne sort jamais d'elle-même pour se répandre parmi les créatures, ou, si elle en sort quelque moment par fragilité, elle y rentre aussitôt pour y trouver son Dieu et pour lui parler cœur à cœur.

Comme elle a toujours l'Esprit de Dieu avec elle, qui l'éclaire et qui prend soin de la conduire dans toutes ses démarches, elle ne se multiplie point en différens objets, ni en différentes opérations : chez elle tout est simple, pour imiter la glorieuse simplicité de l'Être souverain qu'elle aime : elle est renfermée, appliquée à un seul objet, une seule pensée, une vérité, un simple regard, une simple opération : comme elle est attentive à tenir toujours fermées les avenues de son cœur, rien ne la dis-

sipe; elle se réunit toujours, et elle fait consister tout son bonheur à ne se séparer jamais de Dieu ni d'esprit ni de cœur.

Voilà l'idée simple d'une âme qui a acquis l'esprit de recueillement : examinez la vôtre; cherchez-vous dans vous-même. Si vous ne l'avez pas, comme vous devriez l'avoir si vous aviez été plus fidèle, mettez tout en usage pour l'acquérir.

SENTIMENS.

QUEL prodigieux intervalle avez-vous mis entre vous et moi, ô Dieu tout-puissant! vous vous êtes éloigné de la portée de mes yeux, et je suis si bien sous les vôtres, que si vous les retiriez de moi pour un instant, je périrois aussitôt, et je retournerois dans l'affreux abîme du néant d'où je suis sorti. Vous êtes cependant tout entier auprès de moi, vous êtes au-dessus de moi, vous m'environnez, vous me pénétrez, vous êtes plus en moi que moi-même, et cependant je ne puis m'approcher de vous. Ah! Seigneur, rapprochez ce grand intervalle qui me fait gémir, et faites-vous voir à moi d'une manière plus sensible. Si je ne puis monter jusqu'à vous, parce que je suis encore attaché à la terre, descendez par bonté jusqu'à mon néant. Si mes yeux sont trop foibles pour vous apercevoir, parce que vous habitez une lumière inaccessible, dont l'éclat trop brillant éblouit les yeux de tous les mortels, faites-vous connoître à mon esprit par vos lumières, et faites-vous sentir à mon cœur par votre

amour. Aidez-moi à servir, à recueillir toutes les puissances et tous les organes que vous m'avez donnés, afin de ne sortir jamais de l'esprit de recueillement ni de votre divine présence. Comme il n'est point de momens dans ma vie où je ne puisse ressentir les effets de vos bontés et de vos miséricordes, il n'y en devroit point avoir aussi où je ne dusse penser pour les reconnoître. Aidez-moi donc, Seigneur, à retenir les saillies de mon esprit, les égaremens de mon cœur, les regards de mes yeux, l'attention de mes oreilles et les paroles de ma bouche, pour ne me dissiper jamais, et pour ne sortir jamais de l'esprit de recueillement.

DON DU SAINT-ESPRIT.

L'Entendement.

Le Saint-Esprit ne favorise du don de l'entendement que les âmes fidèles qui vivent de la vie intérieure, qui pratiquent la présence de Dieu, et qui ont l'esprit de recueillement ; parce que leur esprit étant le plus souvent appliqué à l'oraison, il médite sur les choses divines, et il est plus éclairé des lumières du Saint-Esprit, rien n'est capable de le distraire ; il a des connoissances plus éclairées et plus distinctes de la Divinité ; sa pénétration est plus vive, ses sentimens plus détachés, plus exquis et plus intimes : ainsi l'on peut dire que le recueillement procure le don précieux de l'entendement et soutient l'esprit de recueillement;

la foi en est la base, et l'intelligence en est le fruit et la récompense.

Pour y parvenir, et pour le mériter, ayez une grande foi, un grand amour pour l'oraison et pour la vie intérieure, une grande docilité d'esprit et de cœur : demandez humblement aujourd'hui ce don au Saint-Esprit, qui en est l'auteur, et vous ferez vos délices de l'esprit de recueillement.

POUR LE MERCREDI
APRÈS L'ASCENSION.

ESPRIT D'ORAISON.

PRATIQUE.

Ne vous contentez pas aujourd'hui de prier et de bien prier à certaines heures marquées, mais conservez si bien l'esprit d'oraison, que vous puissiez toujours prier : on prie de l'esprit, on prie de cœur, on prie de la langue; mais on prie par les bonnes œuvres, quand on a la présence de Dieu et qu'on sait diriger toutes ses actions vers cet adorable principe.

Avoir cet esprit, c'est avoir l'esprit d'oraison et être toujours en disposition de prier; mais pour bien conserver cette heureuse disposition, qui fera aujourd'hui votre pratique, évitez le fracas du monde, parlez peu, pensez beaucoup à Dieu, conservez avec soin sa di-

vine présence, et ayez toujours dans l'esprit quelque vérité touchante qui vous occupe.

MÉDITATION

Sur l'esprit d'Oraison.

PREMIER POINT.

L'OCCUPATION principale des Apôtres pendant les dix jours qu'ils furent renfermés dans le Cénacle en attendant le Saint-Esprit, ce fut de prier avec ardeur et de prier sans relâche : ainsi il ne faut pas s'étonner s'ils ont obtenu tout ce qu'ils ont demandé; car de telles prières sont toujours exaucées. La prière, en effet, est la préparation la plus importante aux opérations intimes de cet Esprit adorable, et la condition la plus nécessaire pour obtenir ses divines faveurs et pour le faire descendre lui-même dans nos âmes.

Saint Luc (*Act.* I) ne se contente pas de dire que les Apôtres prioient, mais il ajoute qu'ils prioient tous unanimement; c'est-à-dire que leur prière étoit animée par la charité, et qu'en priant ils ne faisoient tous qu'un esprit, qu'un cœur, qu'une âme et qu'une voix : on peut dire que prier ainsi, c'est non-seulement prier, mais c'est posséder dans un souverain degré l'esprit de prière et d'oraison.

Il n'étoit pas possible qu'une telle prière ne fût favorablement écoutée, qu'elle ne pénétrât les cieux et qu'elle ne fût portée sur les ailes des Séraphins, non-seulement jusqu'au trône

de Dieu, mais encore jusqu'à ses oreilles et jusqu'à son cœur, pour obtenir tout ce qu'elle demandoit, quoiqu'elle ne demandât pas moins qu'un Dieu même, qui est le Saint-Esprit; demandez-le avec la même ardeur, et vous serez exaucé.

Entrez en esprit dans le Cénacle, imaginez-vous voir la Vierge sainte et les Apôtres en oraison, tantôt prosternés en terre par une profonde humilité, tantôt les mains et les yeux élevés vers le ciel d'où ils attendoient tout leur secours, tantôt poussant des soupirs embrasés et même des clameurs, pour invoquer et pour appeler le Saint-Esprit qui leur avoit été promis de la bouche même de leur adorable maître, tantôt gardant un profond silence, pendant que leur esprit et leur cœur prioient intérieurement, parloient à leur manière avec d'autant plus de force que leurs désirs et leur amour faisoient tout leur langage, bien plus agréable à Dieu que celui de la bouche.

Quelle foi! quel respect! quelle modestie! quel recueillement! quelle ardeur! quels soupirs embrasés sortoient de leur poitrine! quelles prières toutes de feu sortoient de leur bouche pour s'attirer la visite du Saint-Esprit!

Comme ces grands Saints, vous attendez et vous demandez le Saint-Esprit, priez donc avec eux, et priez comme eux, c'est-à-dire, avec la même foi et la même ferveur. Vous sentez peut-être la foiblesse de vos prières; mais pour leur donner plus de mérite, plus de force, plus de succès et plus d'ardeur, offrez

à Dieu leurs prières conjointement avec les vôtres, unissez-vous intérieurement avec eux. Voilà de grands secours, servez-vous-en; voilà de grands modèles, imitez-les, si vous voulez acquérir l'esprit d'oraison et attirer en vous le Saint-Esprit.

SECOND POINT.

Ne prier que de la bouche, lorsque l'esprit et le cœur n'ont aucune part à la prière, ce n'est pas avoir l'esprit d'oraison; les lèvres seules ne furent jamais ni écoutées ni exaucées de Dieu: il faut que tout prie en nous, et que nous priions avec toute la foi et tout le respect que mérite un Dieu Créateur, avec toute la confiance et tout l'amour que mérite un Dieu Sauveur, et avec toute la crainte et tout le tremblement que mérite un Dieu souverain juge des vivans et des morts.

L'oraison, disent les saints Pères, est une élévation de notre âme à Dieu, soutenue et portée par la foi, aidée et fortifiée par l'espérance d'obtenir ce qu'on demande, animée et embrasée par la charité. C'est par la prière qu'elle s'entretient familièrement avec ce souverain Seigneur et ce Dieu de majesté, qu'elle lui expose tendrement ses besoins, qu'elle lui découvre avec confiance toutes ses misères, et qu'elle lui demande avec toute l'ardeur dont elle est capable les grâces et les forces qui lui sont nécessaires pour accomplir sa loi, pour répondre à ses adorables desseins, et pour résister à tous les ennemis qui en veulent à son innocence. Prier ainsi, c'est obtenir sûrement

tout ce qu'on désire et tout ce qu'on demande, et c'est avoir le véritable esprit d'oraison. Examinez à présent la manière dont vous priez, et corrigez en vous les défauts, et surtout les langueurs et les distractions, si vous voulez vous en assurer le succès.

Vous direz peut-être : Je suis trop foible pour prier avec tant de perfection; ainsi je n'ose espérer de recevoir le Saint-Esprit. Ne vous découragez pas; mais adressez-vous avec confiance au même Saint-Esprit : il vous apprendra et il vous aidera à bien prier, parce qu'on ne peut pas prier sans son assistance, et que c'est en lui seul que tous les Fidèles prient le Père céleste par Jésus-Christ.

C'est en effet, dit le grand Apôtre (*Rom.* 8), cet Esprit adorable, cet Esprit de force qui aide notre foiblesse dans la prière : car, comme nous ne savons pas bien, ni ce que nous devons demander, ni comment nous devons demander, il prie lui-même en nous, dit saint Paul, avec des gémissemens ineffables; c'est-à-dire, qu'il nous fait prier, et qu'il a la bonté de produire et d'exciter ces gémissemens dans nos cœurs; ainsi il faut prier dans le Saint-Esprit avec le Saint-Esprit, pour obtenir de lui-même qu'il se donne à nous : c'est ainsi que les Apôtres prièrent l'espace de dix jours dans le Cénacle, et leurs prières firent descendre sur eux cet Esprit adorable, et c'est ainsi que vous devez prier pour obtenir la même grâce.

SENTIMENS.

SOUTENEZ ma foiblesse, ô Esprit de force!

éclairez mon ignorance, ô Esprit de lumières! réveillez ma nonchalence et ma tiédeur, ô Esprit d'amour! apprenez-moi à bien prier, priez vous-même en moi, et faites-moi pousser des soupirs et des gémissemens du plus profond de mon cœur, pour vous attirer en moi : inspirez mon esprit, formez vous-même dans mon cœur et mettez dans ma bouche et sur mes lèvres les prières que vous écoutez avec plus de plaisir, et que vous exaucez avec plus de succès, en un mot, qui soient selon votre cœur. Retenez la légèreté, fixez l'importune vivacité de mon esprit, donnez-lui de la facilité à faire oraison, à penser à vous, à vous entendre et à vous parler.

Pénétrez-le à fond des grandes vérités que vous aurez la bonté de lui inspirer, gravez-les en lui en caractères profonds, éternels et ineffaçables, afin qu'elles l'arrêtent, qu'il les comprenne, qu'il les retienne, qu'il les goûte, qu'il les aime et qu'il s'y attache sans distraction, sans ennui et sans inconstance, et qu'en les aimant il en fasse la règle de sa conduite et de toute sa vie. Mais, ô Esprit d'amour et de bonté, pénétrez aussi et percez mon cœur de la flèche choisie de votre divin amour, afin qu'il fasse consister toutes ses délices et qu'il mette toute sa joie à vous prier de la manière dont vous voulez qu'il vous prie, c'est-à-dire, avec une foi vive, une attention exacte, une humilité profonde, une confiance cordiale, une généreuse persévérance, et surtout avec un amour et une ferveur que rien ne puisse jamais ralentir.

DON DU SAINT-ESPRIT.

La Sagesse.

La sagesse est l'abrégé, le complément et le couronnement de tous les dons du Saint-Esprit, et celui qui la possède peut se flatter de les posséder tous. Elle consiste dans la connoissance des choses divines par les principes les plus élevés, et elle différe de la science, en ce qu'elle est toujours accompagnée d'un goût exquis des vérités sublimes qu'elle fait connoître; elle n'a point d'autres principes que ceux de la foi et de la révélation, et il n'en est point de plus élevés ni de plus certains : en un mot, elle est non-seulement la lumière de nos esprits, mais encore celle de nos cœurs, comme le soleil est celle de nos yeux corporels.

Le temps de l'oraison est le temps le plus propre à la demander au Saint-Esprit, qui en est l'auteur et le principe : cherchez-la et désirez-la de tout votre cœur. Heureux si, après l'avoir demandée, vous pouvez dire avec le Sage : J'ai demandé, et l'esprit de sagesse est venu en moi, et je l'ai préféré à tous les trésors de la terre!

POUR LE JEUDI

APRÈS L'ASCENSION.

ESPRIT DE PERSÉVÉRANCE.

PRATIQUE.

SURMONTEZ aujourd'hui, avec un grand courage, tous les ennuis, tous les dégoûts et toutes les difficultés que vous pourriez ressentir dans la prière, quelque tentation qui vous survienne, soit du côté du démon, soit du côté de votre propre paresse et de votre nonchalance, soit du côté de votre légèreté et de votre inconstance, soit enfin du côté de la sécheresse; priez avec ardeur, et continuez de prier le Saint-Esprit de descendre sur vous, de vous sanctifier par ses grâces, de vous enrichir de ses dons, de vous nourrir de ses fruits délicieux, et soyez bien persuadé que ce qu'il n'accorde pas toujours à la simple prière, il ne manque jamais de l'accorder à la persévérance dans la prière.

MÉDITATION

Sur la Persévérance.

PREMIER POINT.

LES Actes des Apôtres nous marquent expressément que les Saints qui s'étoient renfer-

més dans le Cénacle après l'Ascension du Sauveur, pour attendre le Saint-Esprit qui leur avoit été promis, ne se contentèrent pas de prier, mais qu'ils prièrent tous unanimement avec persévérance, et sans se lasser de prier, jusqu'au bienheureux moment auquel le Saint-Esprit descendit sur eux.

Pous vous engager plus fortement à persévérer dans la prière, faites attention à ces admirables paroles que le Sauveur dit à ses Apôtres : « Il faut toujours prier, et ne jamais cesser de prier »; et, après avoir bien établi cette importante vérité, il nous invite à cette persévérance dans la prière, quand il ajoute : « Car celui qui prie ainsi obtient ce qu'il demande, celui qui cherche trouve, et celui qui frappe à la porte mérite qu'on la lui ouvre. »

Concluez de là que c'est moins à la prière qu'à la persévérance dans la prière que le Saint-Esprit accorde les grâces qu'on lui demande : car, parmi les Chrétiens, on en voit un grand nombre qui, dans certains momens, prient avec tant d'ardeur, qu'il semble que Dieu devroit leur accorder aussitôt toutes les grâces qu'ils demandent; mais ils ne prient que par humeur et par intervalle; et, après avoir prié, ils reprennent leur train ordinaire de vie : c'est la même dissipation, c'est la même langueur, c'est la même paresse : ils oublient même ce qu'ils ont demandé à Dieu; et quand ils reviennent en humeur de prière, ils s'y remettent, de sorte que c'est une inconstance et une alternative continuelle : ainsi ils n'ont point

l'esprit d'oraison, qui est un esprit habituel et permanent, et qui prie avec tant de persévérance, qu'il ne cesse jamais de prier qu'il n'ait obtenu de Dieu tout ce qu'il lui demande.

Avouez que, quand on a bien envie d'obtenir une grâce dont on sait qu'on ne peut se passer, qu'on est persuadé d'ailleurs que celui à qui on la demande est en pouvoir de la donner, et qu'il souhaite même de la donner, du moins autant que nous souhaitons de la recevoir, on ne se lasse jamais de la demander, jusqu'à ce qu'on l'ait obtenue.

Comprenez que la plus grande et la plus nécessaire de toutes les grâces que vous puissiez demander, surtout dans ce saint temps, c'est de recevoir le Saint-Esprit (1. *Cor.* 22): nous sommes dans une si grande dépendance de cet Esprit adorable, que, sans son assistance, nous ne pouvons pas même prononcer comme il faut l'adorable nom de Jésus : à plus forte raison, comment pourrions-nous, sans son secours, résister aux plus fortes tentations auxquelles nous sommes quelquefois exposés? et comment pourrions-nous remplir les devoirs les plus pénibles de notre état ?

Sentez donc votre extrême besoin comme vous devez le sentir, et ce sentiment vous portera à prier sans relâche, comme Jésus-Christ vous le prescrit ; à demander ardemment le Saint-Esprit, et surtout à le demander avec persévérance, comme les Apôtres l'ont demandé dans le Cénacle l'espace de dix jours, sans cesser de prier.

SECOND POINT.

De toutes les vertus chrétiennes, il n'en est point de plus héroïque, ni de plus agréable à Dieu, ni de plus abondamment récompensée que la persévérance dans le bien, parce qu'elle coûte beaucoup plus que les autres; mais aussi il faut qu'il en coûte pour se sauver, puisque, selon la parole de Jésus-Christ même, il faut se faire violence pour ravir le ciel.

On en voit assez qui sont ardens comme des Séraphins quand ils prient : mais c'est lorsqu'ils sentent du goût et du plaisir à prier; et quand ils ne sentent plus rien, et qu'ils sont dans la sécheresse, ils cessent de prier, ou ils ne prient que du bout des lèvres, pendant que leur cœur ne prie pas et qu'il est éloigné de Dieu, comme ce peuple hypocrite et lâche dont parloit Isaïe, cité dans l'Evangile par Jésus-Christ même. (*Matth.* 15.) Ce n'est pas ainsi que le Saint-Esprit veut être prié et qu'il fait prier, et ce n'est pas à ces sortes de prières qu'il accorde les grâces qu'on lui demande.

L'esprit de persévérance dans la prière n'est pas un état passager, mais permanent : il est vrai que les Saints mêmes y trouvent quelquefois du dégoût et de l'ennui; que leur esprit y est stérile et leur cœur sec, et que, semblables au Roi-Prophète, ils sont quelquefois devant Dieu comme une bête de charge dans les ténèbres et dans l'insensibilité; mais la foi, qui ne les abandonne jamais, leur fait bien comprendre que cet état si pénible est une punition paternelle de quelque infidélité secrète, ou une épreuve

pour exercer leur vertu ; et alors loin de quitter la prière, comme font les lâches, ils se font violence pour y persévérer, résolus alors d'aller à Dieu par les routes obscures de la foi, et ils ne laissent pas d'emporter tout ce qu'ils demandent par cet esprit de persévérance : semblables aux Mages, lesquels, après avoir perdu leur étoile, ne laissèrent pas de marcher avec foi, et qui méritèrent ainsi que cette lumière brillât de nouveau pour les conduire à l'étable où Jésus étoit né.

Si vous vous trouvez dans cet état pénible, ne vous découragez point, persévérez à prier sans lumières, sans goût, sans sentiment, sans consolation, persuadé que vous ne prierez pas sans mérite et sans succès, quand vous prierez comme Dieu veut que vous priez ; reposez-vous dans la volonté du Seigneur, que vous faites alors ; attendez-le, dit le Roi-Prophète (*Psal.* 26), avec patience et longanimité, et l'attendant, agissez avec force, et il confortera votre cœur, et sûrement vous obtiendrez tout ce que vous demanderez.

Imitez les Apôtres, qui prièrent l'espace de dix jours sans cesser de prier jusqu'au bienheureux moment de la descente du Saint-Esprit, qui récompensa bien abondamment leur persévérance dans la prière. Ne cessez de prier, comme la Cananéenne, que pour changer vos prières en clameurs ; poursuivez Jésus comme elle, attendez que votre persévérance ait été mise à d'aussi rudes épreuves que la sienne : et alors, dit saint Grégoire (*in Matth.*), vous arrache-

rez avec une agréable violence des mains de Dieu les grâces qu'il semble vous refuser.

SENTIMENS.

Que je sens en moi de foiblesse, de légèreté et d'inconstance, ô mon Dieu! je prie, et souvent je me lasse de prier. Hélas! je n'ai que trop de goût pour les conversations mondaines, je les ai recherchées avec trop d'empressement, j'y ai passé bien des heures dans ma vie sans m'y ennuyer, comptant pour rien le temps précieux que j'y perdois, et les paroles inutiles que j'y proférois, sans faire attention que j'en rendrois un compte rigoureux au redoutable jugement de Dieu. Ah! si j'avois passé autant de temps à converser avec mon Dieu, à le prier, à l'adorer, à produire des actes d'amour, à lui parler, à l'entendre, que j'aurois acquis de lumières, d'amour, de vertus, de grâces et de mérites! je lui aurois autant de fois ouvert et répandu mon cœur, et j'aurois reçu avec abondance les effusions du sien. Quelle source d'innocens plaisirs dont je me suis privé par ma faute! et combien devrois-je y être sensible! quel empressement ne devrois-je pas avoir! quelle innocente avidité ne devrois-je point ressentir pour faire durer le plaisir si pur, si délicieux d'une conversation toute céleste, dans laquelle le Sage m'avoit assuré qu'on ne pouvoit trouver aucune amertume ni aucun dégoût! Esprit saint, comme je ne puis rien attendre de moi-même, parce que je ne suis que légèreté et qu'inconstance, je ne puis avoir recours qu'à

vous seul. Soutenez-moi de votre force, qui est divine; donnez-moi un désir ardent, une soif, une faim, et un goût permanent pour vous seul, guérissez mon inconstance et mon insensibilité, donnez-vous à moi, et faites-moi connoître et sentir ce que vous valez, pour m'apprendre à vous prier avec ardeur et avec persévérance pendant tout le reste de ma vie.

FRUIT DU SAINT-ESPRIT.

La Charité.

Comme le Saint-Esprit est une source inépuisable de trésors, il a non-seulement des dons pour enrichir notre pauvreté, mais il nous présente aussi des fruits exquis et délicieux pour nourrir nos âmes.

Le premier de ces fruits, selon l'Apôtre saint Paul, est celui de la charité, la plus excellente de toutes les vertus chrétiennes et théologales, qui nous porte premièrement vers Dieu, comme vers un objet souverainement bon et souverainement aimable; secondement, vers le prochain pour l'aimer et pour le secourir selon Dieu et pour l'amour de Dieu, parce qu'il est l'ouvrage de ses mains, et son image, et le prix de son sang, et le cohéritier de son royaume. Demandez aujourd'hui ce fruit précieux au Saint-Esprit, mais demandez-le avec tant de foi, tant d'ardeur et tant de persévérance, que vous puissiez l'obtenir. Si votre âme en est nourrie, et si vous en ressentez les douceurs et es délices, vous pourrez dire d'abord avec saint

Paul : « La charité de Dieu est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné (*Rom.* 5) » ; et ensuite avec le même : « Qui est-ce qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ ? (*Rom.* 8.) »

POUR LE VENDREDI

AVANT LA PENTECÔTE.

ESPRIT DE DÉSIRS.

PRATIQUE.

Que ce jour tout entier soit pour vous un jour de désirs ; commencez à désirer dès votre réveil : faites en sorte de multiplier et de renouveler vos désirs dans toutes les heures de la journée, et qu'ils se terminent tous au Saint-Esprit, comme à l'objet le plus digne que votre cœur puisse désirer.

Veillez soigneusement sur votre cœur, afin qu'il ne se laisse surprendre par aucun désir étranger et contraire à ceux qui doivent l'occuper tout entier avant la grande fête ; mais si vous voulez qu'ils soient favorablement écoutés de l'Esprit saint, à qui vous les adressez, faites-les monter jusqu'à lui sur les ailes de votre amour.

MÉDITATION

Sur l'esprit de Désirs.

PREMIER POINT.

Le même esprit qui nous fait aimer est celui qui nous fait désirer ; car on ne désire pour l'ordinaire que ce qu'on estime et ce qu'on aime ; ainsi le désir et l'amour sont presque la même chose, surtout quand Dieu seul en est l'objet : mais pour nous engager à ne désirer que Dieu, faites attention qu'il y a cette grande différence entre les désirs terrestres que l'ambition, la volupté ou la cupidité font naître dans nos cœurs, et ceux dont le Saint-Esprit est l'auteur et le terme ; que ceux-là sont toujours accompagnés d'amertume, d'impatience et d'inquiétude, qui troublent la paix et la tranquillité de l'âme, parce qu'elle ne possède rien de ce qu'elle désire ; au lieu que ceux-ci sont toujours tranquilles, et que, loin de causer du trouble et du chagrin, ils remplissent une âme d'une véritable paix et d'une agréable douceur; parce que quand on ne désire que Dieu seul, on commence déjà à le posséder ; car le désirer, c'est le posséder ; et ce sont les désirs mêmes qui nous le font trouver et qui nous en mettent en possession.

Un homme intéressé, dont tous les désirs le portent vers les richesses, ne gagne rien en désirant ; au contraire, ce sont ses désirs qui le

tourmentent, et qui lui font sentir cruellement leur privation; il passe des jours dans la gêne, et des nuits dans l'inquiétude, parce qu'il a le malheur de désirer, et que l'objet de ses désirs n'est pas Dieu, et qu'il sent bien que ses désirs sont des désirs stériles, qui, loin de contribuer à le rendre heureux, sont au contraire les artisans de sa peine. Il en est de même d'un homme de plaisirs et d'un ambitieux; ce sont les désirs qui lui font sentir leur privation.

Au contraire, celui qui désire d'aimer Dieu possède déjà ce qu'il désire : celui qui désire le Saint-Esprit l'a déjà dans le cœur, parce que nos désirs ne venant que de lui seul, qui les excite, qui les forme et qui les allume par son souffle divin, il s'y trouve par conséquent, parce qu'il est partout où il opère.

Quel avantage de ne désirer que Dieu seul, puisqu'il suffit de le désirer pour le posséder! Mais quel aveuglement! disons plus, quelle haine de soi-même, de ne désirer que les choses périssables, qui ne contribuent en rien au salut de notre âme, puisque ces sortes de désirs nous rendent toujours malheureux, en nous faisant sentir vivement la privation dans laquelle nous sommes, qu'ils nous ôtent la paix, et qu'ils ne nous servent de rien!

Celui qui ne désire que Dieu seul, dit saint Bernard (*in Cant.*), aime à le désirer, parce qu'il a toujours du plaisir en le désirant : celui qui aime désire toujours d'aimer; ainsi les désirs de Dieu et l'amour de Dieu sont un cercle mystérieux; on ne désire Dieu que pour le

mieux aimer, et on ne l'aime que pour apprendre à le mieux désirer. Quelle attention ne devez-vous donc point avoir sur les désirs de votre cœur pour ne rien désirer de passager et de périssable ! Voulez-vous être véritablement heureux dans cette vie et dans l'autre? faites une généreuse résolution de ne jamais rien désirer qui soit moins que Dieu.

SECOND POINT.

C'EST incontestablement le Saint-Esprit qui est l'auteur de tous les saints désirs; c'est lui qui les forme dans nos cœurs; c'est lui qui désire en nous; c'est lui qui nous fait désirer ce qui convient au salut de notre âme; car celui qui pénètre dans le plus secret des cœurs, dit saint Paul (*Rom.* 8), sait ce que l'Esprit désire en nous, parce qu'il ne demande jamais rien, que selon Dieu, pour les Saints.

Quel grand avantage de savoir bien désirer et de se faire une pratique de désirer souvent, parce qu'on est sûr d'être toujours dans la compagnie du Saint-Esprit, qui vaut infiniment mieux que toutes les compagnies les plus agréables des créatures! C'est ce qui faisoit dire à saint Augustin que toute la vie d'un vrai chrétien devoit se passer en saints désirs, parce qu'il ne peut pas désirer Dieu qu'il ne l'aime; et s'il l'aime, il possède et sa grâce et son amitié, et il est sûr d'accomplir toute la loi, et de remplir tous les devoirs du christianisme, quelque étendus et quelque multipliés qu'ils puissent être.

Le désir en effet embrase comme l'amour ; car si l'amour divin est un feu, le désir en est la flamme, et la flamme est ce qu'il y a de plus pur, de plus subtil, de plus brillant et de plus vif dans le feu, parce qu'elle est toujours en mouvement pour monter vers son centre.

D'ailleurs c'est toujours prier que de bien désirer, non pas à l'égard des créatures, qui ne connoissent pas les désirs qui agitent nos cœurs, mais à l'égard de Dieu, qui en est le créateur et le souverain scrutateur, et qui connoît mieux ce qui s'y passe de plus secret, que nous ne connoissons ce que nous voyons de nos propres yeux : la prière même ne monte pas, si elle n'est poussée jusqu'au trône de ce Tout-puissant par le feu de nos désirs. Et ce feu sacré, en élevant nos cœurs, incline vers nous le cœur de Dieu, et prépare ainsi le nôtre, et le rend plus propre et plus disposé à recevoir le Saint-Esprit et les grâces qui l'accompagnent ; parce que le feu de l'amour de Dieu qui les anime dilate le cœur, et lui donne une plus vaste capacité et plus d'étendue : ainsi la grâce du Saint-Esprit s'y place à son aise, d'autant plus que le cœur est encore purifié de ses moindres souillures par l'ardeur de ses désirs.

Désirez donc toujours, si vous voulez posséder le Saint-Esprit ; demandez-lui qu'il fasse naître ces désirs dans votre cœur, qu'il les allume par son souffle divin, qu'il les embrase par ses divines ardeurs, et qu'il en soit en même temps et le principe et l'objet, et le rémunérateur.

SENTIMENS.

Comme un cerf fatigué par une longue course désire de trouver une fontaine pour se rafraîchir et pour étancher sa soif, ainsi mon âme, ô mon Dieu, vous désire avec toute l'ardeur dont elle est capable. Voilà, ô Esprit d'amour et de désir, le langage d'un grand Roi et d'un grand Prophète (*Psalm.* 1), qui ne soupiroit qu'après vous; que n'est-ce le mien, et pourquoi toute mon âme ne soupire-t-elle pas après vous avec la même ardeur! Hélas! je sens, à ma confusion, que mes désirs languissent quelquefois, et que même ils s'éteignent quand mon cœur commence à désirer autre chose avec vous qu'il ne désire pas pour vous. Esprit saint, favorisez-moi de votre souffle divin, pour rallumer le feu de mes désirs quand il s'éteint, et pour lui donner de nouvelles flammes quand il est languissant, afin qu'il soit si bien allumé qu'il ne s'éteigne jamais, et que je cesse plutôt de vivre que de cesser de vous désirer.

Venez à moi, ô le bien-aimé de mon cœur, et ôtez tous les obstacles qui m'empêchent d'aller à vous; car je sens que je ne puis m'approcher de vous que vous ne rapprochiez vous-même ce terrible intervalle qui se trouve entre vous et moi. Vous êtes un pur Esprit, et je suis charnel et terrestre. Vous êtes un Dieu tout-puissant, et un Dieu de gloire et de majesté, et je ne suis qu'un ver de terre, qu'une boue animée et qu'un néant vivant. Ah! je

sens cependant que vous avez eu la bonté de frayer le chemin pour aller à vous, et que j'irai bien plutôt par les désirs de mon cœur que par les démarches de mon corps. Mais, ô Esprit d'amour, formez-les vous-même ces désirs dans mon cœur; ils me tranpsorteront jusqu'à vous, et vos bontés infinies vous abaisseront jusqu'à moi; et c'est ainsi que je vous serai uni inséparablement dans le temps et dans l'éternité.

FRUIT DU SAINT-ESPRIT.

La Joie.

Comme il y a une joie mondaine qui vient des prospérités passagères de cette vie, il y a une joie innocente et chrétienne qui vient de la bonne conscience, d'une parfaite conformité à la volonté de Dieu, accompagnée d'une ardente charité et d'une ferme espérance de posséder Dieu dans le ciel. Cette joie, qui est la joie des Saints, est aussi un des fruits du Saint-Esprit, et un avant-goût délicieux de celle dont nous espérons jouir éternellement avec le même Esprit saint, qui en est le principe.

Pour celle des mondains, ce n'est qu'une fausse joie, parce qu'elle est traversée par les remords continuels d'une tendresse importune et privée de l'espérance du ciel. Si vous voulez être heureux, faites résolution de ne goûter jamais les joies mondaines, qui ne sont que des joies courtes et empruntées, mais seulement celles des enfans de Dieu. Car Dieu seul, dit saint Augustin (*in Psalm.* 84), doit faire

toute notre joie, et celui-là seul se réjouit en toute sûreté qui se réjouit en celui qui est immortel et qui ne peut jamais changer. Demandez aujourd'hui ce fruit délicieux au Saint-Esprit, goûtez-le, nourrissez-en votre âme; cette joie vous disposera insensiblement à la joie éternelle qui vous est préparée.

POUR LE SAMEDI,

VEILLE DE LA PENTECÔTE.

ESPRIT D'ATTRAIT.

PRATIQUE.

Vous êtes à la veille de posséder le plus précieux de tous les trésors, si vous avez été attentif à vous préparer à ce grand jour, et si vous avez été fidèle à toutes vos pratiques, qui ne tendoient qu'à attirer en vous le Saint-Esprit; mais il est question de redoubler aujourd'hui vos prières, vos désirs, vos empressemens et votre ferveur, puisque votre bonheur approche.

Commencez donc la journée par faire une réparation au Saint-Esprit des fautes que vous auriez pu faire depuis le jour de l'Ascension du Sauveur; ensuite faites vos efforts pour entrer dans les dispositions prochaines où étoient aujourd'hui les Apôtres renfermés dans le Cénacle; et dites souvent dans la journée: Esprit saint, attirez-moi à vous; Esprit saint, rendez-moi digne de vous attirer en moi.

MÉDITATION

Sur l'esprit d'Attrait.

PREMIER POINT.

DANS l'attrait du Saint-Esprit, il y a deux choses importantes à considérer. Premièrement, l'action de ce Dieu tout-puissant sur notre âme, par laquelle il l'attire à lui; secondement, notre coopération à répondre à cet attrait et à l'attirer à notre tour chez nous. Et comme ce Dieu de bonté prévient toujours la créature, commençons par méditer ce puissant et délicieux attrait du Saint-Esprit à notre égard.

Il nous avoit promis, par le Prophète Osée (*ch.* 11), qu'il nous attireroit à lui par les doux liens de la charité; et il dit, dans Jérémie (*ch.* 13), ces admirables paroles à son peuple choisi: Je vous ai aimé d'un amour éternel; c'est pourquoi je vous ai attiré par la compassion que j'ai eue de vous.

Presque tous les hommes étoient devenus infidèles à cet attrait quoique divin; et le démon, jaloux de leur bonheur, les avoit attirés la plupart au culte des idoles, et il les entretenoit dans ce culte superstitieux par des prestiges qui les attiroient par la curiosité; et il semble que Jésus-Christ ne soit venu sur la terre que pour ruiner ce détestable attrait, et pour renouveler et substituer un attrait divin en sa place. Ainsi ce Sauveur disoit à ses Apô-

tres avant que de mourir : Quand j'aurai été élevé en croix, j'attirerai toutes choses à moi. (*Joan.* 12.)

C'est pour rendre ce divin attrait plus efficace, et pour y rendre nos cœurs plus dociles, qu'il a envoyé le Saint-Esprit, à qui l'inspiration et l'attrait sont attribués; et c'est par le ministère des Apôtres sur lesquels il est descendu visiblement qu'il a attiré toute la terre.

Il n'est personne qui n'ait son attrait particulier. Le même esprit qui partage les grâces selon sa bonne volonté partage aussi à chacun son attrait; et chacun doit s'appliquer à le connoître : il y en a même qui le sentent; mais il y en a très-peu qui aient assez de fidélité pour y répondre.

L'un a son attrait pour le silence et pour la vie intérieure, l'autre pour l'oraison et pour la vie contemplative : celui-ci pour la pénitence et pour la mortification, celui-là pour travailler au salut des âmes et pour les œuvres de charité; et cet attrait vient du Saint-Esprit. Etudiez bien le vôtre; mais examinez comment vous y avez répondu jusqu'à présent : surtout soyez bien persuadé que c'est presque toujours de la fidélité à notre attrait que dépend notre avancement dans la vertu et dans la perfection chrétienne et religieuse, et quelquefois même notre salut éternel.

Expiez toutes les fautes que vous y avez commises, faites une généreuse résolution d'y être plus fidèle, de peur que cet attrait ne cesse, et que le Saint-Esprit ne parle plus à votre cœur,

et qu'il ne se mêle plus de votre conduite, ce qui feroit pour vous une terrible disgrâce, parce que ce seroit une espèce d'abandon.

Dites souvent avec l'épouse des sacrés Cantiques : Attirez-moi après vous, ô céleste Époux, et nous courrons à l'odeur de vos parfums.

SECOND POINT.

Faites attention qu'encore que le Saint-Esprit nous prévienne toujours, et qu'il opère en nous et le désir et la volonté, et l'attrait, il veut cependant que nous le secondions de tous nos efforts, que nous répondions à sa voix, que nous coopérions à ses divines faveurs, et que nous mettions tout en usage pour l'attirer dans nos cœurs par nos préparations, par nos désirs et par nos prières.

Il est vrai qu'il est encore l'auteur de toutes les démarches que nous faisons pour aller à lui, qu'il forme dans nos cœurs nos empressemens et nos plus ardens désirs d'aller à lui, et qu'il nous inspire tout ce que nous faisons pour l'attirer en nous ; c'est donc son ouvrage, et c'est ce que nous devons croire et reconnoître pour nous humilier, pour sentir notre foiblesse et notre dépendance, et pour le remercier de ce qu'il opère tout en nous, selon la doctrine de saint Paul.

Mais aussi reconnoissons pour notre consolation, et pour ne pas demeurer dans l'inaction et dans l'oisiveté, que c'est tellement l'ouvrage du Saint-Esprit (*Psal.* 94), que c'est aussi le nôtre ; car celui qui nous a faits sans nous, dit

saint Augustin, ne nous sauvera pas sans nous. Il veut que nous le désirions, que nous le prévenions, selon le langage du Psalmiste, c'est-à-dire, que nous nous hâtions d'aller au-devant de lui, que nous le désirions, que nous l'appelions, et que nous l'attirions en nous. Il fait cas de nos prières; il les écoute avec plaisir, quand notre cœur prie avec notre bouche; bien plus, il exauce même, dit le Prophète, les préparations de nos cœurs. (*Psalm.* 118.) Il se laisse attirer, tout Dieu qu'il est, jusqu'à notre néant, ce Tout-puissant se laisse désarmer, s'incline à la voix de sa créature, il la vient visiter, et il prend plaisir à converser et à demeurer avec elle.

Comme les Patriarches et les Prophètes ont concouru par leurs soupirs à attirer le Verbe divin sur la terre, le Saint-Esprit veut être demandé et attiré par nos désirs, par nos demandes et nos empressemens. Ouvrons-lui donc, non-seulement notre bouche, comme le Roi-Prophète, mais tout notre cœur et toute notre âme, afin de pouvoir dire avec ce saint Roi: J'ai ouvert ma bouche et attiré en moi l'Esprit de Dieu, parce que j'ai désiré de me soumettre à ses lois.

Promettez-lui d'être fidèle jusqu'à la mort à toutes les inspirations dont il vous favorisera, attentif à sa voix, courageux à suivre ses divins mouvemens, docile à vous laisser conduire par lui seul; c'est le moyen le plus sûr de l'attirer en vous, et de le conserver quand vous aurez eu le bonheur de le recevoir.

SENTIMENS.

Que ce double attrait, ô Esprit adorable et tout-puissant, me fait sentir avec confusion et ma misère et mon extrême foiblesse! Si mon âme est attirée à vous, c'est par vous seul, et c'est par l'effet de votre pure miséricorde; et je suis si foible que je ne puis répondre à mon attrait sans vous.

Quelque ardeur et quelque empressement que je ressente pour aller à vous, je sens que tout me manque pour me mettre en mouvement et pour me détacher des choses sensibles, à moins que vous ne me favorisiez d'un attrait puissant qui me détache efficacement, qui m'enlève et qui m'arrache pour ainsi dire avec une douce violence pour aller à vous, et pour m'y unir inséparablement.

Mais, hélas! combien de fois votre attrait s'est-il fait sentir à mon âme, sans que je l'aie suivi? Ah! si j'avois été fidèle autant de fois que vous m'en avez favorisé, combien de vices aurois-je extirpés! combien de vertus aurois-je acquises! et quels admirables progrès n'aurois-je pas faits dans la perfection de mon état! Je serois tout rempli de vous, ô mon Dieu, et je suis plein de moi-même; je serois tout brûlant de votre divin amour, et je suis si languissant que je n'ose même dire que je vous aime.

Pardon, ô Esprit saint! malgré toutes mes infidélités passées, que je déplore, faites-moi sentir toute la force de votre divin attrait: rompez mes chaînes, attirez-moi puissamment à

vous, puisque je suis résolu de vous être dorénavant fidèle. Ajoutez à cette grâce celle de me rendre digne de vous attirer en moi, inclinez les cieux et descendez jusqu'à mon néant; laissez-vous attirer par une chétive créature qui vous désire avec toute l'ardeur dont vous l'avez vous-même rendue capable ; je vous recevrai avec joie, je vous entretiendrai avec plaisir, je vous écouterai avec attention, je vous obéirai avec respect, je vous conserverai avec fidélité jusqu'au dernier soupir de ma vie.

FRUIT DU SAINT-ESPRIT.

La Paix.

La paix chrétienne est en même temps et l'ouvrage, et le don, et le fruit du Saint-Esprit; il ne peut souffrir le trouble, surtout celui qui vient des passions et des péchés, qui ne laissent jamais l'âme pécheresse en paix ; il ne descend jamais que sur des âmes pacifiques, tranquilles et reposées, et quand il est descendu, il perfectionne cette paix, et l'établit si parfaitement dans une âme, qu'elle est pour elle un fruit délicieux dont elle se nourrit, et qu'elle n'abandonne jamais, quelque disgrâce qui lui puisse arriver; examinez si vous avez cette paix avec Dieu, avec le prochain et avec vous-même. Avez-vous la paix avec Dieu ? n'est-elle point troublée par vos péchés ? Avez-vous la paix avec le prochain ? n'est-elle point altérée par vos inimitiés, par vos antipathies, par vos jalousies, ou même par vos injustes prédilections ? Avez-vous la paix avec vous-même ?

n'est-elle point interrompue par vos passions ou par vos désirs injustes, ou par votre ambition? Avez-vous la paix avec votre conscience? n'est-elle point traversée par vos justes remords, ou par le souvenir des péchés pour lesquels vous n'avez point encore satisfait à la justice de Dieu? Travaillez donc à l'acquérir, et demandez-la avec beaucoup d'ardeur au Saint-Esprit.

POUR LE JOUR
DE LA PENTECOTE.

ESPRIT DE BONTÉ.

PRATIQUE.

Soyez en ce grand jour dans une attention continuelle, tout ardent de désirs, de zèle et d'amour, et tout occupé des bontés infinies du Saint-Esprit; sentez le besoin extrême que vous en avez, soit pour le pardon de vos péchés, soit pour obtenir de nouvelles grâces, et implorez-le avec un cœur contrit et humilié.

Entrez en esprit dans le Cénacle, et n'en sortez qu'avec les Apôtres et comme les Apôtres; observez comme eux avec une grande attention le temps de la descente de cet Esprit de bonté : ne manquez pas ce bienheureux moment, car si vous le laissiez échapper, faute d'application et de recueillement, il n'y auroit peut-être point de retour. Cet Esprit saint souffle

où il veut, quand il veut, autant qu'il veut, et sur qui il veut. Priez toujours; c'est le moyen de n'être pas surpris, et d'avoir part à ses communications, à ses grâces et à ses bontés.

MÉDITATION

Sur l'esprit de Bonté.

PREMIER POINT.

PENDANT les dix jours qui ont précédé cette grande fête, votre esprit a été cet abîme de la terre dont parle le Roi-Prophète (*Psal.* 50), qui a appelé et invoqué l'abîme du ciel, qui est le Saint-Esprit; il a désiré, il a prié, il a agi, il s'est préparé avec soin, et je suppose qu'il a été écouté favorablement; mais pendant cette octave que nous allons célébrer, cet abîme du ciel, qui est un abîme de miséricorde et de bonté, va vous appeler à son tour; il va travailler sur votre esprit, et ses divines opérations consisteront à vous éclairer de ses lumières, à vous sanctifier de ses grâces, à vous embraser de son amour, à vous remplir de sa divine présence, et à répandre sur vous son esprit de bonté; mais il est question d'écouter sa voix et d'être soumis et docile à ses divines opérations.

La parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ y est formelle, quand il dit dans saint Luc (*cap.* 11) que son Père céleste donneroit son esprit de bonté à ceux qui le lui demanderoient. Car la bonté est le vrai caractère du Saint-

Esprit, la bonté est sa nature : bonté qui n'est pas une bonté renfermée, mais qui prend plaisir à se répandre et à se communiquer avec abondance aux âmes détachées du monde et ennemies de l'esprit du monde, et qui se rendent dignes de participer à ses divins écoulemens.

Pour les mériter, soyez aujourd'hui tout abîmé dans votre néant et dans la considération des bontés de cet Esprit adorable. C'est un Dieu égal aux deux adorables personnes dont il procède par voie d'amour ; il doit être par conséquent un Esprit d'amour et de bonté.

C'est lui qui parle dans les Prophètes et dans les hommes apostoliques, qui inspire et qui dicte aux écrivains sacrés ; c'est lui qui commande dans les souverains et dans tous les supérieurs, qui gémit dans les pénitens, qui aime dans les justes, qui combat, qui répond, qui soutient la foi, qui triomphe dans les Martyrs, et qui règne dans les Saints.

L'Eglise, pénétrée de ses bontés infinies, l'appelle tantôt la lumière des cœurs qui dissipe les ténèbres de l'ignorance, et qui leur fait connoître ce qu'ils doivent aimer ; tantôt un don précieux pour enrichir notre pauvreté ; tantôt une rosée de bénédictions pour amollir la dureté et arroser la sécheresse de nos âmes ; tantôt un divin consolateur qui essuie nos larmes et qui nous aide à supporter nos peines ; tantôt une douce onction qui nous fait sentir le plaisir qu'il y a d'être à Dieu ; tantôt un feu sacré qui nous échauffe et qui nous embrase de ses divines ardeurs ; tantôt un souffle divin qui pro-

duit la grâce dans nos âmes, et tantôt un lieu d'amour qui unit les cœurs les plus désunis.

Ces noms divins et ces glorieux attributs du Saint-Esprit sont autant d'expressions qui nous marquent ses bontés : faites-en le sujet de vos réflexions, gravez-les profondément dans votre mémoire, dans votre esprit et dans votre cœur, et mettez tout en usage pour mériter les tendres effusions de ses bontés.

SECOND POINT.

J'ENTRE en esprit dans le Cénacle un moment avant l'heure de Tierce; je vois des Saints prosternés qui prient, et je m'imagine entendre leurs soupirs et leurs gémissemens : attentif à tout ce qui s'y passe, j'entends d'abord le bruit d'une tempête, je sens un vent qui ébranle toute la maison, et je comprends que, quand le Saint-Esprit veut prendre possession d'une âme, il renverse auparavant tout ce qui s'oppose à son entrée et à ses divines opérations; et je regarde ce souffle comme le symbole des grâces qu'il veut répandre dans nos âmes. Je vois des langues, ces langues sont de feu, elles sont brillantes, elles sont dispersées, elles sont élevées, et elles reposent sur chacun de ces Saints; voilà l'expression des bontés du Saint-Esprit : ne laissez rien perdre de toutes ces circonstances.

Ces langues me disent que cet Esprit de bonté veut bien s'abaisser à m'apprendre à parler le langage des Saints : cette clarté qu'elles répandent me dit qu'il veut éclairer mon âme

de ses lumières : ce feu me dit qu'il veut embraser mon cœur des ardeurs de sa charité ; cette élévation me dit que le Saint-Esprit veut me détacher de la terre et m'élever jusqu'à lui ; cette dispersion de langues exprime la distribution des grâces différentes dont parle l'Apôtre saint Paul. (1. *Cor.* 12.) Enfin elles se reposent sur chacun d'eux, pour nous marquer et le repos et le recueillement qu'il demande dans une âme qui veut le recevoir, et qu'il y reposera lui-même pour y prendre ses délices. Enfin les Apôtres sont changés tout d'un coup en d'autres hommes ; ils sont éclairés de lumières surnaturelles ; ils sont embrasés d'ardeurs toutes célestes ; et ce feu divin qui brille dans leurs yeux, sur leurs visages et dans leurs paroles, les change tout d'un coup en d'autres hommes ; en un mot ils sont remplis, ils vont répandre de leur plénitude, ils vont parler toutes les langues du monde, ils vont marcher en héros, ils vont travailler, prêcher, souffrir, combattre, convertir et triompher par l'effusion de leur sang ; et cet Esprit de grâce, de force et de bonté opérera tout en eux.

Voulez-vous savoir si vous avez reçu cet Esprit de bonté ? examinez vos pensées, vos désirs, vos paroles, vos actions, et la manière dont vous usez à l'égard de votre prochain. Vous l'avez reçu, si toutes vos pensées ne respirent que le bien, si tous vos désirs ne se portent qu'au bien, si toutes vos paroles ne tendent qu'au bien, si vous ne travaillez que pour le bien, et si dans la manière dont vous

en usez à l'égard de votre prochain, on y remarque cette charité, cet amour, cette cordialité, cette droiture, ce zèle, et surtout cette bonté, qui est une expression et un écoulement de celle du Saint-Esprit.

SENTIMENS.

Ah! Seigneur, s'écrioit le Sage (*C.* 12), que votre Esprit est bon! qu'il est rempli de douceurs et de chastes délices! qu'il est agréable de le ressentir en nous, et qu'on trouve les plaisirs sensuels, fades et insipides, quand on a goûté ceux qu'il fait sentir à une âme qu'il a honorée de sa visite!

Source inépuisable de douceurs célestes et divines, Esprit de bonté, venez à moi, donnez-vous à moi, opérez en moi une bonté universelle, qui soit un précieux écoulement et une parfaite image de la vôtre, puisqu'il n'y a que celle-là seule qui puisse être appelée bonté; quoique je me reconnoisse indigne de vos bontés et de vos adorables communications, à cause de mes infidélités qui sont sans nombre, faites-moi la grâce de m'admettre aujourd'hui dans la compagnie des Saints que vous honorez de votre visite, et que vous remplissez de vos grâces et de vos dons célestes.

Plein d'une excessive bonté, vous descendez du Trône céleste que vous occupez; vous éclairez, vous inspirez, vous remplissez, vous sanctifiez, vous embrasez ces hommes auparavant grossiers, impolis et charnels, et vous les rendez capables d'éclairer et d'embraser les autres,

et de répandre de leur abondance et de leur plénitude sur tous les habitans de la terre.

Dieu de bonté, descendez jusqu'à mon néant; lumière éternelle qui ne vous éteignez jamais, éclairez-moi. Feu céleste, purifiez mon cœur de toutes ses souillures, et rendez-moi tout brûlant de votre divin amour, et que je ne retombe jamais dans la nonchalance et dans la langueur. Plénitude adorable de richesses, de grâces et de bonté, remplissez-moi de manière que je ne perde jamais rien des trésors dont vous m'aurez rempli. Force divine, à laquelle rien ne peut résister, soutenez ma foiblesse de peur que je ne tombe. Eloquence au-dessus de toute éloquence, persuadez-le-moi bien, faites-moi parler le langage du ciel, et apprenez-moi, comme aux Apôtres, à combattre, à souffrir, à vaincre, et à mourir pour votre amour.

FRUIT DU SAINT-ESPRIT.

La Patience.

La patience, comme fruit du Saint-Esprit, est une vertu héroïque et chrétienne, par laquelle on supporte les travaux les plus pénibles et les plus longs sans se plaindre et sans se décourager, et on se soutient au milieu des afflictions les plus sensibles et des persécutions les plus cruelles sans perdre courage, sans chercher d'autres secours et d'autres consolations que de Dieu seul.

Elle a deux grands motifs qui l'animent; le premier est une espérance ferme et inébranlable d'en être récompensée dans le ciel; le

second, qui est le plus parfait, est celui de l'amour de Dieu : c'est ce précieux fruit que les Apôtres remportèrent de la descente du Saint-Esprit sur eux. Ils souffrirent ensuite avec une invincible patience les prisons et les chaînes sans se plaindre, les tortures et tous les plus cruels supplices que les tyrans purent inventer.

Que l'amertume de ce fruit précieux ne vous dégoûte point; quand vous vous en serez nourri, vous y trouverez une véritable douceur, il tempérera vos peines, il adoucira même toutes vos amertumes, et il vous procurera des douceurs éternelles : demandez-le aujourd'hui au Saint-Esprit.

POUR LE LUNDI
DE LA PENTECÔTE.

ESPRIT DE LUMIÈRE.

PRATIQUE.

PROSTERNEZ-VOUS souvent aujourd'hui devant le Saint-Esprit avec une humilité profonde ; adorez-le avec l'Eglise comme la lumière des cœurs : imitez le Roi-Prophète (*Psalm.* 24), qui étoit plus éclairé que vous : demandez-lui, comme ce grand Saint, pardon de vos ignorances : faites-en souvent des aveux sincères, et ne rougissez pas de passer pour ignorant ; regardez-vous, par rapport aux choses spiri-

tuelles, comme l'aveugle-né à l'égard des choses corporelles, et dites souvent avec saint Augustin (*Solil.*) : Esprit de lumière, éclairez mes ténèbres, guérissez mon ignorance, et donnez-moi assez de lumières pour vous connoître et pour me connoître, pour me haïr et pour vous aimer.

MÉDITATION

Sur l'esprit de Lumière.

PREMIER POINT.

Comme le Saint-Esprit est Dieu, il est une lumière divine et éternelle, et la source inépuisable d'où les hommes puisent les lumières les plus pures et les plus brillantes : il descend sur les Apôtres en forme de langues lumineuses pour dissiper leurs ténèbres et pour les faire passer tout d'un coup de l'ignorance la plus grossière où ils avoient été jusqu'alors, à la science la plus profonde et à la sagesse la plus sublime : lumière si distincte, si brillante et si élevée, qu'elle les éclaire parfaitement dans la connoissance de Dieu et de ses divines perfections ; qu'elle leur remet devant les yeux tout ce que Jésus-Christ leur avoit dit pendant les trois années qu'il avoit conversé avec eux, et qu'elle leur donne l'intelligence de tous les mystères de la foi : lumière enfin si féconde, qu'elle les rend capables dans le moment d'éclairer tous les hommes auxquels ils doivent prêcher l'Evangile.

Comparez ces Apôtres avant la descente du Saint-Esprit, et ces mêmes Apôtres après l'avoir reçu; quelle différence! et peut-on dire que ce soient les mêmes hommes? Avant ce bienheureux moment, quelle ignorance! quelle grossièreté! et combien de reproches Jésus-Christ fut-il obligé de leur faire sur leur peu d'intelligence à l'égard des choses spirituelles, ne comprenant rien aux oracles les plus précis, aux paraboles les plus claires, et aux instructions les plus intelligibles que cet adorable Sauveur leur donnoit.

Mais après la descente du Saint-Esprit, quelles lumières! quelle profondeur de science! quelle sublimité de langage! quel zèle! quel feu! quelle éloquence! et quel prodigieux empire ne leur donnoit-elle pas sur les esprits et sur les cœurs, pour les convaincre, pour les toucher, pour les embraser, pour leur faire quitter l'idolâtrie dans laquelle ils avoient été élevés, et pour leur faire embrasser le christianisme.

Ah! que le Saint-Esprit est un habile maître, s'écrie ici saint Léon (*Serm.*)! et quand il veut déployer les trésors de sa science pour nous instruire et répandre sa lumière sur nos âmes, qu'on apprend avec une admirable rapidité tout ce qu'il enseigne!

Allez aujourd'hui et tous les jours de votre vie à cette savante école; mais surtout allez-y avec une vraie docilité de cœur et d'esprit, résolu de sacrifier aux lumières de ce divin Esprit toutes vos préventions, tous vos préjugés,

tous vos entêtemens, et de vous soumettre en aveugle à tout ce qu'il vous suggérera. Humiliez-vous profondément devant cette source de lumière, faites-lui un aveu sincère que vous n'êtes que ténèbres et qu'ignorance; soumettez-vous entièrement à tout ce qui vient de ce Dieu de vérité par le canal de l'Eglise, qui est son organe, persuadé que, pour peu que vous vous en écartiez, vous tomberez dans l'erreur, vous vous égarerez et vous périrez.

Mettez-vous à la place de l'aveugle-né; ne vous contentez pas de parler, mais criez comme lui, et dites-lui : Seigneur, que je voie la lumière, et montrez-vous à mon âme aveugle : découvrez-lui l'énormité du mal qu'elle doit éviter, et les avantages du bien qu'elle doit pratiquer; car sans vous mes yeux spirituels sont en plus pitoyable état que les yeux corporels de cet aveugle. (*Marc.* 8.)

SECOND POINT.

Comptez pour rien toutes les lumières qui ne viennent pas du Saint-Esprit; car tout ce qui ne vient pas de cette adorable source n'a pour l'ordinaire que de faux principes, et ne peut conduire une âme égarée qu'à l'erreur, qu'au mensonge et qu'à l'illusion : ne les cherchez donc jamais ailleurs.

Je sais que les sciences humaines font plaisir à l'esprit et au cœur, mais il est constant qu'elles leur font plus de préjudice qu'elles ne leur apportent d'utilité et d'avantage : elles flattent la curiosité de l'esprit, mais aussi elles lui ins-

pirent la vanité, l'orgueil, la présomption et le mépris des autres : elles contentent le cœur, mais elles l'enflent, elles le gâtent, et elles lui font perdre le goût de Dieu. L'esprit qui n'a que ses propres lumières est en grand danger de se perdre ; et il se trouve presque toujours dans l'erreur, quand il croit avoir trouvé la vérité ; et lorsque le cœur n'est pas dirigé par les lumières de ce grand maître, il est environné d'un grand nombre de précipices, et il y tombe souvent, parce que son amour n'est qu'un amour de concupiscence, toujours accompagné d'aveuglement, qui lui fait prendre le change, et commettre de grandes fautes, dont il ne s'aperçoit le plus souvent que quand il y est tombé et qu'il n'y a plus de remède.

Vous en conviendrez, si vous faites une sérieuse réflexion sur les plus grandes fautes que vous ayez commises pendant toute votre vie, et c'est ce qui doit vous engager de ne rien faire sans avoir consulté le Saint-Esprit, et sans lui avoir demandé ses lumières, parce que c'est lui seul, dit saint Jean-Chrysostôme (*in Matth.*), qui est l'œil de l'homme intérieur, la lumière de notre esprit, le directeur de notre âme et le vrai soleil de notre cœur : consultez-le donc toujours, continue ce grand docteur, et consultez avec lui les hommes éclairés de lui, et vous ne vous égarerez jamais, parce que vous marcherez dans les voies de la lumière.

Ah ! qu'une âme recueillie et en oraison en présence du Saint-Esprit acquiert de lumières, quand elle les demande avec un cœur

soumis et humilié, et qu'elle en sort éclairée dans la connoissance de Dieu et des voies les plus sûres qui conduisent à la perfection !

C'est là, dit saint Augustin, où cet Esprit saint l'avertit, l'enseigne et la touche. Il avertit sa mémoire d'oublier les choses sensibles, pour ne se remplir que de Dieu; il persuade sa raison du néant de toutes les vanités de la terre, et il touche si vivement son cœur, qu'il devient insensible à tout ce qui pourroit y insinuer la corruption. Il ne tient qu'à vous de l'expérimenter; mais approchez-vous souvent de cette lumière divine, avec une forte résolution de mépriser et de sacrifier toutes vos propres lumières.

SENTIMENS.

COMMENT puis-je m'approcher de vous, ô Esprit saint! vous habitez une lumière inaccessible, et vous n'êtes vous-même que lumière, que science et que clarté : j'habite un lieu de ténèbres, et je ne suis moi-même qu'ignorance et que grossièreté.

C'est cependant, ô mon Dieu, parce que je ne suis que ténèbres, que je m'approche avec confiance de votre trône de lumières pour être éclairé.

O lumière toujours brillante, s'écrioit saint Augustin (*Solil. c.* 13), que toute autre lumière ne peut voir sans vous! lumière qui obscurcissez toutes les autres lumières, qui ne sont que ténèbres auprès de vous (*ibid.*)! lumière de qui toutes les autres lumières procèdent, comme de leur source! lumière suprême, que

toutes les autres lumières ne peuvent jamais obscurcir, puisqu'elles deviennent lumière dès qu'elles approchent de vous (*ibid.*)! lumière vive et pénétrante, qui éclairez tout en un instant, qui portez le jour et le flambeau des vérités éternelles dans mon âme, pour dissiper ses ténèbres, pour éclaircir ses doutes, pour instruire son ignorance! absorbez-moi, noyez-moi dans l'abîme de vos clartés, afin que je vous voie en vous-même, et que je me voie en vous.

Découvrez-moi vos grandeurs et vos bontés, afin que je les adore, que je les reconnoisse; découvrez-moi les piéges du démon et du monde, afin que je les évite et que je n'y tombe jamais; découvrez-moi aussi mes misères et mes foiblesses, mes erreurs, mes préjugés, mes entêtemens, mes retours d'amour-propre et mes détours de vanité, afin que je les haïsse, et que je les corrige. Mais, ô lumière bienfaisante, éclairez-moi aussi sur tout ce que vous demandez de moi; faites-moi connoître toute l'étendue de mon attrait et de ma grâce, et tout ce que je dois faire pour mériter vos bontés, afin que j'y réponde avec toute la fidélité que je vous dois; et soutenez-moi, afin que je vous sois fidèle jusqu'à la mort.

FRUIT DU SAINT-ESPRIT.

L'Humanité.

L'HUMANITÉ dont parle ici l'Apôtre saint Paul, et qu'il met au nombre des fruits du Saint-Esprit, est une vertu douce et compatissante, qui vient de la charité, qui nous rend

Page 97. AVRILLON, *Conduite pour la Pentecôte.*



Il s'est abaissé lui-même en se rendant obéissant jusqu'à mourir, et à mourir sur une croix.

ÉPÎTRE S. PAUL. aux Phil. ch. 2. v. 8.

attentifs et sensibles aux peines et aux afflictions de notre prochain, qui nous les fait compter au nombre de nos propres disgrâces, et qui nous engage de le secourir avec bonté et promptitude, autant qu'il en notre pouvoir, et sans écouter nos répugnances et notre délicatesse.

Cette vertu, dit le grand Apôtre (*ad Timot. ch.* 3), a paru avec éclat à tous les hommes dans la personne de nôtre adorable Sauveur. Sensible à toutes nos misères, il a souffert avec nous et pour nous; et nous ne sommes point en tribulation qu'il ne porte une partie de notre peine et qu'il ne nous aide à porter l'autre.

Il nous a rachetés au prix de son sang, dit saint Paul (*ad Tit.* 3), non à cause de nos bonnes œuvres, mais à cause de sa miséricorde, et il nous a confirmés par le renouvellement du Saint-Esprit, qu'il a bien voulu répandre sur nous avec abondance. Voilà l'excellent modèle de l'humanité, sur lequel nous devons régler celle qu'il faut pratiquer à l'égard du prochain, qu'il faut aimer comme Jésus-Christ nous a aimés; en voici la régle établie par ce Sauveur. Demandez donc avec ardeur au Saint-Esprit qu'il nourrisse votre âme de ce fruit si délicieux, et qu'il en ôte tout ce qu'il y a de rude, de dur et d'amer; mais en le lui demandant, travaillez à l'acquérir, vous y trouverez de vraies douceurs pour le temps et pour l'éternité.

POUR LE MARDI
APRÈS LA PENTECÔTE.

FRUIT D'INSPIRATION.

PRATIQUE.

Soyez aujourd'hui dans une attention continuelle sur les inspirations du Saint-Esprit ; demandez-lui à toutes les heures du jour qu'il parle à votre âme, et qu'il lui fasse entendre sa voix ; portez un cœur toujours préparé à le recevoir, écoutez-le avec une attention toute recueillie et toute respectueuse ; évitez avec un grand soin le tumulte du monde, cherchez la solitude, car c'est là seulement où cet Esprit adorable prend plaisir à parler à nos âmes, qui sont ses épouses ; s'il vous fait entendre sa voix, ne laissez tomber à terre aucune de ses paroles, et surtout exécutez avec une fidélité exacte, et sans aucun délai, tout ce qu'il aura la bonté de vous inspirer ; c'est ainsi que vous l'engagerez à parler souvent à votre cœur.

MÉDITATION

Sur l'esprit de Pénitence.

PREMIER POINT.

I

Le Saint-Esprit est non-seulement un Esprit de lumière, pour conduire tous les hommes à

la connoissance de la vérité; mais comme il est une source féconde et intarissable de lumières, il en a de plus précises, de plus distinctes, de plus brillantes et de plus intimes, pour conduire à la plus éminente perfection les âmes qu'il a éclairées des premières vérités de la religion; c'est ce qui s'appelle *inspiration*.

Non content d'avoir éclairé les Apôtres dans ce Cénacle, quand il descendit sur eux en forme de langues de feu le jour de la Pentecôte, et de les avoir instruits à fond de tous les mystères, pour en faire de vrais Fidèles, il leur a encore inspiré une science sublime et profonde, un amour héroïque et un zèle ardent et apostolique; il ne vous refusera pas ses divines inspirations, ni tous les secours qui vous sont nécessaires pour arriver à la perfection de votre état, si vous les lui demandez avec la même ardeur et la même persévérance que les Apôtres, et vous serez favorisé de ses inspirations pendant toute votre vie, si vous n'y mettez pas d'obstacles par vos infidélités.

Appliquez-vous à bien connoître cette opération du Saint-Esprit; plus vous la connoîtrez, plus vous en aurez d'estime; plus vous vous y affectionnerez, et plus vous lui serez fidèle. Distinguez bien trois choses, qui sont l'inspiration, le sentiment et le mouvement. Voilà l'ordre que cet Esprit adorable observe dans la sanctification des âmes, suivez-le, et faites-y de sérieuses réflexions, afin d'avoir le bonheur de l'expérimenter.

L'inspiration se reçoit dans l'esprit, le sen-

timent dans le cœur, et le mouvement dans l'âme toute entière et dans toutes les puissances qui la composent; et ces trois opérations se passent quelquefois dans un seul moment; parce que le Saint-Esprit, qui en est l'auteur, n'a pas besoin de succession de temps pour ses plus importantes opérations, surtout lorsque nous y sommes attentifs, et que nous y répondons avec fidélité.

L'inspiration est une lumière secrète qui nous découvre le mal que nous devons fuir et le bien que nous devons pratiquer; c'est une vue distincte et précise qui nous montre le chemin que nous devons tenir pour aller à Dieu; c'est une voie intérieure qui nous instruit, qui nous appelle, qui nous persuade et qui nous exhorte. Dès que nous voyons cette lumière, il faut marcher; dès que nous sommes favorisés de cette vue, il faut nous appliquer; et dès que nous entendons cette voix secrète dans le fond de notre âme, il faut lui répondre, il faut lui obéir.

Il me vient une pensée de faire une lecture, de me mettre en prière, de garder le silence malgré ma démangeaison de parler, de me retirer, d'éviter une compagnie où l'on ne parle pas de Dieu, de dompter ma vivacité, de retenir une expression maligne ou une parole qui flatteroit ma vanité, de me mortifier d'une curiosité, d'un regard, d'un geste, de me priver de quelque chose qui me feroit plaisir, de quitter dans le moment une occupation inutile, qui ne laisse pas de m'attacher. Voilà

la lumière, voilà la vue, voilà l'inspiration du Saint-Esprit, écoutez-la, soyez-y fidèle ; et sûrement, si vous suivez cette pratique, vous irez à pas de géant dans la voie de la perfection.

SECOND POINT.

Soyez bien persuadé que si vous êtes attentif à la voix du Saint-Esprit, et fidèle à recevoir ses inspirations, il la fera passer dans le moment de l'esprit au cœur, et elle deviendra un sentiment qui vous affectionnera à ce qu'il demande de vous, c'est-à-dire, que vous serez éclairé et embrasé tout ensemble.

Alors cette lumière si naturelle deviendra une ardeur et un feu délicieux qui embrasera votre cœur, une puissance supérieure qui, sans vous faire violence, ni vous contraindre le moins du monde, désarmera et soumettra votre volonté rebelle, et qui vous fera trouver un plaisir pur et innocent dans les choses mêmes qui vous auroient fait le plus de peine ; vous serez convaincu, et vous sentirez que votre bonheur consiste à faire en tout la volonté de Dieu et non la vôtre ; et vous la ferez beaucoup plus aisément que si vous étiez privé de sentiment.

Vous sentirez alors que les désirs du bien prendront naissance dans votre cœur ; et à mesure qu'ils s'y fortifieront, tous les désirs charnels s'affoibliront et disparoîtront : vous sentirez, en un mot, que c'est le Saint-Esprit qui vous éclaire, qui vous instruit, qui vous parle

et qui vous touche ; et vous pourrez dire comme saint Augustin : C'étoit, ô mon Dieu, par les sentimens délicieux que vous m'inspiriez que tous mes sentimens imparfaits sortoient imperceptiblement de mon cœur, et vous entriez en leur place, plus doux mille fois que la volupté la plus sensible.

Recevez bien ce sentiment qui suit l'inspiration du Saint-Esprit, et il deviendra aussitôt un mouvement céleste qui vous portera plus aisément à la pratique du bien, quelque difficile qu'il vous paroisse, et vous rendra plus prompt, plus généreux à l'exécuter.

Car ce mouvement du Saint-Esprit ajoute par-dessus le sentiment une vertu divine et une impression favorable et efficace, qui nous fait marcher à pas de géant au bienheureux terme où il nous conduit ; nous y courons avec ardeur et sans nous arrêter, nous y volons avec rapidité, rien n'est capable de nous retarder. Il aplanit toutes les difficultés, il lève tous les obstacles qui pourroient naître, soit du côté du respect humain, soit du côté de la paresse, soit du côté de l'amour-propre. C'est un poids qui est celui du sanctuaire, qui nous incline et qui nous fait pencher du côté du bien, et qui l'emporte sur le penchant naturel que nous avons pour le mal ; et ce céleste mouvement nous ôte toute notre pesanteur naturelle, il nous pousse, il nous détache, il nous enlève ; nous ne tenons presque plus à la terre, parce que le Saint-Esprit agit en tout en nous.

Soyez donc fidèle aux inspirations du Saint-

Esprit, vous serez bientôt favorisé de sentiment; répondez au sentiment, vous serez bientôt mis en mouvement pour aller à Dieu, dans le cœur duquel vous ferez une demeure éternelle.

SENTIMENS.

HUMBLEMENT prosterné aux pieds de votre adorable Majesté, ô Esprit saint, je vous demande un rayon de vos divines lumières, pour me conduire sûrement à vous. Favorisez mon esprit aveugle de vos inspirations pour l'éclairer, pour l'instruire, pour réprimer son orgueil et sa vanité, et pour l'empêcher de tomber dans l'erreur : touchez mon cœur d'un de ces célestes sentimens, pour détruire et déraciner en lui tous les sentimens imparfaits, dont il n'est que trop susceptible, et qui pourroient le rendre indigne de vos divines inspirations ; mais favorisez mon âme de ces célestes mouvemens qui faisoient parler et agir les Apôtres à la sortie du Cénacle, et qui me fassent goûter, aimer et pratiquer le bien que vous me proposerez.

Hélas! je sens bien que sans vous je ne suis que foiblesse, que pesanteur et que lâcheté, quand il est question de marcher dans les sentiers étroits de la justice chrétienne, et d'entreprendre quelque chose, ou pour votre gloire, ou pour votre amour. Mettez-moi donc vous-même en mouvement pour aller à vous; faites-moi marcher; transportez-moi, parce que je ne puis ni travailler, ni souffrir, ni combattre, ni persévérer, que vous ne soyez le premier mobile qui m'entraîniez après vous. Je sais, ô

Esprit adorable, que vous soufflez où il vous plaît: favorisez-moi de ce souffle divin qui porte toujours une grâce victorieuse avec soi, touchez mon cœur pour lui faire goûter tout ce que vous lui inspirerez. Faites-moi toujours une douce violence qui me porte au bien; contraignez-moi amoureusement de n'être jamais qu'à vous seul, sans réserve, sans mélange, sans partage et sans inconstance. Donnez-vous à moi, fortifiez-moi, afin que je vous possède, que je demeure en vous, et que vous demeuriez en moi; mais confirmez-moi et soutenez-moi contre ma propre foiblesse, de peur que je ne vous perde.

FRUIT DU SAINT-ESPRIT.

La Bonté.

La bonté dont le Saint-Esprit nourrit les âmes qu'il a honorées de sa visite est un fruit exquis et délicieux de sa grâce, et la plus douce et la plus aimable de toutes les vertus, puisqu'elle nous fait chérir de Dieu et des hommes. Cette bonté nous porte toujours au bien pour l'amour du bien, et jamais par la crainte, à moins que ce ne soit la crainte de déplaire à ce que nous aimons. Elle nous rend attentifs et exacts à tous nos devoirs, dit saint Bernard (*in Cant.*), fervens et dévots envers Dieu, tendres, affables, sincères et charitables à l'égard du prochain, toujours prêts à pardonner à ceux qui nous ont offensés, à recevoir tout le monde, et même nos ennemis avec affabilité; elle est l'ennemie de tout détour, de toute malice et de toute dissimulation, et elle

met toujours le cœur sur les lèvres : elle ne connoît la malice qui lui est opposée que pour la détester ; et celui qui possède cette bonté ne la conserve qu'autant qu'il travaille à devenir meilleur. Voilà de grands motifs pour vous engager à la demander au Saint-Esprit.

POUR LE MERCREDI

APRÈS LA PENTECÔTE.

ESPRIT DE GRACE.

PRATIQUE.

Vous observerez aujourd'hui une fidélité exacte et inviolable aux grâces du Saint-Esprit, et vous ne vous pardonnerez pas la plus petite infidélité ; vous vous étudierez à ne pas différer d'un moment, persuadé que cette grâce ne s'accommode pas de nos délais, et que souvent elle se retire quand on a différé d'un instant. Commencez la journée par lui demander cette grâce, désirez-la avec ardeur ; c'est le plus sûr moyen pour l'obtenir. Réitérez souvent cette demande dans la journée par des oraisons jaculatoires, et faites en sorte que la moindre vue de Dieu, la moindre connoissance du bien, qui est une grâce, vous mette aussi en mouvement, et vous applique à ce que Dieu demande de vous.

MÉDITATION

Sur l'esprit de Grâce.

PREMIER POINT.

Gravez profondément dans votre esprit et dans votre cœur ces admirables paroles que J. C. dit à Nicodème (*Joan.* 3) : En vérité, en vérité je vous dis que si l'homme ne renaît de l'eau et de l'Esprit, il ne pourra jamais entrer dans le royaume de Dieu. D'où il s'ensuit naturellement que ce second Baptême, qui consiste dans la grâce du Saint-Esprit, nous est aussi nécessaire pour nous sauver que le premier Baptême, qui se confère avec l'eau, et qui est la porte par laquelle on entre dans le Christianisme. Quel sujet de réflexion! et quel puissant motif pour faire renaître dans nos âmes des désirs et des empressemens de posséder cette grâce, puisqu'elle est absolument nécessaire pour se sauver!

Mais examinez bien les paroles qui suivent : l'Esprit saint souffle, vous entendez bien sa voix, mais vous ne savez pas d'où il vient ni où il va ; on ne le savoit pas avant qu'il fût descendu sur les Apôtres ; et les hommes n'avoient qu'une connoissance très-imparfaite de ce divin Esprit : mais heureusement il s'est donné à connoître par ses divines opérations. Nous savons qu'il vient de Dieu, qu'il est Dieu, qu'il est l'auteur de toutes les grâces, que c'est lui qui nous inspire le bien, qu'il veut descendre

dans nos âmes pour y établir sa demeure, et pour y prendre ses délices avec nous; que c'est lui qui parle à notre cœur, qui est l'auteur de tout ce que nous pensons et de tout ce que nous faisons de bien, parce qu'il opère tout en nous, qu'il ne refuse rien de ce qu'on lui demande, quand on lui demande comme il faut lui demander; nous le connoissons, nous le savons: mal à nous si nous n'en profitons pas!

Faites attention que ce n'est pas sans mystère qu'il s'éleva un vent impétueux qui ébranla toute la maison au moment de la descente du Saint-Esprit: ce souffle est le symbole de la grâce, et il la porte même où Dieu veut. Car lorsque J. C. donna à ses Apôtres (*Joan.* 3) la puissance de remettre les péchés, il souffla sur eux, et cette puissance si relevée ne se pouvoit donner sans une grâce extraordinaire, que ce souffle, qui venoit de la poitrine et du cœur de J. C., figuroit et portoit dans leurs âmes. Le Saint-Esprit, qui ne venoit que pour confirmer ce qu'avoit fait le Sauveur, se sert du même symbole pour communiquer cette grâce, sans laquelle nous ne pouvons rien, pas même la lui demander; car quand nous la lui demandons, c'est lui qui nous la fait demander.

Reconnoissons ici avec une profonde humilité notre foiblesse et notre impuissance, sans cesser de nous confier aux bontés du Saint-Esprit, et sans cesser d'espérer qu'il ne nous refusera jamais, ni la grâce de la prière, ni les autres grâces que nous demanderons avec foi et amour; et que, si nous sommes fidèles aux premières

grâces qu'il nous aura accordées, il nous en accordera de plus grandes, et qu'enfin il ne nous retirera jamais ses grâces que nous ne commencions à lui être infidèles.

Persuadez-vous cependant que cet Esprit de grâce veut qu'on la lui demande avec confiance et avec tremblement, parce qu'il souffle où il veut, comme il veut, quand il veut, autant qu'il veut, sur qui il veut, et que notre volonté, soutenue d'une prière fervente, est toujours capable d'incliner la sienne, et de nous attirer ce souffle divin.

SECOND POINT.

Posséder la grâce du Saint-Esprit, c'est posséder le plus précieux de tous les trésors; si vous en étiez autant persuadé que vous devez l'être, vous la désireriez sans doute avec plus d'ardeur, vous la demanderiez avec plus de foi et avec plus d'empressement, et vous ne commettriez pas tant d'infidélités contre elle : pensez ici à toutes vos infidélités, et tirez-en des motifs de confusion, de regret et de gémissement, et formez une généreuse résolution de lui être plus fidèle.

Pour vous engager à soupirer après cette grâce, persuadez-vous que, quand le Saint-Esprit a pris une fois possession d'une âme, et qu'il n'y trouve rien d'indigne de son adorable présence, elle n'a plus rien que le ciel à souhaiter, parce qu'il y a introduit sa grâce, et que, dès qu'elle a cette grâce, elle a tous les autres biens avec elle.

C'est, dit saint Jean-Chrysostôme (*Hom.* 5 *in Joan.*), une source d'eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle ; source abondante qui ne tarit jamais, qui coule toujours, et qui est sans cesse en mouvement, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue au cœur de Dieu, d'où elle est sortie, et qu'elle y ait porté avec elle l'âme où elle fait son séjour.

Ce qu'il y a de plus agréable et de plus attirant, c'est que le Saint-Esprit fait toujours les premières démarches; il offre sa grâce à tout le monde, et il ne la refuse à personne : il nous appelle même à cette source d'eau vive; et pour vaincre toutes nos résistances, il parle tantôt comme un père qui joint la tendresse à l'autorité; tantôt comme un frère qui sollicite avec amour; tantôt comme un maître qui commande et qui veut être obéi; tantôt comme un tendre et fidèle ami qui veut notre bien, qui parle et qui persuade avec amitié ; tantôt comme un époux bien-aimé qui use de tendres caresses à l'égard de nos âmes, qui sont ses épouses; tantôt enfin comme un juge qui menace de châtimens rigoureux ceux qui auront la dureté et l'ingratitude de refuser les grâces qu'il présente. (*Tert. l.* 2 *ad Prax. c.* 4.)

Rendez-vous à cet Esprit de grâce qui vous offre son cœur, et qui veut vous faire du bien, quoique vous ne le méritiez pas ; obéissez aux commandemens d'un père si aimable et si digne de respects ; ne rebutez pas les tendres sollicitations d'un frère si affectionné, qui ne vous sollicite que pour votre propre bien ; déférez

aux fortes raisons de cet ami si rempli de bonté pour vous ; répondez comme vous le devez aux caresses de ce divin Epoux, puisqu'elles vous font honneur : sinon tremblez aux terribles menaces de ce juste juge, qui ne vous offre à présent sa grâce que pour vous mettre en état de ne pas craindre un jour ses redoutables jugemens.

SENTIMENS.

Esprit saint, source, auteur et principe adorable de toutes les grâces que j'ai reçues depuis que je suis au monde, et de toutes celles que j'espère recevoir jusqu'au dernier moment de ma vie, favorisez-moi d'un souffle divin de votre grâce, pareil à celui dont vous favorisâtes les Apôtres lorsque vous descendîtes sur eux dans le Cénacle. Que ce souffle si pur et si puissant, parce qu'il procède de votre cœur et de votre bouche, purifie mon âme de ses moindres souillures, pour la rendre digne de vous recevoir, et qu'il insinue chez moi cette grâce, sans laquelle je ne puis vous plaire ni me sauver.

Comme mon corps ne peut vivre de la vie naturelle, lorsqu'il est privé de l'esprit et du souffle qui l'anime et qui le fait respirer, si mon âme est privée de la vie de la grâce, il faut qu'elle meure spirituellement dès qu'elle sera privée de votre souffle divin.

Mais, hélas ! je sens, à ma confusion, que vous avez lieu de me reprocher toutes mes infidélités que j'ai commises contre votre grâce ;

elle m'a mille fois sollicité, et je ne me suis pas rendu ; vous avez mille fois frappé à la porte de mon cœur, et je ne vous ai point ouvert ; vous m'avez appelé, et je ne vous ai pas répondu, parce que j'écoutois la voix du monde, de la vanité, ou de mon amour-propre. Pardonnez-moi, ô Esprit de grâce, de miséricorde et de bonté, toutes mes infidélités, toutes mes résistances, tous mes délais et toutes mes lâchetés. Je vous promets une fidélité plus constante, une attention plus exacte et plus recueillie, et une promptitude plus ardente aux sollicitations de votre grâce. Mais, ô Esprit saint, cette fidélité, cette obéissance, cette ardeur, c'est encore votre ouvrage, autant que le mien : ce sont des grâces que je puis avoir, si vous ne me les donnez ; je vous les demaude avec toute l'ardeur dont je suis capable.

FRUIT DU SAINT-ESPRIT.

La Longanimité.

Ce fruit précieux dont le Saint-Esprit nourrit les ames choisies, qu'il honore de sa visite, est une vertu par laquelle nous soutenons longtemps, sans nous plaindre, les disgrâces et les afflictions du corps et de l'âme, sans cesser d'attendre avec une foi vive et une confiance parfaite les secours du ciel.

Le Seigneur nous y exhorte, quand il dit par le Roi-Prophète (*Psalm.* 38) : Attendez le Seigneur ; en attendant, agissez avec courage, et que votre cœur prenne toujours de nouvelles

forces en l'attendant. Pour vous y engager plus fortement, ressouvenez-vous que Dieu est fidèle dans ses promesses, et qu'il n'a jamais manqué de secourir les âmes qui ont eu recours à lui, qui ont mis en lui leur confiance, parce qu'il le leur a promis. Si vous avez eu le bonheur de recevoir le Saint-Esprit, vous soutiendrez les plus longues et les plus vives douleurs sans vous plaindre, et les épreuves de Dieu, les sécheresses et les abandons intérieurs, sans perdre la paix de l'âme, sans vous décourager, et sans cesser d'espérer en lui.

POUR LE JEUDI

APRÈS LA PENTECÔTE.

ESPRIT DE PLÉNITUDE.

PRATIQUE.

Si vous voulez vous rendre digne, non-seulement de la grâce, mais encore da la plénitude des grâces du Saint-Esprit, demandez-les avec une plénitude de foi, de confiance, de désirs et d'amour. Ne vous contentez pas aussi d'une vertu ni d'une fidélité communes, mais appliquez-vous aujourd'hui à marcher à pas de géant dans les grandes routes, c'est-à-dire, à ne pas perdre, autant que vous le pourrez, la présence de l'Esprit divin, dont vous demanderez dans toutes les heures de la journée et les grâces et la plénitude des grâces, et surtout à faire tou-

jours ce que vous croirez être le plus parfait, et à le faire le plus parfaitement que vous pourrez : cette pratique est forte, elle est héroïque; mais le Saint-Esprit, pour qui vous l'entreprenez, vous aidera, et il vous aplanira le chemin.

MÉDITATION
Sur l'esprit de Plénitude.
PREMIER POINT.

Une âme qui aspire à la perfection de son état, et travaille infatigablement pour y parvenir, ne se contente pas de cette grâce commune qui exclut les péchés les plus considérables, qui fait les justes, et qui les fait marcher dans la voie des préceptes; mais comme elle veut courir avec ardeur dans celle des conseils évangéliques, et qu'elle a une soif insatiable pour remplir toute justice, elle désire, elle recherche, elle demande toujours un état plus parfait, une adhérence plus intime à la volonté de Dieu, une charité plus fervente, et par conséquent des grâces plus abondantes, et même jusqu'à ce qu'elle en soit remplie.

C'est quelque chose, à la vérité, dit saint Augustin (*Joan.*), de posséder la grâce du Saint-Esprit; mais c'est quelque chose d'infiniment plus avantageux et de plus divin que d'en être rempli; et l'Apôtre saint Paul, qui zéloit avec tant d'ardeur la perfection des Chrétiens d'Ephèse, leur disoit : Mettez tout

en usage pour être remplis du Saint-Esprit. (*Ad Ephes.*)

Les Apôtres avoient plus besoin que personne de cette plénitude; une grâce commune ne leur auroit pas suffi pour remplir dignement leur ministère : il falloit qu'ils eussent des grâces pour eux et pour autrui, afin que se répandant sur ceux auxquels ils devoient prêcher la divine parole, ils ne répandissent jamais que de leur abondance et de leur plénitude, et qu'ils demeurassent toujours pleins, quoiqu'ils donnassent toujours. Aussi est-il expressément marqué dans les Actes des Apôtres (*Act.* 2) qu'ils furent tous remplis du Saint-Esprit; et ce ne fut qu'après avoir reçu cette plénitude qu'ils commencèrent à parler, et qu'ils le firent avec un succès si grand, qu'ils convertirent et les pécheurs les plus endurcis, et les idolâtres les plus entêtés, et les Juifs les plus opiniâtres. (*Ibid.*)

Après que l'Apôtre saint Paul a fait aux Corinthiens l'énumération des grâces différentes du Saint-Esprit (2. *Cor.* 12.), il conclut en leur disant : Je vais vous montrer une voie encore plus excellente; c'est d'être empressés pour posséder les grâces les plus parfaites, c'est-à-dire, d'en être remplis.

Efforcez-vous de mériter et d'obtenir cette plénitude de grâces, persuadé que, si vous n'aviez qu'une grâce commune, et que vous n'en eussiez pas autant qu'il en faut et pour vous et pour autrui, en vous répandant au-dehors, vous tomberiez bientôt dans la dissi-

pation, vous resteriez dans un vide affreux et dans une disette déplorable, ce que l'Apôtre fait bien sentir quand il disoit qu'il craignoit de devenir réprouvé en prêchant aux autres.

Demandez donc cette plénitude de grâces au Saint-Esprit; pour l'obtenir, ressouvenez-vous qu'il faut y apporter une âme bien préparée, et, si vous êtes assez heureux pour l'obtenir, il faut travailler infatigablement avec cette grâce pour la conserver dans toute sa plénitude; car, comme elle est une qualité créée, elle est sujette au dépérissement. Ainsi il faut sans cesse demander de nouvelles grâces, pour remplacer celles que vous pourriez perdre insensiblement dans le commerce des créatures.

SECOND POINT.

Faites attention que, parmi les Chrétiens qui sont en grâce, il y en a un grand nombre qui pratiquent la vertu d'une manière humaine, et qui sont souvent mis en mouvement par eux-mêmes : l'humeur, la complexion, le tempérament dominent dans leurs actions les plus saintes; il s'y glisse le plus souvent des vues imparfaites, parce qu'ils n'ont qu'une grâce commune; la mélancolie les fait retirer dans la solitude, une compassion purement naturelle leur fait assister le prochain, et souvent une colère et une humeur trop vive se mêlent à leur zèle.

Mais ceux qui ont eu le bonheur de recevoir la plénitude des grâces du Saint-Esprit agissent en toutes choses d'une manière plus pure, plus parfaite, plus sublime dans les actions saintes les plus opposées à leur humeur et à

leur tempérament ; ils agissent comme s'ils y étoient portés naturellement ; leur vertu coule de source, elle est aisée et sans contrainte, parce qu'ils sont pleins, et que la grâce agit toute seule.

Une âme remplie du Saint-Esprit n'agit plus, pour ainsi parler, par elle-même ; tout ce qu'il y a d'imparfait et de dominant dans le tempérament et dans l'humeur est absorbé par cette vertu supérieure, et c'est le Saint-Esprit qui pense, qui prie, qui parle et qui agit en elle, à peu près comme il agissoit dans les Apôtres à la sortie du Cénacle ; ce n'est presque plus une action humaine, mais une impulsion divine. L'amour-propre, la vanité, les petits intérêts, les vues humaines, les retours sur soi-même, tout est absorbé. Le Saint-Esprit réside dans son cœur comme un souverain sur son trône, et c'est lui seul qui met tout en mouvement, quoique l'action n'en soit pas moins méritoire.

Aspirez, à la bonne heure, à cette plénitude du Saint-Esprit, puisqu'elle est capable d'assurer votre salut et de vous mettre en possession du plus grand de tous les biens ; mais persuadez-vous que, pour y parvenir, la première démarche que vous devez faire, c'est de commencer par vider votre cœur de tout ce qui pourroit y mettre obstacle ; car le Saint-Esprit ne veut point de compétiteur, ni de réserve dans un cœur dont il veut prendre possession et qu'il veut remplir.

Prenez garde de vous attirer le même reproche que saint Augustin (*lib.* 5 *Hæres. ch.* 8)

faisoit à ce lâche Chrétien à qui il disoit : Vous êtes plein de l'esprit du monde, vous êtes vide par conséquent de l'Esprit de Dieu. La conséquence est juste, ces deux plénitudes sont incompatibles ; on ne peut pas verser une liqueur précieuse, dit ce Père, dans un vase plein d'une autre liqueur, il faut auparavant le vider et le purifier ; videz donc votre cœur de l'attachement qu'il a au monde et à ses petits intérêts, videz-le de l'amour de vous-même, de votre orgueil secret, de votre vanité, de votre mollesse et de votre nonchalance ; et quand il sera parfaitement vide de tout ce qui pourroit déplaire au Saint-Esprit, et que vous l'aurez purifié par la pénitence, vous pourrez ensuite prétendre, non-seulement à la grâce, mais encore à la plénitude de l'Esprit adorable.

SENTIMENS.

Adorable plénitude de richesses, de lumières, de grâces, de miséricorde et d'amour, Esprit saint, qui par votre infinie bonté, prenez plaisir à répandre de votre plénitude sur les âmes fidèles qui vous la demandent avec ardeur, comblez tous les vides de mon cœur, et n'y laissez aucun espace que vous ne remplissiez par votre grâce et par votre amour : mais pour le rendre plus digne de votre séjour, plus propre à recevoir la plénitude que je désire, embrasez-le d'abord du feu de votre amour, afin que ses ardeurs sacrées le purifient, et qu'elles détruisent, qu'elles consument et qu'elles anéantissent jusqu'aux moindres im-

perfections qui pourroient vous déplaire, et mettre quelque obstacle à l'entière plénitude de vos dons. Je le demande, ô Esprit de bonté, avec d'autant plus de confiance et de hardiesse, que je sais que vous pouvez toujours donner, et donner à l'infini, sans épuiser et sans diminuer vos trésors, parce que vous en êtes une source abondante et intarissable, et que vous avez beau donner, vous demeurerez toujours plein et toujours en état de donner avec la même profusion, et que d'ailleurs étant une bonté sans bornes, c'est vous faire plaisir que de vous demander beaucoup et de vous demander toujours. Plein de cette confiance que vous m'inspirez vous-même, ô Esprit saint, je vous demande non-seulement les grâces ordinaires que vous accordez aux justes, mais encore la plénitude de ces grâces sanctifiantes que vous donnâtes aux Apôtres quand vous descendîtes sur eux : je vous demande toute la plénitude de ces grâces de pureté, de ces grâces d'onction, de ces grâces de force, de ces grâces d'amour, de ces grâces de zèle, et surtout de ces grâces de persévérance, qui font les Saints sur la terre, et qui les couronnent dans le ciel.

FRUIT DU SAINT-ESPRIT.

La Douceur.

La douceur est en même temps une des béatitudes prêchées par Jésus-Christ dans son Sermon admirable sur la montagne, et un fruit délicieux qu'on remporte de la visite du Saint-Esprit, et une vertu héroïque par laquelle,

loin de répondre injure pour injure à ceux qui nous attaquent, nous ne perdons pas même ni la sérénité de notre visage, ni la tranquillité de notre cœur, ni la paix de notre âme; par laquelle, loin d'écouter les désirs et les sentimens de haine et de vengeance, quelque justes qu'ils nous paroissent, nous combattons jusqu'aux moindres impressions d'amertume contre le prochain, et nous sommes toujours dans la disposition prochaine de payer les outrages pour les bienfaits.

La douceur nous rend bien plus propres à recevoir les grâces, les lumières et les inspirations du Saint-Esprit, parce qu'elle est toujours accompagnée de docilité, qui rend le cœur toujours attentif et souple aux bons mouvemens de cet Esprit adorable : jugez combien elle vous est nécessaire, et avec quelle ardeur vous devez aujourd'hui la demander au Saint-Esprit.

POUR LE VENDREDI

APRÈS LA PENTECÔTE.

ESPRIT D'AMOUR.

PRATIQUE.

MULTIPLIEZ autant que vous pourrez vos actes d'amour pendant la journée, et ne manquez pas de produire le premier à l'instant de votre réveil. Priez souvent le Saint-Esprit qu'il forme lui-même dans votre cœur les actes

qui lui seront le plus agréables, et persuadez-vous que ce seront toujours les plus fervens. Ne vous contentez pas de faire ces actes intérieurs; prononcez-les souvent comme le Saint-Esprit vous les inspirera, désirez même de les pouvoir égaler au nombre de vos respirations. Offrez encore à cet Esprit adorable l'amour que les Apôtres ressentoient à la sortie du Cénacle; formez-vous sur ces grands modèles, et gardez-vous bien de rien penser, de rien dire et de rien faire qui soit contraire à ce divin amour.

MÉDITATION

Sur l'esprit d'Amour.

PREMIER POINT.

Ce n'est pas sans mystère que le Saint-Esprit est descendu sur les Apôtres en forme de langues de feu, et que ces langues se sont reposées sur chacun d'eux. Le feu est le symbole du divin amour : cet Esprit adorable, qui en est la source et l'auteur, embrasoit invisiblement le cœur des Apôtres pendant que ce feu paroissoit sur leurs têtes, et par eux il vouloit embraser tous les hommes de ses divines ardeurs.

Vous devez considérer que le feu a deux effets qui lui sont ordinaires : premièrement, il purifie; secondement, il embrase. Il purifie les métaux de la crasse de la terre, il consume tout ce qu'il y a de terrestre et d'impur, il ne laisse pas la moindre ordure dans les matières qu'on expose à ses ardeurs; et, quand elles sont

parfaitement purifiées, il y introduit ses qualités, sa forme, et il les embrase.

Le Saint-Esprit est un feu consumant et un Dieu d'amour; c'est son caractère, c'est même sa distinction personnelle, parce qu'il procède du Père et du Fils par la voie d'amour qu'il est lui-même; ainsi il prend plaisir à communiquer ce qu'il a, et, pour mieux dire, ce qu'il est, et à répandre avec profusion son amour dans nos cœurs, pour les purifier, pour les embraser, et pour les rendre ainsi participans de sa divine nature : faites en sorte qu'il ne soit pas frustré par vôtre faute de ses adorables desseins.

Il a purifié le cœur des Apôtres, et il les a embrasés de ses plus pures ardeurs ; ils étoient auparavant charnels et grossiers, sans intelligence sur les choses spirituelles : leur cœur n'étoit pas vide d'ambition ni de sensibilité sur les intérêts corporels: ils avoient cru que le royaume dont leur parloit leur divin maître n'étoit qu'un royaume temporel; les témoignages qu'ils lui avoient donnés de leur amour pendant sa vie mortelle étoient si foibles, qu'ils s'étoient évanouis à la première épreuve. Le Saint-Esprit purifie leur amour, ou il leur en inspire un tout nouveau et infiniment plus ardent et plus généreux que le premier, et ils vont, par la force de leur amour, lui soumettre toute la terre et triompher des tyrans les plus cruels.

La main de ce Tout-puissant est toujours la même, et elle n'est pas affoiblie : ce feu sacré a toujours la même ardeur, et il n'est pas ralenti; et cet Esprit d'amour a toujours la même

volonté pour vous accorder ses divines faveurs, si vous y êtes préparé et si vous n'y mettez point d'obstacles.

Cependant vous devez faire attention que cette main toute-puissante veut être aidée et secondée : quoiqu'elle puisse tout elle seule, elle ne veut point nous sanctifier, nous embraser et nous sauver sans nous. Si vous voulez que ce feu divin vous sanctifie et vous embrase, travaillez sérieusement à délier votre cœur de toute attache étrangère, examinez-en soigneusement le penchant, les affections, les prédilections et les antipathies, qui sont autant de taches et de souillures secrètes, pour en faire autant de sacrifices, afin que le Saint-Esprit ne trouve rien dans votre cœur qui s'oppose à l'amour divin dont il veut vous embraser.

SECOND POINT.

Imitez les Apôtres dans leur fidélité à conserver le don précieux qu'ils avoient reçu du Saint-Esprit; car vous le perdrez sans doute si vous manquez de fidélité, et si vous n'êtes dans une grande attention à réveiller cet amour et à lui procurer de nouvelles ardeurs par de nouveaux actes, quand vous commencerez à sentir qu'il languira dans votre cœur. Le feu matériel ne manque pas de languir, puis il s'éteint entièrement, si l'on n'a un grand soin de lui fournir incessamment de nouvelles matières combustibles pour entretenir ses ardeurs.

Votre amour, quelque ferme qu'il vous pa-

roisse, ne manquera pas de se ralentir et de s'éteindre, si vous ne travaillez assidûment à l'entretenir, et même à l'augmenter par de nouveaux actes plus fervens que les premiers, s'il est possible; car une âme qui aime bien, dit saint Augustin (*in Joan.*), loin de reculer, monte toujours; et elle fait si bien en sorte que, plus elle avance, plus elle aime.

Travaillez, selon votre état, comme les Apôtres, lesquels, à la sortie du Cénacle, portèrent partout l'empire de ce divin amour dont ils étoient enflammés eux-mêmes, et qui n'en furent pas plutôt les élèves et les conquêtes, qu'ils en devinrent les maîtres et les conquérans; ils voyagèrent, ils combattirent, ils souffrirent, ils répandirent leur sang; et rien ne fut capable de ralentir ni d'arrêter des hommes animés d'un si beau feu. Surtout persévérez comme eux jusqu'à la mort; car ce fut là où ils fixèrent, et où vous devez fixer la fin de la course, et où ils donnèrent le témoignage le plus authentique de leur amour.

Remarquez encore que les langues qui parurent sur leurs têtes étoient pleines de flammes. Soyez toujours en mouvement et en action comme la flamme; point de délais, point de négligence, point d'oisiveté, jusqu'à ce que vous soyez parvenu au cœur de Dieu, qui est votre centre. Dès que vous aurez aperçu ou senti cette flamme, quittez tout, courez aussitôt sans vous arrêter, courez sans relâche, courez avec ardeur et avec rapidité, courez avec persévérance, comme les Mages après avoir

vu l'étoile, et comme les Apôtres après avoir reçu le Saint-Esprit : car vous ne savez pas quand cette flamme pourra s'éteindre ; et si elle s'éteint une fois, il faudra faire le double du travail avant qu'elle puisse se rallumer.

C'est au lever, c'est à la prière, c'est à l'examen, c'est à l'oraison, c'est à l'église, c'est dans le secret de l'oratoire, c'est avant que de prendre son repos, c'est ainsi partout, en tout temps, qu'une âme qui veut être à Dieu, qui l'aime de tout son cœur, et qui veut l'aimer jusqu'au dernier soupir et pendant toute l'éternité, doit renouveler son amour.

SENTIMENS.

Feu consumant, flamme ardente et brillante tout ensemble, Esprit de charité et d'amour, qui avez purifié et embrasé le cœur des Apôtres dans le Cénacle, et qui en avez fait des hommes tout de feu, les premiers héros de la Religion de Jésus-Christ, et capables d'éclairer, de purifier et d'embraser les autres, je vous présente aujourd'hui, je vous offre et vous consacre mon cœur, afin que vous y opériez et la lumière, et la pureté, et l'amour.

Feu sacré, pureté incomparable, purifiez-le de tout ce qui pourroit déplaire aux yeux de votre adorable Majesté. Consumez-y, par vos divines ardeurs, les moindres imperfections, les moindres souillures, les moindres attaches aux créatures et les moindres sentimens dont vous ne seriez ni le principe ni l'objet, afin qu'il soit plus propre à vous aimer comme il

doit vous aimer, et comme vous voulez qu'il vous aime, c'est-à-dire, sans partage, sans réserve, sans inconstance, sans relâchement, et qu'il n'aime jamais avec vous que ce que vous lui inspirez d'aimer, et qu'il ne l'aime que pour l'amour de vous seul.

Tenez, ô Esprit d'amour et de charité, ce cœur fragile entre vos mains, afin que personne ne le ravisse jamais, et n'y tienne la place qui n'est due qu'à vous seul, afin qu'il vous aime uniquement et souverainement. Répandez en moi, ô Dieu d'amour, le feu de cette ardente charité que vous seul pouvez y répandre, et que personne ne peut posséder sans vous; de cet amour unique, généreux et héroïque, dont vous êtes seul l'adorable principe, afin qu'en vous aimant de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces, comme vous me l'ordonnez et comme je le désire, jusqu'au dernier soupir, je fasse dans cette vie l'heureux apprentissage de ce que je ferai par votre grâce dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

FRUIT DU SAINT-ESPRIT.

La Foi.

La foi est non-seulement un fruit du Saint-Esprit, mais elle est encore la base et le principe de tous les autres, et même de tous ses dons. Car encore que la foi, par laquelle nous croyons en Jésus-Christ, reconnoisse cet Esprit adorable pour auteur et pour inspirateur, celle dont nous parlons ici, comme d'un fruit du Saint-Esprit, est une foi vive qui opère par

la charité ; c'est une foi constante, généreuse, héroïque et inébranlable, semblable à celle des Apôtres et des Martyrs; qui se soutient au milieu des prospérités et des tentations les plus dangereuses sans se corrompre, et des adversités les plus affligeantes et des persécutions les plus cruelles sans s'abattre et sans rien perdre de sa force et de son ardeur; qui fait qu'on est toujours prêt à combattre, à souffrir, à donner tout son sang et à perdre tous ses biens, quand il est question des intérêts de Dieu, et que dans l'occasion du martyre on ne recule jamais à s'exposer à la mort, et qui, hors l'occasion du martyre, conserve toujours l'esprit du martyre. Heureux, si vous la demandez avec tant d'ardeur, que vous puissiez l'obtenir du Saint-Esprit et la conserver jusqu'à la mort!

POUR LE SAMEDI

APRÈS LA PENTECÔTE.

FRUIT DE FERVEUR.

PRATIQUE.

SOYEZ aujourd'hui de feu, c'est-à-dire dans une continuelle ferveur, parce que, dit l'Apôtre saint Paul, vous servez le Seigneur (*Rom.* 12), qui est un Dieu, et qui mérite d'être servi avec toute la ferveur dont vous êtes capable. Demeurez pendant toute la journée prosterné en esprit au pied du trône de Dieu, qui

est un trône de flammes et de feu. (*Dan.* 7.) Entrez même jusque dans le sanctuaire de son cœur, qui est une fournaise de charité, et partagez la journée en deux pratiques ; la première, à gémir souvent sur vos langueurs passées, pour lesquelles vous vous imposerez quelque mortification secrète ; la seconde, à demander au Saint-Esprit, par de fréquentes oraisons jaculatoires, la ferveur du divin amour.

MÉDITATION

Sur l'esprit de Ferveur.

PREMIER POINT.

Le Saint-Esprit ne s'est pas contenté, en descendant sur les Apôtres, de leur faire ressentir son amour ; mais il les a tellement embrasés, qu'il leur a communiqué toute la ferveur de l'amour ; ferveur si grande et si extraordinaire, qu'elle produisoit des effets surprenans et inouïs, et des transports vi violens, que les Juifs, gens grossiers et peu accoutumés aux grandes opérations du Saint-Esprit, dont ils ne connoissoient presque pas même la personne, les croyoient ivres. Injure grossière dont saint Pierre (*Act.* 2) justifia les Apôtres, en disant au peuple qu'il n'étoit encore que la troisième heure du jour ; heure avant laquelle les plus intempérans ne font jamais excès de boisson : mais c'étoit le temps auquel s'accomplissoit la prophétie de Joel, qui

avoit prédit ces pieux excès causés par la ferveur du Saint-Esprit.

Heureuse ivresse, quand elle ne vient que par la ferveur du divin amour! ivresse, dit saint Augustin (*l. de Trinit.*), qui ne fait pas tomber le corps, mais qui le consacre et qui le soutient : ivresse sublime, qui n'aliène l'esprit de l'homme que pour détruire et pour absorber en lui tout ce qu'il a contracté de grossier et de terrestre par le corps de chair auquel il est attaché, et qui le fait passer dans un ordre supérieur à l'humanité, puisqu'elle le rend digne de participer à l'Esprit de Dieu, qui est un esprit de ferveur.

Aspirez tous les jours à ce bienheureux état, et croyez que cette grande ferveur que les Apôtres ont eue par infusion, vous pouvez l'obtenir du même Esprit, si vous la demandez avec les mêmes dispositions de cœur, comme vous pouvez l'acquérir avec les secours de la grâce, par votre fidélité à aimer Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces.

Pour vous en faire concevoir plus d'estime, et en même temps plus d'envie de l'acquérir, faites-vous-en une haute idée, conforme à celle que les saints Pères nous ont tracée (*D. Aug.*); idée d'autant plus fidèle, qu'ils étoient eux-mêmes tout embrasés de cette ferveur. Ils nous disent que cette ferveur est un mouvement surnaturel de l'âme, qui tend incessamment à s'unir à Dieu par amour, et qui ne peut rien souffrir entre son cœur et celui de Dieu qui

puisse empêcher leur parfaite union : c'est un feu divin, c'est une flamme toute céleste sortie du Saint-Esprit comme de son foyer et de sa fournaise, qui est dans un mouvement, dans une agitation continuelle et dans un état violent, jusqu'à ce qu'elle possède pleinement l'adorable objet qu'elle aime, et qui la rend propre et courageuse à entreprendre et à exécuter tout ce que Dieu lui ordonne pour sa gloire, quelque difficulté qui s'y rencontre, sans jamais se relâcher ni se décourager, quelque chose qui lui arrive. Faites à présent un sérieux retour sur vous-même, et voyez, sans vous flatter, si vous ressemblez à ce portrait. Heureux encore si vous travaillez à lui ressembler!

SECOND POINT.

Après vous être formé l'idée de l'esprit de ferveur, il est encore bon de vous tracer le portrait d'une âme qui est animée de cet esprit, pour vous engager de lui ressembler en toutes choses : le voici d'après les saints Pères, il est digne de vos sérieuses réflexions.

Une âme qui a reçu l'esprit de ferveur, après l'avoir long-temps demandé, est toute à Dieu : tout ce qu'elle pense, tout ce qu'elle désire, tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait; en un mot, tout ce qui la compose se sent de cette ardeur dont elle est embrasée. Sa mémoire n'est occupée que de l'agréable souvenir de ce qu'elle aime, et elle est toujours fermée à tout ce qui pourroit ralentir et distraire son amour; son esprit ne peut penser à autre chose, et il fait consister tout son plaisir dans la préférence

de cet adorable objet : c'est son étude, c'est son livre, c'est son entretien, c'est sa sublime récréation ; et tout ce qui l'en détourne lui déplaît et lui est à charge. Son cœur tout brûlant de cette divine flamme n'est attentif qu'à multiplier les actes de son amour ; tout sentiment contraire ou étranger lui est un supplice ; et son âme toute entière est tellement unie à son Dieu, que, semblable à Paul (*Rom.* 2), elle défie toutes les créatures de l'en séparer. Sa bouche ne peut presque plus parler que de Dieu, parce qu'elle parle de l'abondance de son cœur qui l'aime uniquement.

Rien de ce qu'elle voit, rien de ce qu'elle entend dans le monde, n'est capable de la toucher ; toujours sur ses gardes, de peur que le moindre sentiment imparfait ne lui échappe, la moindre complaisance mondaine, la moindre parole indiscrète forme chez elle un reproche secret ; elle ne se pardonne pas même un regard curieux sur les créatures, s'il n'est dirigé vers le Dieu qu'elle aime, tant elle est sur ses gardes, et tant elle a peur de lui déplaire dans les moindres choses.

Elle gémit avec saint Paul (*Rom.* 6) d'être encore sur la terre, son exil lui est à charge ; mais ses désirs enflammés la portent incessamment vers le Ciel. Qu'elle marche, dit saint Bernard (*Serm.*), ou qu'elle garde le silence, qu'elle agisse, ou qu'elle se repose, elle ne s'éloigne jamais de la présence amoureuse de son Dieu ; si elle prie, ses prières sont autant de flèches rapides et embrasées qui pénètrent

jusqu'au cœur de Dieu. Ardente, fidèle, constante, inébranlable dans l'ardeur de son amour, elle ne change jamais que pour croître en ferveur; elle n'a garde de s'épuiser par un seul effort; elle trouve dans son cœur des ressources qui lui produisent toujours de nouvelles ardeurs. Fasse le Ciel que vous ressembliez à ce portrait! il n'a pas un trait qui soit au-dessus de vos forces; travaillez fidèlement, et ce sera le vôtre.

SENTIMENS.

Qu'ai-je donc fait jusqu'à présent, ô Esprit adorable! qu'ai-je acquis! quel progrès ai-je fait dans le divin amour et dans l'esprit de ferveur! J'en serois à présent toute embrasée si je vous avois été fidèle. Hélas! puis-je me flatter, ô Esprit d'amour et de ferveur, de vous avoir reçu une seule fois dans ma vie! Ou, si je vous ai reçu par quelques efforts d'une dévotion et d'une ardeur passagère, ces heureux momens ont été d'une trop courte durée. J'ai si mal conservé vos dons, j'ai si peu cultivé vos fruits, votre adorable présence et votre amour, que je vous ai perdu presqu'aussitôt. La fragilité, mon inconstance, ma dissipation et mon penchant pour le monde m'ont enlevé ce premier trésor, que je devois conserver aux dépens de ma vie.

Comment, ô Esprit de bonté et de miséricorde, puis-je jeter les yeux sur le portrait d'une âme fervente, tel qu'il vient de m'être présenté, et ensuite considérer ma tiédeur, ma lâcheté et ma nonchalance? Ah! cette com-

paraison me couvre de confusion : elle me confond, et elle pénètre mon âme d'une juste crainte d'être à présent vomi de votre bouche adorable, et d'être un jour chassé de votre présence avec ceux qui ne vous ont jamais aimé, pour subir les châtimens dont vous menacez les tièdes.

Mais, ô Esprit d'amour, j'implore aujourd'hui votre divine miséricorde, et je reconnois que je suis un ingrat et un infidèle. Donnez, Seigneur, de vrais gémissemens à mon cœur, et des larmes à mes yeux pour pleurer ma lâcheté et mon ingratitude, résolu de les expier et de les réparer pendant toute ma vie. Détachez, ô Esprit d'amour, du trône céleste que vous occupez, une de ces langues de feu qui descendirent sur les Apôtres, pour fondre toute la glace de mon cœur, et pour l'embraser de l'esprit de ferveur qui est le vôtre; ou plutôt descendez vous-même, et venez faire de mon cœur un trône qui soit digne de vous; alors il ne respirera que les flammes et la ferveur de votre divin amour.

FRUIT DU SAINT-ESPRIT.

La Modestie.

La modestie est un des plus beaux et des plus agréables fruits du Saint-Esprit, parce que non-seulement il orne le corps, mais aussi parce qu'il nourrit et qu'il embellit l'âme. C'est une vertu angélique qui règle tous les mouvemens extérieurs du corps, et ses postures, ses gestes, ses mouvemens et toutes ses démarches;

qui contient dans les bornes de la sagesse tous les excès de joie ; qui se modère dans les divertissemens les plus permis ; qui n'excède jamais ni dans les paroles, qui sont toutes pesées au poids de cette grande vertu, qui est le poids du Sanctuaire, ni même dans le ton de la voix : comme elle ne cherche que les yeux de Dieu, elle n'a garde de donner dans l'excès des parures, ni de s'habiller pour attirer les yeux des hommes.

De plus, la modestie édifie le prochain en toutes choses, elle est la gardienne fidèle de la chasteté, l'amie et la compagne inséparable de la présence de Dieu qui en est l'âme et le motif, selon ces paroles de l'Apôtre aux Philippiens (*ad Philipp.*) : Que votre modestie soit connue à tous les hommes, car le Seigneur est proche. Demandez-la au Saint-Esprit, et nourrissez votre âme de ce fruit précieux et délicieux tout ensemble.

POUR LE DIMANCHE
DE LA SAINTE TRINITÉ.

ESPRIT DE FORCE.

PRATIQUE.

Faites dans la journée plusieurs visites au Saint-Esprit, exposez-lui votre foiblesse, et demandez-lui qu'il vous soutienne de sa force

qui est divine, et qu'il confirme tout ce qu'il a opéré en vous depuis l'Ascension, c'est-à-dire, toutes les grâces, toutes les lumières, toutes les résolutions et tous les bons sentimens qu'il vous a inspirés. Faites-en un examen et une récapitulation, et gravez-les si profondément dans votre mémoire, dans votre esprit et dans votre cœur, qu'ils ne s'effacent jamais. Faites-lui une nouvelle consécration de toute votre personne ; remerciez-le de toutes les grâces qu'il vous a faites dans ces grandes fêtes ; demandez-lui pardon de toutes les infidélités que vous y avez commises ; renouvelez toutes les résolutions que vous y avez formées, et demandez-lui qu'il demeure éternellement avec vous.

MÉDITATION

Sur l'esprit de Force.

PREMIER POINT.

La véritable force est l'apanage de Dieu seul ; il en est l'auteur et le principe, et l'on n'est fort que par lui seul. Il a non-seulement la force, mais il est encore la force, parce qu'il est Dieu ; et l'homme n'est de lui-même que foiblesse dans son être moral, aussi-bien que dans son être naturel. Nous n'avons que trop d'expérience de notre extrême foiblesse, nous ne la ressentons que trop pour ne pas en convenir ; c'est ce qui nous doit faire dire avec le Roi-Prophète : Seigneur, je vous aimerai,

parce que vous êtes ma force. Le Seigneur est ma force et ma gloire, il est devenu mon salut. (*Psal.* 17.)

C'est particulièrement au Saint-Esprit à qui la force est attribuée, et l'Église dans ce saint temps le reconnoît et le répète souvent dans ses sacrés Cantiques. (*Psal.* 117.) Tantôt elle lui dit : Esprit saint, sans vous l'homme n'est que foiblesse, et il n'y a rien en lui ; tantôt : Vous qui êtes une force éternelle, affermissez-nous et guérissez nos infirmités. (*Psal.* 32.) En effet, nous n'avons de force et de vie que ce que cet adorable Esprit nous en donne ; parce que, de la même manière que notre corps n'a plus de force, dès qu'il est destitué de l'esprit qui l'anime et qui le soutient, de même notre âme est sans force et sans vie, dès qu'elle est privée de Dieu.

Les Apôtres furent revêtus de cet esprit de force le jour de la Pentecôte, et il ne leur falloit rien moins qu'une plénitude de cet esprit de force, pour combattre avec autant de courage et de succès qu'ils ont fait contre toutes les puissances de la terre et de l'enfer.

Pour en être persuadé, comparez les Apôtres, avant la descente du Saint-Esprit, à ce qu'ils étoient après l'avoir reçu : auparavant ils étoient foibles comme les autres hommes, et ils n'avoient que des vertus timides et tremblantes, encore ne les pratiquoient-ils que d'une manière humaine et très-imparfaite, et ils succomboient à la moindre tentation. (*Matth.* 14.) La voix d'une simple servante fit trembler

Pierre, malgré ses protestations de fidélité, et lui fit commettre une infidélité criante contre le meilleur de tous les maîtres. Tous les Apôtres (*Matth.* 26) prirent honteusement la fuite dans le jardin des Oliviers, au lieu de défendre Jésus-Christ. Mais après qu'ils ont reçu le Saint-Esprit, et qu'ils ont été revêtus de sa force, ils combattent en héros : ils affrontent les supplices les plus atroces; ils s'exposent à la mort la plus cruelle, et ils font trembler les tyrans.

Vous étiez foible comme eux avant la grande fête : le respect humain, la vanité, la complaisance, l'amour du monde ou de vous-même, vous ont peut-être fait commettre bien des fautes. Vous devez à présent être fortifié; heureux si vous l'êtes assez pour ne plus vous laisser entraîner à votre foiblesse et à votre fragilité! Soyez fidèle, généreux et attentif à renouveler votre esprit de force, et à le demander au Saint-Esprit.

SECOND POINT.

La force, selon les hommes, est une vertu morale qui fait les héros du monde; mais la force, selon Dieu, est un don du Saint-Esprit, et une vertu chrétienne qui fait les héros de la Religion.

Elle est également éloignée de la timidité et de la présomption; et comme elle n'entreprend rien que pour la gloire de Dieu, pour le salut de celui qui la possède, ou pour celui du prochain, et qu'elle l'entreprend avec sagesse et avec courage, elle ne se désiste jamais qu'elle

n'en soit venue à bout, et elle ne s'effraie jamais ni des difficultés qui se rencontrent, ni des menaces qu'on lui fait, ni de la rigueur, ni de la longueur du travail.

Comme les plus grands périls, les souffrances et les persécutions ne sont pas capables de l'abattre, encore moins de la détourner du bien qu'elle a entrepris ; aussi les louanges, les caresses et les plaisirs ne sont pas capables de la faire mollir, encore moins de la corrompre. (*Matth.* 10.)

Elle ne craint pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps, et qui n'ont aucune puissance sur l'âme, elle craint seulement celui qui peut tuer et le corps et l'âme : elle est tranquille au milieu des tempêtes, et immobile comme un rocher au milieu des flots, fidèle au milieu des souffrances et des persécutions : celui qui la pratique peut se flatter que le Saint-Esprit, qui est un Esprit de force, est au milieu de son cœur, qui le soutient, qui l'anime et qui ne l'abandonne jamais, pourvu qu'il lui soit fidèle.

Si jamais vous avez eu besoin de force, c'est dans ce grand jour que vous devez regarder comme le couronnement de tout ce que vous avez fait en l'honneur du Saint-Esprit, et de toutes les lumières, de toutes les grâces, de toutes les inspirations, et de tous les sentimens que vous en avez reçus depuis l'Ascension.

Vous avez été sans doute éclairé dans vos méditations; vous avez été favorisé d'inspirations et de bons mouvemens. Vous devez avoir formé des projets et des résolutions de réfor-

mer votre esprit et votre cœur, de mener une vie plus fervente, plus morte au monde, plus religieuse et plus appliquée à Dieu. Vous avez reçu beaucoup de grâces, si vous avez été fidèle aux saintes pratiques qui vous ont été présentées : d'ailleurs les réflexions que vous avez faites sur votre vie passée vous ont dû convaincre de votre extrême foiblesse, de votre fragilité, de votre inconstance dans le bien : vous sentez par conséquent l'extrême besoin que vous avez de l'esprit de force pour vous soutenir contre les tentations de découragement, et contre le relâchement dans lequel vous êtes déjà tombé, malgré vos résolutions.

Demandez-le dans ce dernier jour au Saint-Esprit avec toute l'ardeur dont vous êtes capable; travaillez à l'acquérir, à le conserver, à l'augmenter, et à le renouveler tous les jours de votre vie : car si vous aviez le malheur de retomber dans vos mêmes foiblesses et dans vos langueurs, après tant de lumières, de grâces et de sentimens, vous vous attireriez sans doute un terrible châtiment.

SENTIMENS.

La grande fête se passe, ô mon âme; heureuse si elle pouvoit être pour vous une fête éternelle, et si vous pouviez être pendant toute votre vie pénétrée des bontés infinies du Saint-Esprit, éclairée de ses lumières, conduite par ses inspirations, embrasée de son amour, et soutenue par cet Esprit de force! Demandez-vous donc à vous-même si vous l'avez reçu, si

vous êtes remplie de ses dons et nourrie de ses fruits exquis et délicieux. Cet Esprit de force a-t-il pris tellement possession de votre cœur que vous ne retombiez plus dans vos mêmes foiblesses ? Serez-vous dorénavant obéissante à sa voix, et facile à mettre en mouvement par la moindre de ses inspirations ? Votre esprit est-il éclairé par cet Esprit de lumières ? Ces langues de feu ont-elles purifié et embrasé votre cœur ? Et votre langue parlera-t-elle dorénavant le langage d'une âme qui n'a de désirs que pour le Ciel ? Avez-vous senti ce souffle divin ? Et vous a-t-il rempli de ces grâces sanctifiantes, et surtout de ces grâces de force qui font le caractère et l'ornement de ces âmes généreuses et fidèles que rien ne peut abattre ni décourager ?

Je n'ose m'en flatter, ô Esprit de force et de bonté tout ensemble ; je n'ai que trop d'expérience de ma légèreté, de mon inconstance et de ma foiblesse, pour ne me pas défier de mes plus fermes résolutions, puisque j'ai été presque toujours infidèle. Mais, ô Esprit de force, soutenez-moi, fortifiez-moi contre moi-même : je suis plus foible que le roseau, plus fragile que le verre, plus léger que le vent, et je ne me confie qu'en vous seul, parce que je ne puis faire aucun fond sur moi-même : agissez tout en moi, absorbez, détruisez, anéantissez, consumez par le feu de votre amour tout ce qui vient de mon humeur ; fixez ma légèreté et mon inconstance, guérissez ma foiblesse, attachez-moi à vous par des liens indissolubles et éter-

nels, commandez et régnez en moi dans le temps, afin que je puisse vous posséder dans l'éternité. Ainsi soit-il.

FRUITS DU SAINT-ESPRIT.

La Continence et la Chasteté.

VOILA les deux fruits du Saint-Esprit qui nous restent, et qui ne sont pas moins nécessaires pour nourrir notre âme, ni moins délicieux que les premiers. Il faut les réunir à cause de la grande liaison qu'ils ont ensemble.

La continence est une vertu austère qui renonce à tous les désirs déréglés et qui se prive de tous les plaisirs sensuels : c'est, dit saint Bernard (*Serm.*), un amour jaloux qui veut se conserver pour Dieu seul dans une pureté et dans une intégrité parfaites : mais ce fruit précieux en produit un autre qui en fait la perfection ; c'est la chasteté, qui est une vertu plus angélique qu'humaine, qui préserve le corps et l'âme de toutes souillures, qui fait régner la pureté dans l'un et dans l'autre, et qui s'effraie de la moindre pensée contraire à cette grande vertu. Par elle, le corps passe pour ainsi dire dans un ordre supérieur à la chair, en approchant de la nature angélique ; il devient un vrai temple du Saint-Esprit, qui est l'auteur et le principe, comme il est le rémunérateur de la chasteté. Redoublez vos ardeurs pour demander, pour obtenir, pour conserver et pour perfectionner en vous ce double fruit du Saint-Esprit.

Fin de la Conduite de la Pentecôte.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.



Ceux qui ont le cœur innocent et droit se sont attachés à moi.

Psalm. 24. v. 21.

CONDUITE

POUR PASSER SAINTEMENT LE JOUR ET L'OCTAVE DU SAINT SACREMENT.

CONDUITE

POUR PASSER SAINTEMENT

LE JOUR ET L'OCTAVE

DU SAINT SACREMENT.

PRÉPARATION.

Préparez-vous, ô mon âme, à célébrer dignement la grande fête du Corps et du Sang de Jésus-Christ, si propre à réveiller en vous les sentimens de foi, de religion et d'amour : appliquez-vous donc pendant cette sainte Octave à réparer, par des adorations fréquentes et pleines de respect et de ferveur, les lâchetés, les irrévérences et les dissipations dont vous vous êtes rendue coupable pendant l'année envers la divine Eucharistie, soit lorsque vous avez assisté au sacrifice de nos autels, où cette Victime non sanglante étoit immolée pour notre amour, soit lorsque vous l'êtes venue adorer avec le peuple dans les grandes solennités pendant qu'elle étoit exposée à vos yeux, soit lorsque vous l'avez reçue par la Communion.

Retirez-vous, pendant cette Octave, des compagnies mondaines où l'on ne parle pas de Dieu. Soyez solitaire avec Jésus solitaire; gardez le silence extérieur et intérieur, si vous voulez que Jésus, exposé sur nos autels, parle à votre cœur; établissez dans ce saint temps votre demeure, autant que vous le pourrez, au pied des autels où Jésus-Christ réside; et tout le temps que vous n'y serez pas, dites-vous à vous-même : Mon Sauveur et mon Dieu est exposé à ce moment dans le sanctuaire où il m'attend, et où il m'appelle pour recevoir les hommages et les adorations que je lui dois, pour me combler de ses grâces, pour m'embraser de son amour.

Ne perdez rien des grâces attachées à ce grand Sacrement; recevez avec une sainte avidité toutes les bénédictions qui coulent incessamment du Corps, du Sang, de l'Esprit, du Cœur, de l'Ame et de la Divinité de Jésus-Christ pendant qu'il est exposé, et persuadez-vous que cet adorable Sauveur peut avoir attaché votre entière conversion à une des visites que vous lui rendrez pendant ce saint temps.

Faites attention que Jésus-Christ, qui est le vrai soleil de justice, va paroître exposé à vos yeux, allez chercher ses divins rayons; que c'est un Dieu qui va résider sur ses autels, allez l'adorer; que c'est un Sauveur qui va réitérer et renouveler votre rédemption, allez répondre à ses bontés; que c'est votre Souverain qui va paroître sur son trône de grâce, allez tous les jours lui faire votre cour; que c'est un

Époux qui va contracter avec vous une glorieuse alliance, allez lui marquer vos empressemens; que c'est un ami qui va vous donner mille témoignages de tendresse, allez lui marquer les vôtres et lui ouvrir votre cœur; que c'est une Victime qui s'immole tous les jours pour vous, allez vous faire victime avec lui; que c'est enfin un divin Solitaire qui veut être seul à seul avec vous, parce qu'il vous aime, allez lui consacrer votre solitude et profiter de la sienne.

Préparez-vous à recevoir les lumières et les ardeurs de ce Soleil de justice; il va sortir de la nuée qui le cache, c'est-à-dire du tabernacle où il est enfermé, pour briller sur nos autels. Faites en sorte que, quand il descendra de cet autel pour venir se renfermer dans le tabernacle, et dans le sanctuaire animé de votre cœur par la sainte Communion, il y porte la foi, et qu'il y répande de nouvelles lumières et de nouvelles flammes.

Préparez-vous à venir tous les jours vous prosterner au pied des autels pour adorer Jésus-Christ, et ressouvenez-vous qu'il lui faut des autels et des adorateurs qui l'adorent en esprit et en vérité, parce qu'il est un Dieu, et un Dieu tout-puissant, quoique sa Divinité soit cachée.

Préparez-vous à venir marquer votre reconnoissance à ce divin Sauveur qui a brisé vos chaînes, qui vous a racheté de la mort par la sienne, et à venir reconnoître et adorer sur cet autel ce même Sang qui a été répandu, et cette

même Chair qui a été déchirée pour votre amour, et qui sont l'un et l'autre l'instrument de votre rédemption.

Préparez-vous à faire assidûment votre cour à cet auguste Souverain, qui est le vôtre, et à lui rendre vos hommages sur le trône où il va être placé, et ressouvenez-vous qu'il lui faut un trône et des hommages qui partent du cœur, parce qu'il est le Roi des rois, et le Roi des cœurs.

Préparez-vous à paroître au festin nuptial de cet Époux céleste, qui est encore le vôtre, allez-y avec toute l'ardeur et tout l'empressement dont vous êtes capable, puisqu'il vous y invite, et qu'il l'a préparé lui-même pour vous ; mais n'y paroissez pas sans avoir la robe nuptiale ; et n'entrez pas dans l'église, qui est la salle du festin, sans lui dire avec autant de vérité que le Prophète : Mon cœur est préparé, Seigneur, oui, mon cœur est préparé. (*Psalm.* 56.)

Préparez-vous à aller rendre à cet illustre Ami, dont l'amitié vous fait tant d'honneur, de fréquentes visites avec une entière confiance, une parfaite ouverture de cœur ; découvrez-lui confidemment toutes vos misères et tous vos besoins : suivez ses avis en tout, puisqu'il est le plus éclairé, le plus sage, le plus tendre, le plus fidèle, le plus constant, le plus parfait, et par conséquent le plus aimable de tous les amis.

Préparez-vous à aller tous les jours prendre part au sacrifice de cette Victime ; vous y êtes intéressé, puisque c'est pour vous qu'elle est

offerte : elle a répandu tout son sang sur le Calvaire pour vous donner la vie : ici elle est non sanglante, il est vrai, mais elle n'est pas moins puissante; et elle s'offre sans cesse au Père céleste pour apaiser sa colère et pour vous obtenir de nouvelles grâces.

Ne manquez pas enfin de sortir tous les jours de votre maison, sans sortir de votre solitude intérieure, pour aller rendre vos devoirs à ce divin Solitaire, et lui demander des grâces pour vous soutenir dans votre solitude, pour la lui offrir, la lui consacrer, pour vous y nourrir : faites-y une ample provision de cette manne céleste, qui est lui-même, qui nourrit, non le corps, mais l'âme; allez aussi vous désaltérer à cette source d'eau vive qui rejaillit et qui emporte ceux qui en boivent et qui en sont altérés jusqu'à la vie éternelle.

Assistez tous les jours au sacrifice du matin de cet Agneau sans sache, qui est immolé pour vos péchés, dont la chair est le plus précieux de tous les alimens, et le sang le plus agréable de tous les breuvages.

Mais ne négligez pas aussi le Sacrifice du soir, qui est un sacrifice de louanges et d'actions de grâces; assistez-y avec tant de foi, tant de respect et tant de ferveur, que vous puissiez en remporter toutes les bénédictions dont vous avez besoin et dont il est la source.

Entrez dans la maison du Seigneur avec un profond respect, et entrez-y comme le Prophète (*Psalm.* 66), avec un esprit de sacrifice; entrez-y comme Jésus-Christ même, qui

s'offre continuellement en sacrifice à Dieu son Père pour nos péchés : rendez-lui sacrifice pour sacrifice, vous le lui devez ; sacrifiez-lui votre corps, votre esprit, votre cœur, votre âme et toute votre personne, ou plutôt efforcez-vous par un amour généreux à ne faire qu'un même sacrifice avec lui.

Prenez pour modèle de vos adorations les Séraphins, qui ne quittent jamais le trône de ce Tout-puissant, ni dans le ciel, ni sur la terre ; priez-les qu'ils vous fassent part des ardeurs qui les embrasent pour ce Dieu si digne d'être aimé : allez plus loin, prenez Jésus-Christ pour votre modèle, unissez-vous à ses adorations, commencez par l'adorer ; ensuite adorez le Père céleste comme lui, avec lui, et par lui.

Paroissez tous les jours dans le sanctuaire où Jésus-Christ repose, avec un corps prosterné, un esprit recueilli, et un cœur tout brûlant d'amour devant ce Dieu de majesté qui est la pureté même, un pur esprit, un Dieu d'amour, un feu consumant dont le trône n'est que de flammes et de feu. (*Dan.* 7.)

Exercez-vous en son adorable présence à produire, tantôt des actes de foi sur cet incompréhensible mystère, tantôt d'espérance des biens éternels dont il est le précieux gage, tantôt d'amour envers cet Époux si saint et si aimable qui vous a aimé le premier, et qui vous donne ici des preuves et des gages d'un amour éternel : et si ce Dieu de bonté vous parle et vous fait sentir sa divine présence, écoutez-le

en silence, et livrez-vous tout entier au sentiment exquis d'une Divinité qui vous parle et qui vous touche.

Mais si vous aviez le malheur de tomber dans l'ennui, si votre esprit devenoit stérile et votre cœur sec comme la pierre du désert, en présence d'un Dieu si aimable, humiliez-vous, accusez-vous, gémissez comme la colombe, plaignez-vous amoureusement à Dieu, comme le Roi-Prophète qui se regardoit comme une bête de charge devant celui qu'il reconnoissoit ailleurs comme la source des plus agréables et des plus innocens plaisirs; et tâchez d'y suppléer par les sentimens qui suivent, et que vous ne devez regarder que comme des supplémens à votre foiblesse : c'est en quoi consisteront toutes vos pratiques pendant cette sainte Octave; Jésus dans le Saint Sacrement sera l'unique objet de votre esprit et de votre cœur.

PRIÈRE A JÉSUS SOLITAIRE

Dans le Saint Sacrement de l'Autel.

J'ENTENDS votre voix au fond de mon cœur, ô divin Sauveur et divin Solitaire, qui semble sortir de ce tabernacle, et qui m'appelle au pied de vos saints autels pendant que vous y résidez, et que vous y êtes exposé à mes yeux.

Je sens que vous m'y attirez comme à une savante et divine école de silence, de retraite, de solitude et d'amour, pour achever de briser toutes les chaînes qui m'attachent encore à la créature et à moi-même, au préjudice de l'amour

unique que je vous dois, pour achever en moi le grand ouvrage de ma conversion, pour mettre le sceau à ma perfection, que je n'ai que trop négligée jusqu'à présent, et pour m'unir inséparablement à vous par les liens d'une parfaite charité.

C'est donc en vain, Seigneur, que je diffère de me rendre à l'attrait puissant de votre grâce qui me sollicite, et à l'extrême besoin où mon âme est réduite : j'obéis à votre voix, je vais vous adorer, vous rendre mes hommages, vous aimer et m'unir à vous dans la solitude mystérieuse que vous gardez pour l'amour de moi dans le Sacrement adorable de la divine Eucharistie, où vous vous renfermez tous les jours comme un prisonnier volontaire, qui n'a point d'autres chaînes qui l'y retiennent que celles de son amour.

Vous y êtes donc à présent, ô mon Dieu, pour entendre mes louanges, pour recevoir mes adorations, pour exaucer mes vœux, pour parler à mon âme, pour éclairer mon esprit, pour embraser mon cœur, pour me sanctifier de vos grâces, pour m'animer à la vertu, pour soutenir ma foiblesse, pour me détacher des choses sensibles, pour m'unir étroitement à vous, pour me nourrir de votre propre substance, c'est-à-dire de cette même chair qui a été conçue miraculeusement dans le sein d'une Vierge; de ce même sang qui a été répandu pour moi sur le Calvaire; de cette même âme qui a soutenu votre vie mortelle, et que vous avez remise en croix entre les mains de votre

Père céleste, et de cette même Divinité que les Anges adorent, et que j'espère adorer éternellement dans le ciel ; enfin vous y résidez pour vous abaisser jusqu'à moi et pour m'élever jusqu'à vous.

Je vais passer cette sainte Octave à vous parler, à vous entendre, à vous adorer, à vous aimer, à vous répandre mon cœur, et à vous imiter dans votre solitude eucharistique autant qu'il me sera possible. Je vais m'efforcer, avec votre grâce, de vous rendre dans ce saint temps ce que vous rendez vous-même dans cette Hostie à votre Père céleste ; c'est-à-dire, de régler mes pensées, mes adorations, mon silence, mes entretiens et mes actes d'amour sur les vôtres, pourvu que vous m'instruisiez vous-même dans mon ignorance, que vous me rappeliez auprès de mon cœur et du vôtre dans mes dissipations, que vous me souteniez dans mon extrême foiblesse, et que vous allumiez dans mon cœur, qui est un cœur de glace, le feu divin dont le vôtre est embrasé.

Mon âme solitaire, au pied des autels où vous résidez dans ce temps si saint, aura donc son langage et son silence comme la vôtre ; mon âme vous parlera avec un profond respect, accompagné d'une tendre confiance ; quand elle poussera vers vous les soupirs et les sanglots que vous aurez la bonté de former vous-même dans mon cœur, et qu'elle vous adressera ses prières que vous articulerez vous-même sur mes lèvres, qui seront, comme je l'espère de votre miséricorde, celles que vous écouterez

avec plus de plaisir, et que vous exaucerez avec plus de succès, parce que vous en serez vous-même et l'auteur et le principe; quand elle vous présentera ses vœux et ses désirs; quand elle produira avec votre secours ses actes de foi, d'espérance et d'amour, de confiance, de résignation et d'adoration; quand elle méditera en votre divine présence sur vos grandeurs, sur vos merveilles, sur vos bontés et sur vos miséricordes qui sont infinies.

Mon âme gardera un profond silence quand vous lui parlerez et que vous aurez la bonté de faire entendre votre voix aux oreilles de mon cœur; elle imposera un silence intérieur et universel à toutes ses puissances, pour vous écouter avec une attention plus recueillie, plus intime et plus cordiale.

Elle ne laissera tomber à terre aucune des paroles qui sortiront du sanctuaire de votre divine solitude, elle sentira en secret et avec délices le feu sacré dont vous l'embraserez, et elle se laissera conduire sans résistance et avec une entière docilité aux divins mouvemens que vous lui imprimerez. Apprenez-moi donc, ô adorable Solitaire, à vous parler comme je le dois, comme vous le souhaitez, et comme vous le méritez; à me taire et à vous écouter avec attention et avec respect, quand vous aurez la bonté de parler à mon âme.

Apprenez-moi ce langage divin que vous parlez à votre Père céleste pendant que vous êtes dans cette Hostie exposée à mes yeux: formez chez moi des paroles de feu qui partent

d'un cœur tout brûlant des flammes de la plus pure et de la plus ardente charité, pour être admises avec plus de succès et de facilité dans le vôtre.

Apprenez-moi ce silence intérieur et sublime que vous gardez vous-même dans cet auguste Sacrement. Réformez tous les sentimens imparfaits de mon cœur, étouffez en moi pour toujours et sans retour toutes ces passions inquiètes et turbulentes qui ne s'élèvent que trop souvent dans mon âme, afin que je vous écoute et que je vous parle avec profit dans cette sainte Octave, pendant laquelle je veux pratiquer la retraite pour ne parler qu'à vous seul; vous m'y avez conduit vous-même pour parler à mon cœur, et j'attends cette grâce de votre bonté.

Mettez donc, ô mon Sauveur, les paroles de votre cœur solitaire dans le mien; recevez favorablement et mettez celles du mien dans le vôtre, et unissez-les ensemble par les liens indissolubles d'un amour éternel. Ainsi soit-il.

POUR LE JOUR
DU SAINT SACREMENT.

Un Pécheur tremblant rassuré par ce Sacrement de Miséricorde.

PREMIER SENTIMENT.

Ah! Seigneur, que j'ai sujet de craindre vos

redoutables jugemens, quand je pense, dans l'amertume de mon cœur, aux péchés innombrables que j'ai commis depuis mon baptême!

Mais, ô mon Sauveur, vous êtes ici présent, et je suis humblement prosterné à vos pieds; je vous conjure par ce Corps vierge, et par ce Sang précieux que j'adore, de me traduire du tribunal redoutable de votre justice, qui me fait trembler, à celui de votre divine miséricorde, qui me rassure.

Me voici, ô mon Dieu, à ce tribunal si favorable de votre miséricorde en posture de criminel et de criminel pénitent, où j'attends de votre bouche adorable un oracle de vie, quoique j'aie mérité la mort; c'est vous-même qui m'y avez conduit: je n'y serois pas à présent prosterné si vous ne m'aviez inspiré d'y venir chercher un asile contre votre justice, et j'espère le trouver.

Je sens bien, Seigneur, que j'ai mérité les derniers supplices, parce que je vous ai offensé: tous mes péchés se présentent ici à mon imagination: cette vue affreuse me jette dans le trouble et me pénètre de douleur et de crainte. Mais, ô divin Médiateur, pourquoi vous êtes vous renfermé dans cette Hostie? Est-ce seulement pour la consolation des Justes? n'est-ce pas aussi pour rassurer les pécheurs, et pour leur faire miséricorde? Je vous dirai donc avec le Prophète: Regardez-moi, et ayez pitié de moi.

Mais comment oserai-je vous prier de me regarder? et comment pourrai-je soutenir vos

divins regards qui pénètrent jusqu'au fond du cœur, et qui en découvrent toutes les misères les plus cachées et toutes les souillures les plus secrètes ? Quel désagréable spectacle, et quel indigne objet pour vos yeux, ô mon Dieu, vous qui êtes la pureté même !

Comment soutiendrai-je vos divins regards, moi qui ne suis que cendre, que poussière et qu'un misérable néant qui s'est mille fois révolté contre vous ? Oserai-je même à présent chercher vos yeux ? moi qui les ai fuis, et qui n'ai que trop cherché ceux des créatures.

Mais, Seigneur, aurai-je la hardiesse d'élever mes yeux pour vous envisager dans cette Hostie, où vous résidez aussi-bien comme mon juge que comme mon médiateur ? Je le ferai cependant, ô mon Sauveur, puisque vous m'en inspirez vous-même la hardiesse, et que les Juifs ont dit de vous que vous receviez les pécheurs, et que vous mangiez même avec eux ; et je m'en rendrai digne en rapaisant votre colère par ma pénitence.

Faites entendre à mon cœur, ô mon divin Sauveur, et à mon cœur contrit et humilié, une voix secrète, une voix favorable qui parte de cette Hostie et de votre cœur, pour m'accorder le pardon de tous mes péchés qui sont sans nombre ; qui m'assure d'une réconciliation si parfaite, qu'il ne reste plus le moindre froid dans votre cœur contre moi, pour me rendre digne de vous parler avec confiance, de vous entendre, de venir vous adorer et de vous ouvrir tout mon cœur tous les jours de cette

sainte Octave, et d'y trouver les secours qui me sont nécessaires pour ne plus vous offenser.

II.

Quel motif de consolation pour moi, Seigneur, de penser que c'est votre amour qui vous a fait mettre à la place de ce pain qui paroît à mes yeux, et que vous vous y êtes mis comme un précieux mémorial de votre passion et de votre mort, qui ont été des sources abondantes et de confiance et de consolation pour les pécheurs !

Quel motif d'espérance pour moi de savoir que, dans cette Hostie que j'adore, vous renouvelez à tout moment ce que votre amour vous a fait faire dans le jardin des Oliviers, dans le Prétoire et sur le Calvaire ! Et où en serois-je à présent, tout couvert de péchés comme je le suis, si vous ne m'aviez donné cette puissante ressource à mes péchés et à mes troubles, à mes justes alarmes sur un avenir redoutable que je n'ai que trop mérité !

Vous êtes mort une fois pour moi, ô mon divin Rédempteur, et je ne méritois pas cette grâce. Un indigne pécheur comme moi ne devoit pas vous exposer à tant d'outrages et à tant de supplices atroces; il ne devoit pas vous coûter tout votre sang ni vous ôter une vie si précieuse : et quand je serois péri, moi et un million de pécheurs comme moi, vous n'en seriez ni moins heureux, ni moins grand, ni moins glorieux.

Ce sacrifice sanglant et rigoureux, joint à mon baptême, m'a racheté de l'enfer; il m'a donné la vie, et il a effacé mon péché originel. Mais, hélas! je sens bien que je ne suis pas encore en sûreté, à moins que je ne trouve quelque nouvel asile contre votre justice, qui, malgré toutes ces faveurs, pourroit encore trouver de justes sujets pour me punir et pour me perdre, parce que, depuis mon baptême, j'ai commis une infinité de péchés actuels qui ont irrité votre colère, et qui m'ont rendu indigne de vos grâces, de votre amour et de la vie bienheureuse que vous m'avez promise en vertu de votre sang.

Je l'avoue, Seigneur, que je me suis rendu à moi-même votre mort inutile par mes résistances à vos grâces, par mes lâchetés et par mes fréquentes rechutes dans le péché; je vous ai crucifié de nouveau, je vous ai donné plusieurs fois la mort depuis que vous vous êtes immolé pour me donner la vie. Hélas! je dois donc périr, puisque j'ai renouvelé votre mort, à vous qui êtes mon Sauveur et mon Dieu.

Je l'avoue, ô mon divin Libérateur; mais ressouvenez-vous que ce coupable, qui a tant de fois irrité votre colère, est prosterné au pied de votre Tabernacle, en présence de votre Corps et de votre Sang qu'il adore de tout son cœur, et devant lequel il confesse ses péchés avec un cœur contrit et humilié que vous n'avez jamais méprisé. Ressouvenez-vous qu'il n'est point ici au pied du trône de votre justice, mais de celui de votre miséricorde; il est

à la source de la grâce et de la vie : le traiteriez-vous comme un ennemi, et le laisseriez-vous périr ?

III.

Cependant, ô mon Sauveur, votre amour, qui est sans bornes, n'en est pas demeuré là, parce que vous vouliez me sauver à quelque prix que ce fût : vous avez ajouté au sacrifice de la Croix celui de la divine Eucharistie, pour renouveler l'efficace de l'un par l'autre, et pour mettre le sceau et le comble à ma rédemption, par une application toujours nouvelle de votre Sang adorable, de votre douloureuse Passion et de votre Mort. Quelle preuve authentique de votre infinie bonté ! et quel puissant motif d'espérance en votre miséricorde !

Vous n'avez offert qu'une fois le premier sacrifice sur le Calvaire, parce que je ne suis coupable que d'un seul péché originel ; mais vous réitérez à chaque instant celui de nos autels ; vous vous faites victime tous les jours entre les mains des prêtres ; vous demeurez toujours dans les tabernacles, d'où vous ne sortez que pour être plus visiblement exposé à nos yeux, ou pour entrer chez nous par la Communion, pour m'appliquer autant de fois que je le désire et que j'en ai besoin le mérite infini du sacrifice sanglant que vous avez offert pour moi sur la Croix.

Vous êtes ici, tous les jours, victime et sacrificateur tout ensemble, et votre amour vous a renfermé dans ce Sacrement et comme ma

caution et comme mon puissant Médiateur, et vous faites les fonctions de l'un et de l'autre; vous y payez mes dettes et vous obtenez ma réconciliation : ah! que ne dois-je point attendre d'une rédemption si puissante et d'un amour si généreux, quelques péchés que j'aie commis!

Vous vous trouverez tous les jours sur tous les autels du monde chrétien, où vous vous offrez en sacrifice pour l'amour de moi; vous multipliez ainsi vos miracles en multipliant votre divine présence en mille endroits différens et éloignés, pour multiplier envers moi les tendres témoignages de vos bontés toujours nouvelles et de vos divines miséricordes, quoique je m'en sois rendu tous les jours indigne.

Vous vous trouvez sur tous les autels au premier moment que vous y êtes appelé; vous vous y offrez vous-même avec le prêtre, pour satisfaire à la justice de Dieu pour mes péchés, dont je devrois être la seule victime, parce que moi seul j'en suis coupable, et que je devrois seul en porter toute la peine.

Vous faites plus : vous mourez mystiquement tous les jours sur cet autel, parce que les pécheurs vous offensent tous les jours, et que vous voulez à vos dépens leur donner la vie, quoiqu'ils aient mérité la mort. Ah! Seigneur, c'est cet amour ingénieux et multiplié qui me rend toute ma confiance et qui me rassure, quand je suis alarmé des rigueurs de votre justice, et qui me fait comprendre que vous voulez que l'amour dans mon cœur l'emporte sur la crainte.

IV.

Comme votre amour, ô mon Sauveur, récompense toujours nos bonnes œuvres aussitôt que nous les faisons, quoique vous en soyez le principe, et que ce soit sans préjudice des récompenses éternelles que vous leur destinez, il semble que votre justice devroit punir nos péchés aussitôt que nous les commettons : c'est votre droit, Seigneur ; et si vous le faisiez, nous n'aurions pas sujet de nous plaindre de votre justice, mais de l'adorer et de la justifier en acquiesçant à notre peine.

Mais, ô Dieu de bonté et de miséricorde, l'amour que vous avez pour nous s'y oppose ; il suspend, il arrête votre bras tout-puissant ; il sait le secret de l'affoiblir et de désarmer votre justice, quelque redoutable qu'elle soit ; il la tient pour ainsi dire en souffrance, et il m'attend à tous les momens de la journée dans ce tabernacle, pour m'y donner un asile assuré.

Il ne tient donc qu'à moi, Seigneur, d'aller à toutes les heures du jour me réfugier dans votre sanctuaire, étant sûr de vous y trouver toujours, et que je vous y trouverai toujours prêt à m'entendre, à m'exaucer et à me pardonner, et de combattre sous vos yeux et à vos pieds contre votre justice.

Ah! Seigneur, j'aurois bien peu de foi, je serois bien dur à moi-même et bien aveugle sur mes propres intérêts, si je négligeois de vous venir trouver dans mes besoins ; je sentirois bien peu les maux et les plaies de mon âme, si

je n'allois pas chercher un secours si prompt et si efficace qui s'offre à moi, et qui est si facile à trouver !

Vous m'y voyez à présent, ô mon céleste Médecin, vous me voyez prosterné à vos pieds, vous voyez encore mieux la situation de mon cœur, qui vous adore et qui vous aime. Je vous découvre ici toutes les plaies de mon âme, je vous expose toutes mes misères pour implorer votre miséricorde; puis-je, Seigneur, ne la pas espérer, et ne la pas obtenir?

Votre justice, ô mon Dieu, me frapperoit-elle ici dans ce sanctuaire où je vous vois? Non, Seigneur, il n'est jamais sorti de foudre de ce tabernacle contre un pécheur prosterné qui implore de tout son cœur votre divine miséricorde. Justice de mon Dieu, éloignez-vous de moi, partout ailleurs vous avez droit d'écraser ma tête criminelle; mais ici l'amour de mon Jésus me met à l'abri de vos rigueurs.

Je vous vois donc ici par les yeux de la foi, ô mon divin Sauveur, et je vous vois placé sur cet autel, entre un père justement irrité et un enfant rebelle, qui a eu le malheur d'encourir sa disgrâce et d'irriter sa colère, parce qu'il l'a souvent offensé; entre un juge prêt à prononcer un arrêt de mort et un criminel qui attend avec une frayeur mêlée d'espérance quel sera le succès et l'événement.

Ce rédoutable Juge, ô mon Rédempteur, c'est votre Père céleste; et il est tout-puissant, il peut me perdre; je suis foible, et rien ne peut lui résister : quel sujet de crainte! Mais je res-

pire, quand je pense à ce Médiateur si rempli d'amour et de tendresse pour une âme qu'il a rachetée de son sang; c'est vous, ô mon Jésus, qui êtes un Dieu tout-puissant comme lui: quelle paix! quelle confiance! disons plus, quelle assurance ne donnez-vous pas à mon âme!

V.

Je vous considère dans cette Hostie et sur cet autel, ô mon divin Rédempteur, comme le Prêtre commun du Père offensé et du Fils rebelle, comme l'ami commun et le Médiateur tout-puissant du juge et du criminel: par bonheur pour moi, vous pouvez tout sur le cœur du Juge, parce qu'il est votre père, que vous êtes l'objet de ses complaisances, et que vous lui êtes égal en toutes choses.

Mais, Seigneur, vous aimez aussi le criminel, parce qu'il est votre image, parce que vous avez pris sa chair, qu'il est le prix de votre sang, et que vous êtes mort pour lui. C'est cet amour si généreux, joint à votre puissance, à votre crédit et à la voix de votre sang, qui parle bien plus haut en ma faveur, du fond de ce tabernacle, que celui d'Abel ne crioit contre son frère Caïn, qui fait toute mon espérance en votre miséricorde, et qui dissipe toutes mes frayeurs.

Si vous n'étiez pas dans cette Hostie, ô mon adorable Jésus, comme un Médiateur tout-puissant, j'aurois lieu de craindre; et, si j'ose le dire, ma confiance ne seroit pas entière, si,

avec votre toute-puissance auprès de mon Juge, vous étiez destitué d'amour pour moi; je serois encore dans la frayeur, et je ne trouverois pas de quoi calmer mes alarmes : mais vous pouvez tout, et vous m'aimez; ainsi j'ai lieu d'espérer tout.

Cette vue si consolante et si favorable, ô mon Dieu, dissipe mes craintes et mes troubles, et me rend une confiancé entière; elle me rassure contre les appréhensions excessives d'un avenir redoutable; elle rend le calme à mon âme, quoique je sois pécheur : et tant que je pourrai me jeter à vos pieds dans ce sanctuaire, je ne vous craindrai que comme un père qu'on aime, et à qui on ne veut jamais déplaire.

Mon cœur, ô mon divin Sauveur, fera dorénavant ses fonctions avec plus de liberté, et il n'en aura point d'autre que celle de vous aimer avec plus de tranquillité. Dans les moindres troubles qui l'agiteront, je leverai les yeux sur cet adorable Sacrement, qui fait le sujet de ma joie et de mon espérance; parce que vous m'y donnez des preuves de votre toute-puissance, et des témoignages authentiques de l'amour héroïque et tendre que vous avez pour moi.

Je commence donc, ô mon adorable Sauveur, à me reposer de la grande affaire de mon salut sur votre bon cœur, et sur l'amour que vous me marquez dans ce divin Sacrement, sans cesser de travailler avec une crainte amoureuse, chaste et filiale, à rendre mon élection

certaine par mes bonnes œuvres, et en cela je suivrai les inclinations de votre cœur et du mien.

J'adoucirai dorénavant mes peines, ô mon divin Consolateur; je trouverai les remèdes à mes disgrâces; je puiserai dans cet adorable Sacrement des forces pour soutenir mes combats et pour vaincre les ennemis de mon salut, en venant vous adorer et vous ouvrir mon cœur dans ce sanctuaire où vous résidez; je viendrai pousser des sanglots, répandre des larmes en votre divine présence, qui deviendront bientôt des larmes de joie, et je me procurerai, le plus souvent que je pourrai, le secours tout-puissant de la sainte Communion.

VI.

Quel motif de confiance, et quel fonds de consolation pour moi, ô mon divin Sauveur! quand je considère l'adorable Sacrement de l'Eucharisitie comme un précieux mémorial, comme une précieuse réitération, et comme une vive représentation de tout ce que vous avez enduré sur le Calvaire, et que vous y renouvelez et répétez en ma faveur d'une manière toute sainte, toute mystérieuse et toute efficace, tout ce que vous avez fait dans le cours de votre Passion, surtout dans le douloureux moment de votre mort.

C'est un excès d'amour qui vous a fait victime sur le Calvaire; c'est un excès du même amour qui vous fait victime sur cet Autel, et entre les mains des Prêtres: sur l'Autel de la

Croix, vous apaisez la colère de votre Père céleste irrité contre moi; sur l'Autel de ce sanctuaire où je vous adore à présent, vous faites les mêmes fonctions, et c'est votre amour qui vous les fait faire : que craindrai-je donc dorénavant !

Vous faites plus, ô mon Sauveur; quand je vous montre ici les plaies de mon âme, en vous conjurant de les guérir, vous montrez à votre Père celles que vous avez reçues dans votre corps pour moi, et c'est ainsi que votre amour me le rend favorable.

Sur la Croix, ô mon adorable Jésus, vous aimez beaucoup plus votre Père céleste que les bourreaux ne vous haïssoient, quoiqu'ils vous fissent souffrir des supplices horribles, et qu'ils s'efforçassent de vous marquer leur haine, en vous couvrant de plaies innombrables : vous vous sacrifiez alors avec bien plus d'amour pour moi, qu'ils ne vous crucifioient avec malice et cruauté, et votre divine miséricorde, qui est infinie, surpassoit aussi infiniment et leurs péchés et les miens, et ceux de tous les hommes : et pour ma consolation, vous êtes le même dans la divine Eucharistie.

Sur la Croix vous êtes mort pour me délivrer de la mort et pour me donner la vie, et vous avez voulu expirer en criant à haute voix, et plutôt d'un ton de maître et de vainqueur que d'un homme foible et agonisant, parce que vous vouliez que la voix de votre bouche, de vos plaies, de votre sang et de votre sacrifice criât plus haut et se fît mieux entendre au tri-

bunal de la miséricorde, que la voix de mes péchés à celui de la justice.

Criez encore à ce divin tribunal en ma faveur, ô mon adorable Sauveur, pour m'obtenir la grâce et la miséricorde que je demande : tout renfermé que vous êtes dans cette Hostie que j'adore, vous avez une voix éloquente et un divin langage que votre Père céleste écoute avec plaisir ; c'est une voix amie qu'il ne rebute jamais, et qu'il exauce toujours : parlez pour moi, qui suis le prix de votre Sang, pour me rassurer contre les frayeurs et les justes alarmes que me causent mes péchés.

Achevez ici, Seigneur, ma parfaite réconciliation ; et consommez-la quand vous serez en moi par la Communion : faites entendre votre voix, soit dans ce tabernacle, soit du fond de ma poitrine ; vous avez autant de crédit dans ce Sacrement, et sur cet autel, que vous en aviez sur la Croix, puisque vous y êtes, et comme Victime, et comme Médiateur, et comme Sauveur, et comme Dieu : comme Victime, apaisez la justice de Dieu ; comme Médiateur, plaidez ma cause ; comme mon Sauveur, protégez le prix de votre Sang ; et comme mon Dieu, faites-moi miséricorde.

VII.

Vous passez, ô mon Sauveur, du Calvaire dans nos sanctuaires, et de la Croix sur nos autels avec les mêmes qualités, la même puissance et le même amour : vous permettez qu'on vous y expose, pour y attirer les pécheurs,

pour leur accorder la miséricorde qu'ils vous demandent. Vous n'en sortez que pour venir séjourner chez nous, et vous y demeurez jusqu'à ce que les espèces soient consommées; après cette Communion, on vous appelle encore du Ciel et vous descendez aussitôt, afin que nous ne soyons jamais sans avoir un gage certain de votre miséricorde, pour nous prémunir contre le découragement et contre le désespoir, après vous avoir offensé.

Vous faites donc dans ce Sacrement un cercle amoureux et sans fin, pour perpétuer les deux grands Sacremens de votre amour, qui sont ceux de la Croix et de l'Eucharistie, afin que, comme nous sommes toujours pécheurs, nous ayons toujours une Hostie prête à être sacrifiée à votre Père céleste, pour effacer nos péchés aussitôt que nous avons eu le malheur de les commettre. Quel fonds de consolation pour un pécheur pénitent!

Je vous vois ici, ô mon Dieu, placé au milieu des pécheurs pour leur donner un asile commode, et, si je l'ose dire, un asile domestique où ils puissent se réfugier en sûreté contre les vengeances de la divine justice; et tous les temples qui vous sont consacrés, et que vous honorez de votre divine présence, sont autant de refuges et d'asiles assurés où un pécheur pénitent n'a rien à craindre, ni de l'enfer, ni du ciel même, surtout lorsqu'en posture de criminel il implore votre miséricorde avec un cœur contrit et humilié, et qu'il est résolu de

satisfaire à votre justice par de dignes fruits de pénitence.

Vous faites plus, ô mon Dieu, car aussitôt que ces pécheurs se sont réconciliés par le Sacrement de la Pénitence, vous entrez chez eux par la Communion, vous vous abaissez à manger avec eux malgré les murmures des Pharisiens, vous vous placez au milieu d'eux pour les protéger, vous les placez à votre tour dans vos plaies, vous les placez dans votre cœur, auquel vous laissez toujours une porte ouverte à leur réconciliation : vous vous placez dans le leur pour l'animer par votre présence, et pour l'embraser par les ardeurs du vôtre.

Vous les recevez dans votre cœur, parce que vous êtes persuadé que votre Père céleste, qui vous aime d'un amour infini, ne percera pas votre cœur pour châtier les coupables qui s'y sont cachés : non-seulement leurs portes, comme celles du peuple de Dieu, mais leurs cœurs sont marqués et arrosés de votre sang : vous savez encore que ce Père aimera mieux en eux le sang de son fils unique, qu'il ne haïra leurs iniquités, quelque criminels qu'ils aient été. Voilà ce qui me rassure contre toutes mes alarmes.

Ah ! Seigneur, ne vous séparez jamais de moi, et ne permettez pas que je m'éloigne de vous. Heureux si je pouvois être toujours dans ce sanctuaire prosterné à vos pieds, à vous adorer, à vous aimer, à vous ouvrir mon cœur, comme à mon Sauveur et comme à mon céleste époux ! Heureux si, éloigné par nécessité de

cette Hostie que j'adore, j'y étois toujours uni par amour! Heureux si je pouvois vous posséder et vous sentir toujours dans le plus intime de mon cœur! je ne craindrois rien alors, et je dirois avec la même confiance que le grand Apôtre : Qui est-ce qui pourra me séparer de la charité de Jésus-Christ?

POUR LE VENDREDI
DANS L'OCTAVE DU S. SACREMENT.

Vivre en Dieu par le Sacrement de l'Eucharistie.

PREMIER SENTIMENT.

J'ÉTOIS mort, ô mon Dieu, parce que je vous avois offensé, et ma vie n'étoit qu'une apparence de vie et une véritable mort, parce que mon péché vous avoit éloigné de moi, ou du moins j'étois foible et languissant ; j'étois dans l'ignorance et dans les ténèbres, parce que je m'étois éloigné de vous, vous qui êtes ma force, ma nourriture, ma lumière et ma vie.

Le soleil de la nature ne procure pas plus de lumière et plus de joie à la terre, quand il commence à paroître après une nuit obscure, et qu'il rend la vie à tout ce qui languissoit et qui paroissoit mort, que vous en procurez à mon âme, lorsque vous vous découvrez et que vous sortez du tabernacle qui vous cachoit, pour paroître à mes yeux sur cet autel.

Paroissez donc à mes yeux, ô divin Soleil de justice, vous qui donnez la vie à tous ceux que vous éclairez de vos lumières. Que les yeux de mon corps aient la consolation de voir les espèces qui vous cachent et qui vous renferment, pendant que les yeux de mon âme, éclairés par la foi, vous adoreront et connoîtront les merveilles que vous opérez sur cet autel et dans cette Hostie.

Toutes les puissances de mon âme, tout mon cœur vous désirent. Mais, Seigneur, il ne me suffit pas de vous voir ici exposé à mes yeux, descendez de cet autel, et venez répandre vos lumières et vos divines ardeurs de plus près en moi; venez demeurer auprès de mon cœur, venez me soutenir et me nourrir par la sainte Communion, venez me donner la vie, venez être l'âme de mon âme, afin que vivant en moi, je puisse vivre en vous et ne me séparer jamais de vous.

Manne céleste, divine Eucharistie, Pain des Anges, quand vous venez nourrir mon âme, quand vous venez rassasier la faim qu'elle a de votre Corps, de votre Sang, de votre Ame et de votre Divinité, je ne suis plus moi-même; et sentant vos divines opérations, je dis dans un transport de joie et d'amour avec l'Apôtre (*Galat.* 2) : Je vis à présent; non, ce n'est pas moi qui vis, mais J. C. qui vit en moi.

Je vous tiens, je vous possède, vous êtes uni à moi cœur à cœur, substance à substance, je sens que c'est vous qui venez de vous placer auprès de mon cœur; prenez-en une entière

possession, demeurez-y, n'en sortez jamais, éclairez-le, embrasez-le, purifiez-le, vivez en lui, afin qu'il ne vive et qu'il ne respire que pour vous. Je suis donc, après la Communion, un autre moi-même, ô mon divin Sauveur, puisque je vis d'une autre vie que je ne vivois auparavant. Mais, permettez-moi, Seigneur, d'ajouter avec confiance que je suis un autre vous-même, puisque vous vous êtes emparé par ce Sacrement de tout ce que j'ai et de tout ce que je suis, et que l'effet ordinaire d'une bonne Communion c'est de nous transformer en vous.

Périsse donc mille fois, ô mon Dieu, tout ce que je suis sans vous; périsse tout ce qui pourroit vous être odieux en moi, afin que je mérite par ce grand Sacrement d'être transformé en vous, pour ne plus vivre qu'en vous.

Unissez-moi donc à vous par une adhérence et une union si forte et si intime, qu'il n'y ait plus jamais de distance ni de séparation entre vous et moi; j'entrerai dans la glorieuse participation de votre divine nature, vous vivrez en moi et je vivrai en vous; mais détruisez en moi et aidez-moi à détruire tout ce qui s'oppose à cette vie divine.

II.

Quand je suis prosterné au pied de vos autels et en votre divine présence, ô mon adorable Seigneur, je respire, et je sens que mon âme commence à vivre d'une autre vie; mais quand je vous sens en moi par la Communion, je sens

de toute une autre manière que vous êtes ma force et ma vie, et que je mourrai dès que je serai séparé de l'auteur de la vie.

Mon âme en est persuadée par la lumière de la foi. Mais, hélas! mon cœur ne le sent pas toujours comme il devroit le sentir : et ce qui m'humilie jusqu'au centre de la terre, c'est que ce défaut de sentiment vient le plus souvent de mes infidélités. Ah! Seigneur, pardonnez-les-moi, montrez-moi votre face, et faites-moi sentir que je vis en vous et que vous vivez en moi.

Opérez en mon âme, ô mon Sauveur, par cet adorable Sacrement, ce que mon âme opère dans mon corps pour l'animer et pour faire agir tous ses organes; soyez tout entier comme l'auteur de la vie surnaturelle dans toute sa substance, et tout entier dans chacune de ses puissances et de ses facultés, c'est-à-dire, dans sa mémoire, dans son esprit et dans sa volonté, afin qu'il n'y ait rien en moi qui ne pense, qui ne désire, qui ne sente, qui ne vive et qui n'agisse par vous et pour vous.

Vivez dans ma mémoire, ô mon Sauveur, remplacez-en toute la capacité, purifiez-la par le feu chaste et sacré de cet amour si pur et si ardent qui vous accompagne toujours, que vous êtes vous-même, que vous êtes venu répandre sur la terre, et que vous ne répandez jamais avec plus de profusion que dans l'adorable Sacrement de nos autels.

Extirpez, Seigneur, de ma mémoire, par la vertu toute-puissante de ce divin Sacrement,

le souvenir dangereux de tout ce qui pourroit souiller la pureté de mon âme, pour la rendre digne d'être votre temple, votre sanctuaire et l'image de votre infinie pureté. Je vous en conjure par ce Corps adorable que je vois par la foi caché sous cette Hostie, qui est un corps vierge, et formé du plus pur sang d'une Vierge plus pure que les Anges par l'opération d'un Dieu.

Gravez profondément dans ma mémoire le souvenir de mes misères et de vos miséricordes, de mes péchés qui sont sans nombre, et de vos bontés qui sont infinies, de votre divine loi, de mes engagemens et de mes devoirs, de ce que je dois craindre et de ce que je dois espérer, de ce que je dois haïr et de ce que je dois aimer, de ce que je dois éviter et de ce que je dois pratiquer, pour me rendre digne de vous bien adorer, de vous plaire, de vous recevoir dignement et de vous posséder.

Que ma mémoire n'oublie jamais les grâces que vous m'avez faites par ce Sacrement. Gravez-y le souvenir amer de vos souffrances et de votre mort, dont ce divin Sacrement est le précieux mémorial, afin que, selon les paroles de l'Apôtre, j'annonce cette mort, et que je la représente par ma fidélité à souffrir pour votre amour.

Gravez-y, selon l'oracle de votre Prophète, un souvenir éternel et ineffaçable de toutes les merveilles que vous avez opérées en ma faveur, en donnant à mon âme un aliment si délicieux, si capable de calmer mes alarmes, de contenir mon corps dans la pureté, mon âme

dans l'innocence, et mon cœur dans la pratique fidèle de votre amour.

III.

Apprenez-moi, Seigneur, dans ce divin Sacrement, à penser comme je dois penser, soit lorsque je vous adore ici, soit lorsque je me prépare à vous recevoir par la Communion, soit lorsqu'après vous avoir reçu, vous résidez en moi et auprès de mon cœur; éloignez-en toutes les distractions importunes, afin que mon esprit ne s'écarte jamais de l'unique objet auquel il doit s'appliquer; et qu'oubliant toutes les choses de la terre, il ne pense jamais qu'à vos grandeurs et à vos bontés.

Pensez vous-même dans mon esprit, ô mon Dieu, ou plutôt que le mien ne pense que par le vôtre, puisqu'il est aussi bien que votre corps adorable dans cette Hostie exposée à mes yeux, que j'adore ici comme le principe de cette vie surnaturelle de la grâce, sans laquelle je ne puis vous être agréable, et qu'il l'est encore de cette vie bienheureuse de la gloire à laquelle j'aspire.

Soyez vous-même, ô Dieu vivant, un esprit de vie et de vérité dans le mien, de peur qu'il ne tombe dans l'erreur et dans le mensonge, qui sont des œuvres de mort, auxquelles il n'est que trop sujet depuis qu'il est devenu criminel, et qu'il s'est révolté contre vos divines lois.

Vous nous avez dit, Seigneur, pendant que vous étiez encore voyageur sur la terre, que toutes les paroles qui sortoient de votre bouche

adorable étoient esprit de vie : il est vrai que cette bouche divine garde à présent le silence dans la sainte Eucharistie ; mais, ô mon Dieu, vous avez ici un autre langage pour l'esprit et pour le cœur, et ce langage secret porte un esprit de vie à toutes les puissances de l'âme qui y est attentive.

Je ne vous demande pas, Seigneur, ces paroles articulées de la bouche qui frappent extérieurement les oreilles du corps; mais parlez à mon esprit par le vôtre qui est ici ; faites sortir de cette Hostie ces paroles de vie et d'esprit, pour m'instruire, pour m'éclairer et pour me conduire sûrement dans le chemin qui conduit à la vie.

Dissipez, ô divin Soleil, les ténèbres de mon esprit par les divines et brillantes lumières qui sortent ici du vôtre ; guérissez-le de ses révoltes, par l'autorité supérieure et sacrée de vos saintes lois ; soumettez-le pour toujours à la vérité et aux oracles éternels sortis de votre bouche adorable ; guérissez-le de ses entêtemens, de ses faux préjugés, de ses égaremens, de ses erreurs et de ses curiosités criminelles, par une foi soumise et aveugle qu'il doit toujours trouver dans ce mystère de foi, et par une docilité parfaite à vous écouter.

Je vous regarde, ô Esprit adorable de mon Jésus, sur cet autel et dans ce Sacrement, non-seulement comme une Hostie vivante et comme un Dieu caché, mais encore comme le principe et la source de la vie, et comme le docteur de la vérité sur sa chaire, d'où sortent

les oracles qui portent cette vérité et cette vie dans mon âme : instruisez mon esprit des seules vérités qui peuvent concourir à mon bonheur éternel, et qui sont toujours accompagnées de conviction et d'onction.

Soyez donc la règle infaillible de toutes les connoissances de mon esprit, et la fin de tous ses projets ; faites-moi connoître et détester toutes mes erreurs ; éclaircissez mes doutes ; portez dans mon esprit aveugle le flambeau de ces vérités sublimes qui passent de l'esprit au cœur pour se faire goûter ; fournissez-lui de saintes pensées, éloignez-en celles qui pourroient vous déplaire, et donnez-lui la facilité de s'occuper de vous.

IV.

Soyez aussi la vie de mon cœur dans cet adorable Sacrement, ô mon divin Jésus, afin qu'il n'aime jamais que vous seul, qu'il ne soupire, qu'il ne respire que pour le vôtre que vous avez renfermé dans cette Hostie par un excès d'amour, et qu'il n'ait de l'éloignement, de l'aversion et de l'horreur que pour tout ce qui pourroit vous déplaire.

Mes yeux corporels ne voient ici que du pain ; les yeux de mon âme, qui sont ceux de la foi, pénètrent plus avant ; ils y découvrent un pain des Anges qui nourrit les âmes, qui les conduit et qui les soutient dans les voies de la bienheureuse éternité ; ils y voient et ils y adorent un homme et un Sauveur qui est mon Dieu.

Mais les yeux de mon cœur, dont les lumières sont plus vives et plus perçantes, parce qu'ils sont éclairés par les flammes du divin amour, pénètrent encore plus avant, pour y trouver votre cœur que vous y avez renfermé, et c'est ce cœur où réside la source et le principe de la vie et de l'amour sacré que mon cœur vous demande, parce qu'il ne veut plus vivre que de votre vie.

Désirez, cœur adorable de mon Jésus, aimez, vivez, demeurez, opérez dans le mien de manière que ma volonté soit absolument renfermée dans la vôtre; apprenez-lui à ne désirer que ce que vous désirez vous-même; et puisque la vie et la mort ne dépendent que des désirs du cœur, je ne veux rien désirer dorénavant que ce qui peut concourir à votre gloire, à ma sanctification et à mon salut, persuadé que c'est dans ces désirs que je trouverai la vie, et que si les désirs de mon cœur se portoient vers les choses périssables, je n'y trouverois que la mort.

Source du plus pur amour, principe de la vie la plus durable et la plus délicieuse, sacré Cœur de Jésus, tout brûlant d'amour pour moi dans cette Hostie, vous avez la bonté de descendre quelquefois de cet autel pour venir en moi par la sainte Communion : vous m'aimez jusqu'à venir prendre votre demeure et vos délices auprès du mien. Communiquez-lui votre amour, qui est la véritable vie, donnez-lui un sentiment intime de votre divine présence : qu'il connoisse, qu'il sente efficacement que

c'est le cœur vivant de son Dieu et de son Sauveur qui est auprès de lui.

Seroit-il possible que ce cœur vivant de mon Sauveur fût réellement auprès du mien par la Communion, sans lui faire sentir les effets de son divin séjour, et d'un si saint voisinage qui doit porter partout et la grâce et l'amour et la vie? Faites donc, Seigneur, que le mien ne soit plus qu'une pure capacité du vôtre; il vivroit alors, parce qu'il renfermeroit en soi le principe de la vie.

Ne souffrez pas, Seigneur, que mon cœur aime hors de vous, sinon pour l'amour de vous; détruisez en lui tout ce qui déplaît à vos yeux; abattez en lui, et réduisez en cendres toutes les idoles qu'il a aimées au préjudice de ses devoirs, qui l'ont empêché de vivre pour vous, et qui l'ont mis trop souvent dans le chemin de la mort, et remettez-le par ce divin Sacrement dans le vrai chemin de la vie.

Faites-en, Seigneur, un cœur nouveau, sur le modèle de ce cœur de chair que vous avez bien voulu prendre pour m'aimer avec plus de tendresse, et que, non content de l'avoir pris dans le sein d'une Vierge pour soutenir votre vie mortelle, et de l'avoir laissé percer d'une lance sur la Croix, vous l'avez encore renfermé dans cette Hostie pour être mon modèle, mon refuge, le motif de ma confiance et l'objet de mes adorations et de mon amour.

V.

Comme la vie divine dont vous vivez dans

l'adorable Sacrement de l'Eucharistie, ô Dieu vivant, est une vie toute-puissante, et que, sans rien perdre de ce qu'elle est, elle peut se communiquer à l'infini, répandez-la en moi avec abondance, et dans tout ce qui me compose, afin que je puisse dire avec le Prophète, en vous adorant, ou après vous avoir reçu dans la Communion : Bénissez le Seigneur, ô mon âme, et que tout ce qui est en moi le reconnoisse et le loue incessamment, comme l'auteur de ma vie et de mon être.

Ne vous contentez donc pas, ô mon divin Sauveur, de porter cette vie précieuse et si sainte dans mon âme et dans toutes ses puissances, mais insinuez-la encore dans mon corps, afin que tout se sente de votre divine présence, et que tout ce que je suis ne vive et ne respire que par vous.

Avant que de sanctifier mon âme par la sainte Communion, vous passez sur ma langue, dans ma bouche, vous les touchez de votre Corps adorable, qui est un corps vivant; vous passez dans mon estomac, vous y demeurez; vous vous y laissez consommer, quant à vos espèces et à votre être sacramental. Seroit-il possible que ma chair servît de séjour à la vôtre sans participer à sa pureté et à sa vie.

Car, hélas! je sens bien que mon corps est mort sans vous, ou que sa vie n'est qu'une mort affreuse, parce qu'il n'a du penchant que pour les œuvres de mort, si vous ne l'animez, si vous ne le purifiez, et si vous ne soutenez sa foiblesse par le précieux aliment de votre Corps

et de votre Sang, et si dans la Communion vous ne lui communiquez un écoulement et une forte impression de cette pureté infinie qui réside dans votre humanité sainte.

Faites donc, ô mon Dieu, qu'il ne vive que par vous, afin qu'il soit soumis à mon esprit, et mon esprit au vôtre ; et que l'impression de votre chair adorable, qu'il a tant de fois reçue à la sainte Communion, qui est une chair vivante et vivifiante, une chair vierge et la pureté même, qu'il a eu l'honneur de toucher, et à laquelle il a servi de temple, de sanctuaire et d'autel, lui procure une vie nouvelle et une vie pure qui soit l'image de la vôtre.

Que mon corps, consacré par le vôtre, n'agisse plus que par votre organe, qu'il ne voie plus dorénavant que par vos yeux, qu'il ne parle plus que par votre bouche, et qu'enfin par l'union sainte qu'il a l'honneur de contracter avec votre Corps adorable dans ce Sacrement de vie, il contracte aussi une pureté parfaite et une insensibilité pour tous les plaisirs sensuels qui ne sont capables que de le souiller et de lui donner la mort.

Consacrez-en, Seigneur, tous les organes ; soyez dans tous mes sens, purifiez-en toutes les fonctions, retenez-en toutes les saillies, de peur qu'ils ne reçoivent la corruption, et qu'après l'avoir reçue, ils ne la portent insensiblement dans mon cœur, et qu'avec cette corruption ils n'y portent aussi la mort.

Vous êtes aussi bien dans mon corps que dans mon âme par ce Sacrement de grâce et de

vie ; soutenez, sanctifiez, purifiez, consacrez l'un et l'autre, afin que je mérite de vivre éternellement avec vous dans le Ciel.

VI.

J'entends, ô mon Dieu, la voix d'un serpent séducteur qui dit : Prenez et mangez, en présentant un fruit du Paradis terrestre à nos premiers parens, et qui ajoute : Vous vivrez éternellement si vous en mangez, et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. Et ce fruit étoit agréable à voir et délicieux à manger.

Mais, Seigneur, j'entends aussi votre voix qui me dit : Prenez et mangez, en me présentant l'aliment infiniment plus agréable de votre Chair et de votre Sang, et en me promettant que si je bois ce Sang j'aurai la vie en moi, et que cette vie sera éternelle.

Balancerai-je ici sur celui des deux que j'écouterai, et sur celui des deux alimens que je prendrai ? Non, Seigneur, car je comprends que ces paroles dans la bouche du serpent infernal sont un blasphème exécrable, parce qu'il n'y a que vous seul qui puissiez donner la vie, et la vie éternelle, et qu'ayant encouru la mort, il ne peut pas donner la vie qu'il n'a point.

Mais ces paroles dans votre bouche sont un oracle infaillible, une promesse infaillible, et un gage assuré de la vie que vous me présentez et que vous pouvez me donner, parce que ce pain que je reçois de votre main, c'est vous-

même qui êtes un Dieu vivant et le seul auteur de la vie.

Je ne sais que trop, ô mon Dieu, que le funeste aliment que le démon présentoit n'étoit autre chose qu'un poison mortel, finement enveloppé sous de fausses apparences de vie, et que celui de votre Chair et de votre Sang que vous avez la bonté de me présenter est un antidote certain qui préserve des suites funestes de celui qui fut donné à nos premiers parens dans le Paradis terrestre.

Celui-là, Seigneur, a ébloui mes yeux par sa beauté, il a surpris mon âme par ses fausses apparences, il a séduit mon cœur par les délices empoisonnées qu'il m'a fait goûter; délices trompeuses qui n'ont produit dans la suite que de terribles amertumes: en m'ouvrant les yeux il m'a précipité dans un déplorable aveuglement, dont je n'ai que de trop fatales expériences; et en flattant mon goût il a insinué dans mon âme abusée un venin qui m'a donné la mort.

Celui-ci que j'adore sur cet autel, ô mon Dieu, et que vous m'ordonnez de manger, m'a sauvé de cette cruelle mort; et en m'ouvrant les yeux de la foi il a éclairé toute mon âme, pour connoître et ma misère et votre miséricorde; celui-là m'a donné la mort, celui-ci m'a donné la vie; et cette vie il la renouvelle en moi chaque fois ou que je l'adore en esprit et en vérité, ou que je le prends en nourriture avec une foi vive et un cœur préparé.

En un mot, celui-là m'a bien trompé en me

flattant vainement de me rendre semblable à Dieu, et il ne l'a fait que pour me perdre en me rendant semblable au démon ; et celui-ci ne me tire de la tyrannie insupportable du démon que pour me rendre semblable à Dieu. Puis-je à présent balancer entre l'un et l'autre ? Non, Seigneur, je reçois avec action de grâce celui que vous m'ordonnez de prendre : car je vivrai à présent de la vie de la grâce que vous me donnez, et de la vie de la gloire dont il est la promesse et le gage.

VI.

Vivez donc, ô mon âme, mais vivez de la vie de Dieu, puisqu'elle vous est présentée avec tant de bonté, et qu'on vous donne pour votre nourriture la chair animée, le sang, le cœur, l'esprit, la substance, l'humanité, la divinité même et la vie de ce Dieu qui s'est immolé sur la Croix, et qui s'est renfermé dans cet auguste Sacrement pour nous donner la vie.

Courez avec ardeur à cette source de vie, vous la voyez ici de vos yeux, puisqu'elle est cachée dans cette Hostie que vous adorez ; ne vous contentez pas de la voir et de l'adorer, approchez-vous-en de plus près, approchez-en votre bouche, buvez à la source, recevez-la ; mais conservez-la fidèlement, et ne perdez jamais un si précieux trésor.

Vous ne devez plus vivre que de Dieu, puisque vous avez en vous, par la Communion, le principe de cette vie divine, qui est infiniment efficace et toute-puissante, et qui peut vous changer en un autre homme, en menant

une autre vie que celle que vous avez menée jusqu'à présent.

Disons plus : elle peut vous transformer en l'aliment que vous prenez, pourvu que vous n'y apportiez point d'obstacle par votre nonchalance et par votre froideur, et qu'en ouvrant votre bouche pour recevoir ce Dieu vivant vous lui ouvriez aussi tout votre cœur, pour le recevoir avec toute la foi, tout le respect, toute la pureté, tout l'empressement et toute la ferveur dont vous êtes capable.

Que l'esprit du monde n'entre donc jamais chez vous, puisque par la sainte Communion vous possédez l'esprit de Dieu, qui est un esprit de vie et vivifiant. Que l'amour de la créature ne souille jamais votre cœur, où celui de J. C. a fait son séjour, et qu'il doit avoir embrasé de ses divines ardeurs, s'il n'y a point trouvé de flammes étrangères qui l'aient empêché d'agir, ou d'idoles secrètes qui lui en aient disputé la possession.

Que les plaisirs des sens, que la volupté n'infectent jamais une chair purifiée et consacrée tant de fois par la chair très-pure de l'Epoux des Vierges, qui ne se plaît que parmi les lis de la chasteté, et qui ne peut souffrir la moindre souillure dans ceux où il veut faire son séjour par la sainte Communion, ni même dans ceux qui viennent l'adorer dans son sanctuaire.

Ah! j'espère que je vivrai dorénavant de la vie de Dieu, et que je puiserai cette vie si sainte et si glorieuse dans la source qui la contient et qui la répand; je veux dire dans l'adorable Sa-

crement des autels, où ce Dieu vivant ne demande qu'à la communiquer à tous ceux qui la désirent.

J'espère, ô mon Dieu, que le démon, qui veut me donner la mort, n'osera pas m'attaquer ici dans votre sanctuaire, où je viendrai souvent vous adorer; qu'il tremblera de m'approcher, quand il saura que je porte dans mon corps et dans mon cœur le redoutable et le juste Juge qui l'a condamné à la mort éternelle, et quand il verra mes lèvres encore toutes rouges du Sang de Jésus-Christ, qui est l'auteur de la vie et le destructeur de la mort.

POUR LE SAMEDI

DANS L'OCTAVE DU S. SACREMENT.

Jésus adorateur et modèle de nos adorations dans l'Eucharistie.

PREMIER SENTIMENT.

Adorez aujourd'hui, ô mon âme, ce divin Sacrement comme une source féconde de merveilles et de miracles, où l'amour incompréhensible de notre adorable Sauveur paroît tous les jours avec un éclat tout nouveau : adorez ce Dieu de Majesté caché sous ces espèces, et adorez comme il adore, puisque, tout Dieu qu'il est, il veut bien être adorateur, parce qu'il est

Sauveur ; et il veut que vous adoriez comme lui, parce qu'il est votre divin modèle.

Voyez par les yeux de la foi toute la sainte Cité et la Jérusalem céleste descendre invisiblement sur cet autel où Jésus est exposé ; je veux dire, tout ce qu'il y a de plus auguste dans le Ciel : voyez, admirez, méditez et adorez.

Toute l'auguste Trinité réside ici, parce que le Père et le Saint-Esprit sont inséparables du Verbe ; ainsi ne les séparez pas dans vos adorations ; et une infinité d'Esprits célestes l'accompagnent et lui rendent leurs hommages et leurs adorations, comme à leur souverain Seigneur et à leur Dieu ; ne manquez pas à vous unir à eux pour donner plus de mérite à vos adorations.

Quoi de plus grand ! quoi de plus auguste ! quoi de plus digne et de nos respects et de notre amour ! Quoi de plus capable de nous attirer au pied de ce tabernacle où ce Dieu de Majesté réside au milieu des Anges et des Séraphins, pour lui tenir compagnie, et pour nous unir et nous associer à toutes ces célestes Intelligences qui nous invitent à l'adorer avec elles !

Esprits sublimes, que je vois ici par les yeux de la foi prosternés à votre manière, pour adorer notre souverain Seigneur caché sous cette Hostie ; Séraphins, qui brûlez pour ce Dieu sacrifié sur cet autel d'un amour incompréhensible et éternel, et dont l'amour fait tout le bonheur et toute la gloire, prêtez-moi vos ardeurs,

et associez-moi à vos adorations ; vous adorez et vous aimez sans interruption, et mon amour est foible et interrompu. Ah ! quand pourrai-je adorer et aimer comme vous ?

Allez plus loin, ô mon âme, et ressouvenez-vous que cet adorable Sacrement ne peut contenir Jésus-Christ, comme Dieu et comme homme tout ensemble, qu'il ne produise en terre un adorateur d'un mérite infini au Père Eternel, qui l'aime autant qu'il est aimable et qu'il peut être aimé, qui le respecte et qui l'honore d'un culte souverain autant qu'il mérite d'être respecté et honoré, et qui l'adore autant qu'il est adorable : un Dieu adorateur, et digne en même temps d'être adoré ; que ce prodige mérite nos attentions !

Allez encore plus loin, ô mon âme ; après avoir fait vos actes d'adoration et d'amour, prenez la hardiesse de vous unir avec Jésus-Christ adorateur, et rendez par lui, avec lui, comme lui, ce que vous devez au Père céleste : cet adorable Sauveur vous le permet ; il vous abandonne même le mérite de tout ce qu'il fait sur cet autel ; mais rendez-vous-en digne par votre amour, et estimez comme vous le devez le bonheur de pouvoir participer au mérite des adorations d'un Homme-Dieu.

II.

Redoublez votre attention, ô mon âme, sur les prodiges qui se passent dans ce tabernacle, sur cet autel et dans vous-même, quand vous avez le bonheur de posséder Jésus-Christ par

la sainte Communion. Ressouvenez-vous que cette Hostie exposée que vous adorez ici renferme en même temps un Dieu adorateur et un Dieu adoré de son propre Verbe, fait chair pour notre amour, et qui, bien que son adorateur, lui est cependant égal en toutes choses, et Dieu comme lui.

Mais faites réflexion que tout ce qui se passe ici de grand, de saint, de sublime et d'auguste entre ces deux divines Personnes est pour vous; c'est un bien inestimable que Jésus-Christ vous donne gratuitement et sans que vous l'ayez mérité : soyez-y attentive, n'en perdez rien, profitez de tout, puisque tout y est d'une valeur infinie. Quelle source de grâces et de mérites sur cet autel! Si vous adorez ici Jésus-Christ en esprit et en vérité, si vous l'aimez de tout votre cœur, il vous en fera l'application.

Oui, mon adorable Jésus, vous êtes dans cette Hostie que je vois de mes yeux corporels et que j'adore de tout mon cœur : vous y êtes avec votre Père céleste, à qui vous rendez vos hommages, offrez-lui les miens avec les vôtres, et associez-moi aux adorations que vous lui rendez, et à l'amour infini que vous lui portez. Je vous adore et je vous aime, adorez et aimez pour moi; mais purifiez, élevez, consacrez et embrasez et mes adorations et mon amour, afin qu'ils méritent d'être unis aux vôtres.

Oui, Seigneur, c'est dans cette Hostie, aussi bien que dans le Ciel, que le Père céleste vit en vous et que vous vivez en lui ; il demeure et il réside en vous comme dans son Verbe; il

s'y glorifie et il s'y connoît comme dans son image substantielle; il s'y repose, et il y prend ses délices comme dans l'objet de ses complaisances : heureux si je n'avois que vous seul pour objet de mon amour et pour le centre de mes délices.

Ici, Seigneur, votre Père céleste reçoit votre amour comme d'égal à égal, parce que vous êtes un Dieu éternel comme lui; et vos adorations, comme de son sujet, parce que votre amour pour moi vous a fait descendre volontairement du trône de votre Majesté, pour vous faire homme et Sauveur de tous les hommes.

Le Saint-Esprit y est avec le Père et avec vous, parce qu'il est inséparable de l'un et de l'autre : il est dans cette Hostie comme le nœud et le lien indissoluble qui vous unit avec ce Père adorable et avec lui-même, et qui nous unit à vous d'une union intime et ineffable.

Union qui nous est infiniment glorieuse, et qui devient encore plus forte quand nous sommes assez attentifs et assez fidèles pour y répondre par notre foi, par notre désir, par notre pureté et par notre ferveur, et que nous ne commettons pas d'infidélités capables de rompre des liens si sacrés et si glorieux.

Occupez-vous toute entière, ô mon âme, de ces grands prodiges : méditez, adorez, aimez et unissez-vous cordialement à cet incomparable adorateur ; cet adorable objet qui est ici présent est digne d'occuper toutes vos puissances ; méditez sur les grandeurs de ce

Dieu de Majesté, abaissé pour votre amour à l'humble qualité d'adorateur, et accompagnez toujours vos adorations de l'humilité la plus profonde et de l'amour le plus ardent.

III.

Placé dans cette Hostie, ô mon Sauveur, où votre amour pour moi vous a fait descendre, et qui, bien que très-petite, ne laisse point de vous contenir tout entier, vous y êtes au milieu de l'auguste Trinité; là vous pensez, vous priez, vous contemplez, vous adorez et vous aimez, et vous êtes le divin modèle sur lequel je dois régler mes pensées, mes adorations, mes prières et mon amour; et tout ce que vous y faites est si sublime et si grand, qu'il n'y a point d'intelligence céleste qui puisse ni l'expliquer ni le comprendre.

Je ne suis pas assez téméraire, ô mon adorable Sauveur, pour demander à le comprendre; je sais que l'examiner avec trop de curiosité, sans rappeler au secours de ses foibles lumières la foi et l'amour, ce seroit une témérité condamnable; je sais que le croire humblement, l'adorer et l'aimer, c'est le partage d'une âme fidèle qui est encore dans son pélerinage; et que le voir à découvert, c'est un bonheur réservé aux Saints qui vous voient face à face; mais, Seigneur, je vous demande seulement de le faire sentir à mon cœur, afin qu'unissant mes adorations aux vôtres, elles deviennent plus vives et plus ardentes. (1. *Tim.* 6.)

Ah! Seigneur, vous habitez ici une lumière inaccessible à ma raison, et en même temps vous vous y cachez dans les ténèbres, selon vos divins oracles (*Ps.* 17): mes foibles yeux ne peuvent contempler ce Soleil de justice sans être éblouis, ni rien apercevoir dans ces ténèbres : raison humaine, il faut vous soumettre ; âme fidèle, il faut croire et adorer.

Mais, ô mon Dieu, si vous vouliez lever en partie le voile qui vous cache et à ma raison et à ma foi, je vous adorerois, ce me semble, avec plus d'ardeur; tempérez un peu cette lumière trop brillante, éclairez un peu ces ténèbres trop épaisses, afin que, guidé par la lumière de la foi et par le feu de mon amour, je puisse en connoître assez pour vous adorer avec plus de respect, et pour vous aimer avec plus d'ardeur.

Si la foi me dit que dans cette Hostie vous y êtes avec votre Père céleste, ma raison, guidée par la foi, me dit aussi que vous n'y êtes pas un Dieu oisif et sans occupation qui soit digne de vous ; parce que vous êtes un Dieu vivant, que vous l'adorez, que vous l'aimez, qu'il vous aime, que vous vous entretenez avec lui, que vous lui parlez un langage tout sublime et tout divin, vous qui êtes son Verbe, sa parole vivante, sa parfaite image, son Fils unique et l'objet de ses complaisances ; il vous parle comme vous lui parlez. Ah! Seigneur, rendez-moi digne par ce Sacrement d'entendre un jour ce sublime et divin langage.

Vous vous entretenez de même avec le Saint-

Esprit, et cette occupation glorieuse ne vous empêche pas de m'entendre, de recevoir mes adorations et d'exaucer mes prières, auxquelles vous êtes aussi attentif que si j'étois seul avec vous, et que vous n'eussiez que moi seul sur la terre à sauver : quelle excessive bonté !

Vous ne demandez, au contraire, ô mon divin Sauveur, qu'à me parler et qu'à vous entretenir familièrement avec moi, parce que vous n'êtes descendu du ciel, pour vous faire homme et pour demeurer dans la divine Eucharistie, que pour moi, pour m'apprendre à parler, à vous prier, à vous aimer et à vous adorer, comme vous voulez être prié, aimé et adoré dans cet adorable Sacrement ; et vous êtes toujours prêt à récompenser avec usure les devoirs que je vous rends, quand ils sont sincères et qu'ils partent du cœur.

IV.

Pendant que vous êtes dans cet auguste Sacrement en qualité de suppliant et d'adorateur, ô divin modèle de mes adorations, vous exposez à votre Père céleste ce que vous avez fait pendant votre vie mortelle pour sa gloire et pour mon amour. Vous entrez dans mes intérêts, vous plaidez ma cause, et vous y faites l'office d'un zélé protecteur et d'un puissant médiateur.

Ah! puis-je être en meilleures mains, et ne dois-je pas tout espérer du succès, quand un Dieu se fait ma caution pour payer mes dettes, et mon adorateur pour obtenir ma réconciliation.

Vous le conjurez de me faire miséricorde par les motifs les plus tendres et les plus pressans; vous faites parler en ma faveur vos mérites, qui sont d'un prix infini, les travaux que vous avez soutenus pendant votre vie mortelle, les souffrances excessives que vous avez endurées, les plaies innombrables que vous avez reçues sur votre corps innocent, le sang que vous avez répandu dans le Prétoire et sur le Calvaire, et la mort cruelle et infâme que vous avez voulu souffrir pour mon amour et pour satisfaire pleinement à sa justice ; vous n'oubliez rien, et vous faites tout valoir pour m'obtenir grâce.

Tout parle en vous, ô mon Jésus, dans cet auguste Sacrement, avec une énergie et une éloquence divine pour m'obtenir la miséricorde que je demande ici par vous, et que vous demandez pour moi ; et vous ne le faites jamais avec plus de plaisir, avec plus de succès, avec plus d'efficace, que quand je viens ici vous adorer dans ce Sacrement, et quand j'unis mes adorations aux vôtres pour procurer aux miennes tout le mérite qu'elles n'ont pas d'elles-mêmes.

Si vous adorez pour moi et avec moi, ô mon divin Sauveur, quand je suis ici prosterné à vos pieds en posture de suppliant et d'adorateur, vous le faites encore avec beaucoup plus de force quand vous descendez de ce tabernacle pour venir me visiter par la sainte Communion : vous faites en moi tout ce que vous faites ici sur cet autel; mon cœur, auprès duquel vous résidez, reçoit aussi avec bien plus

d'efficace le mérite de vos adorations, l'application de tous vos mérites, et les divines influences de votre amour. Vous le possédez et il vous possède ; vous le touchez, et il vous touche; vous l'instruisez, vous l'éclairez, vous lui apprenez à adorer, vous l'inspirez, vous lui faites sentir votre divine présence ; vous l'embrasez de plus près des ardeurs qui partent du vôtre, et vous le mettrez vous-même en mouvement; alors il adore, il aime et il agit par vous.

V.

Qui pourroit comprendre, ô divin Solitaire, qui résidez dans cet adorable Sacrement, l'élévation de vos pensées, l'ardeur infinie de votre amour, la sublimité de vos entretiens avec votre Père céleste, la force et l'énergie de votre divin langage, et surtout le prix et le mérite infini de vos adorations ?

Elles sont dignes du Dieu de Majesté à qui elles s'adressent, et du Dieu fait homme qui les produit, et qui, en les produisant, m'en abandonne et m'en applique le mérite, comme si je les produisois moi-même, pourvu que je m'unisse avec foi et avec amour à ce divin Adorateur.

Qui pourroit voir à découvert ce cœur adorable, comme je vois les espèces sacramentelles qui me le cachent ? Ah ! si ce divin Sanctuaire m'étoit ouvert, comme j'espère qu'il me le sera dans le ciel, quel intérieur admirable ne verrois-je pas ! quel abîme de science, quelle

profondeur et quelle sublimité de sagesse, quels secrets, à présent inaccessibles, n'y découvrirois-je pas! Quelle bonté dans ce sacré cœur! quelle fournaise de charité, et quel excès du plus pur amour, non-seulement pour le Père céleste, mais encore pour moi!

Mais, ô mon Sauveur, comme les portes de ce divin Sanctuaire me sont fermées, et parce que je suis encore voyageur, et parce que tout ce que vous pensez, tout ce que vous dites, et tout ce que vous faites dans ce divin Sacrement, et comme Dieu et comme homme, est incompréhensible et d'un si grand mérite, que cela suffiroit pour racheter un million de mondes, je m'impose un profond silence, je me retranche aux adorations les plus soumises et les plus respectueuses: heureux si vous voulez bien les recevoir et les unir aux vôtres pour leur donner plus de poids et plus de mérite!

Je ne m'approche, comme Moïse, qu'en tremblant de ce buisson tout ardent des flammes de la plus pure charité; mes guides seront la foi et l'amour, et j'espère qu'ils ne m'égareront pas. J'écouterai la voix secrète qui sortira de ce buisson mystérieux, j'exécuterai fidèlement et sans aucun délai ce qu'elle m'ordonnera; je croirai fermement que vous y êtes un Dieu caché pour mon amour, mais un Dieu aussi puissant que dans le ciel; je vous y adorerai et vous y aimerai de tout mon cœur. Mais, ô divin Adorateur, je ne le puis, que vous ne me donniez vous-même cette foi et cet amour.

VI.

Comme c'est l'amour que vous avez pour tous les hommes et pour moi en particulier, ô mon divin Sauveur, qui vous a engagé à vous revêtir de ma chair, malgré votre grandeur et ma bassesse; comme c'est le même amour qui vous a fait souffrir dans ma chair tant d'outrages et tant de tourmens, et que c'est encore le même amour qui vous réduit ici, tout Dieu que vous êtes, dans l'humble posture de suppliant et d'adorateur, j'ai droit d'entrer en liaison, en commerce et en société avec vous, et de prétendre au mérite de tout ce que vous avez fait à Nazareth, à Bethléem, sur le Calvaire et dans l'institution de l'adorable Eucharistie, et de ce que vous faites encore à présent dans nos tabernacles, et sur cet autel où vous êtes exposé.

J'ai droit de m'approprier le mérite de vos divines occupations dans la sainte Eucharistie; vous y priez, vous y adorez pour l'amour de moi comme mon Chef, comme mon Père, comme mon Pontife, comme mon Médiateur et comme mon Sauveur.

Vous y traitez de la grande affaire de mon salut avec votre Père céleste : tantôt d'égal à égal, parce que vous êtes Dieu comme lui, et que vous pouvez tout accorder vous-même; tantôt de sujet à souverain, parce que vous vous êtes fait homme, et que la nature humaine que vous avez épousée vous abaisse au-dessous de lui, et vous réduit, parce que vous

m'aimez, et parce que vous le voulez, à l'humble qualité de sujet.

C'est alors, ô mon adorable Sauveur, que vous priez et que vous adorez, comme si vous étiez en ma place. Vous mettre en ma place, Seigneur, en la place d'une chétive créature, vous qui êtes le Créateur de toutes choses; vous mettre en la place d'un pécheur, vous qui êtes impeccable par nature; prier, vous qui êtes en droit d'accorder tout ce qu'on vous demande, vous qui possédez tout et qui n'avez besoin de rien; adorer, vous qui êtes infiniment adorable, et qui avez droit d'exiger les adorations de tous les hommes et de tous les Anges!

Mais parce que notre prière est une valeur infinie, à cause que la nature humaine que vous avez bien voulu prendre est unie en vous, inséparablement à la nature divine, elle est toujours exaucée. Ainsi, ô mon Sauveur, tout ce que vous faites est à moi, vous me l'avez donné, c'est mon bien, et je le conserverai avec tant de soin que personne ne me le ravira jamais.

VII.

Vous me donnez encore, ô mon Dieu, avec bien plus de profusion tous ces mérites, toutes ces grâces et tous ces biens inestimables, lorsque vous avez la bonté de descendre de ce tabernacle jusqu'à mon néant, et de venir en moi par la sainte Communion. Vous faites alors dans ma poitrine et sur l'autel secret de mon cœur tout ce que vous faites en pu-

blic aux yeux des fidèles qui vous adorent dans ce sanctuaire, et sur nos autels où vous êtes exposé ; vous le faites ici pour tout le monde, vous y êtes un adorateur public et universel, et le puissant Médiateur de tous les hommes en général.

Mais pendant que vous êtes en moi et que je vous possède en substance auprès de mon cœur, il semble alors, mon Dieu, que je suis l'unique objet de votre amour, que vous ne pensiez qu'à moi, que vous n'aimiez, que vous ne priiez, que vous n'adoriez et que vous ne demandiez que pour moi; comme si vous n'aviez que moi seul à penser, moi seul à nourrir, à rassasier, à sanctifier et à combler de grâces ; comme si j'étois seul au monde, seul racheté de votre Sang, seul destiné pour votre royaume céleste, seul l'objet de vos bontés et de vos divines miséricordes, de vos faveurs et de votre amour, et comme si cet adorable Sacrement n'étoit institué que pour moi seul.

Quel incompréhensible mystère, ô mon Sauveur ! et quel enchaînement de merveilles et de prodiges, soit que vous soyez exposé sur ces autels, soit que vous soyez résidant dans ma poitrine par la sainte Communion ! un Dieu renfermé dans les bornes étroites de l'Hostie, ou dans moi, quoique ce vaste univers ne puisse mettre des bornes à son immensité ! Un Dieu devenu la nourriture de l'homme, lui dont la Providence nourrit toutes les créatures ! Un Dieu sujet, quoique Souverain du ciel et de la terre !

Un Dieu suppliant, quoiqu'il soit le principe, la source, le propriétaire et le dispensateur de toutes les grâces et de tous les trésors imaginables! enfin, un Dieu adorateur et adoré en même temps de tous les Anges et de tous les hommes; et vous opérez, Seigneur, tous ces prodiges inouïs pour mon amour!

Apprenez-moi donc, ô mon divin Adorateur, à vous prier, à vous aimer et à vous adorer comme je le dois; et quand vous serez caché dans ce tabernacle, et quand vous serez exposé à mes yeux sur cet autel, et quand vous serez en moi par la sainte Communion, apprenez-moi à adorer avec vous le Père céleste, afin que je sois du nombre de ceux qui auront le bonheur de vous aimer, de vous adorer éternellement, et de vous voir à découvert dans le Ciel. Ainsi soit-il.

POUR LE DIMANCHE

DANS L'OCTAVE DU S. SACREMENT.

Grandeurs et abaissemens de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

PREMIER SENTIMENT.

QUEL divin et quel mystérieux spectacle la Religion présente-t-elle aujourd'hui dans le sanctuaire et sur cet autel à mes yeux, à mon esprit et à mon cœur! quel admirable et quel

surprenant assemblage ! quelle prodigieuse union ! et quel incompréhensible mélange de grandeurs et d'abaissemens, de gloire et d'abjection, de lumières et de ténèbres, de force et de foiblesse!

Mais, ô mon adorable Sauveur, quels puissans motifs d'amour et de reconnoissance, d'admiration et d'étonnement ! et quelle divine instruction me donnez-vous dans cet auguste mystère! mais quel aveuglement seroit pareil au mien, si je n'en profitois comme je dois et comme vous le voulez !

Quelle condamnation pour mon orgueil et pour ma vanité, si je refuse de m'humilier moi-même et de m'abaisser jusqu'au centre de la terre, moi qui ne suis que boue, que misère et que foiblesse, en voyant ici la grandeur même si prodigieusement abaissée dans ce mystère d'amour !

Que vois-je en effet dans cette Hostie par les yeux de la foi? J'y vois un Être suprême et indépendant, subsistant par lui-même, par qui toutes les créatures subsistent, et qui les a toutes tirées du néant. J'y vois un Dieu tout-puissant qui fait toutes les délices du ciel et de la terre, et qui fait trembler les enfers à son seul nom.

J'y vois mon Dieu, c'est tout dire, et un Dieu qui peut tout, qui fait tout, qui remplit tout, qui soutient tout, et qui donne la vie à tout ce qui subsiste, et qui dans un moment peut anéantir toutes choses aussi facilement qu'il les a produites.

J'y vois encore pour ma consolation un Dieu Sauveur, conçu par miracle du plus pur sang d'une Vierge, plus pure elle-même que les Anges; un Dieu, qui dès son berceau a attiré les monarques pour l'adorer, a fait trembler un autre monarque, a surmonté sa politique et sa fureur, et a triomphé de toutes les puissances de la terre et de l'enfer.

J'y vois un Dieu revêtu de ma chair, qui n'a ouvert la bouche que pour prononcer des oracles de vie en faveur des pécheurs qui ont eu recours à ses bontés, un Dieu qui a guéri les malades, éclairé les aveugles, nettoyé les lépreux, ressuscité les morts; un Dieu qui s'est fait obéir des démons, qui a racheté tous les hommes par l'effusion de son Sang, qui a triomphé pour toujours de la mort par la mort même, qui a rendu la vie à tous les hommes, en se la rendant à soi-même par sa toute-puissance.

II.

Mais, ô mon Dieu, que vois-je ici par les yeux de mon corps? Et qu'est-ce que la raison humaine, sans le secours de la foi, peut y découvrir de grand et d'auguste, qui soit digne de ses attentions et de ses admirations? Et qu'est-ce qui peut attirer ses respects, ses vénérations et ses hommages? Un simple morceau de pain, suivant les apparences, qui n'a rien de surprenant, rien d'extraordinaire, qu'une figure ronde que les hommes ont trouvé à propos de lui donner, et qui va bientôt être

détruit et consommé dans l'estomac d'un homme mortel et périssable, pour lui servir de nourriture comme les autres alimens ordinaires et les plus communs de la vie.

Ah! Seigneur, quoi de plus bas, quoi de plus ravalé et quoi de plus humiliant pour vous! Dieu tout-puissant, où vous renfermez-vous? Vous à qui les espaces infinis du ciel et de la terre ne suffisent pas; une Divinité renfermée, une immensité raccourcie dans un si petit espace, quel miracle d'amour! un Dieu contenu d'abord dans une si petite Hostie, pour de là se venir encore renfermer dans ma poitrine: quel prodige, Seigneur! et que dois-je faire pour reconnoître tant de bontés?

Quelle place occupez-vous donc ici, ô mon Dieu, vous qui êtes la grandeur même? Et où dois-je me placer moi-même en votre divine présence, moi qui ne suis rien, quand je vous vois si prodigieusement humilié dans ce Sacrement de grandeur et d'humilité? Ah! Seigneur, je prendrai toujours la dernière place, persuadé que plus je m'humilierai par devoir, par imitation et par amour, plus vous approcherez de moi.

Raison humaine, cédez à la foi divine, en présence de ce mystère de foi, et n'approchez jamais de ce sanctuaire que pour soumettre vos foibles lumières à la raison supérieure et infaillible de la foi, et pour adorer la grandeur de Dieu dans ce Sacrement d'humilité.

C'étoit du pain, il est vrai, avant la consécration; mais la foi me dit que si c'est du pain,

ce n'est pas un pain tel que vous le voyez, car la substance du pain commun y est anéantie ; ce pain n'est plus fait pour nourrir les corps, mais les âmes, c'est un pain de vie et d'esprit, c'est le pain des Anges qui est donné en nourriture aux hommes pour les faire vivre éternellement.

C'est le vrai corps de votre Créateur, de votre Sauveur et de votre Dieu, qui occupe un si petit espace, parce qu'il vous aime, et qui ne s'est humilié si prodigieusement dans le mystère de l'Eucharistie que pour vous marquer et l'excès de son amour, et combien il veut que vous l'aimiez : répondez à ses adorables desseins.

III.

N'écoutez donc plus, ô mon âme, ni la raison humaine, ni l'expérience des sens, qui vous conduiroient sans doute à l'erreur, à l'illusion et à l'infidélité. Allez plus loin, prenez un essor plus généreux et plus élevé; imitez l'Épouse des sacrés Cantiques, ne vous arrêtez pas à ces gardes infidèles de la foi ; passez-les, si vous voulez trouver ce Dieu caché et cet Époux céleste que vous aimez, et si vous voulez avoir en lui un aliment qui fait les délices des âmes saintes qui le cherchent avec ardeur et avec pureté.

Cherchez par la foi, dans cette grandeur humiliée, une nourriture divine qui vous préservera de la mort spirituelle et éternelle, qui est la seule que vous devez craindre, et qui,

en vous procurant la vie de la grâce, vous donnera en même temps des gages assurés de la vie et de la gloire. Il n'y a donc que la foi seule, accompagnée de la charité, qui puisse vous éclairer dans ce prodigieux mystère, et lever le voile qui cache les grandeurs et les humiliations d'un Dieu tout-puissant renfermé dans cette Hostie exposée à vos yeux.

Je l'écoute cette foi, ô mon Sauveur, et je veux l'écouter toute ma vie; j'entends qu'elle me dit que vous êtes un Dieu tout-puissant qui mettez des bornes à votre immensité, pour soumettre les lumières de ma raison, et pour m'embraser de votre divin amour: la foi me dit que vous êtes le Verbe éternel et la parole vivante du Père céleste, qui vous a imposé ici par amour un rigoureux silence; que vous êtes le Fils unique de ce Père qui est Dieu, égal en toutes choses à ce principe adorable dont vous êtes émané de toute éternité, et que, dans cette Hostie si petite à mes yeux, vous êtes un Dieu aussi grand et aussi puissant que lui, et qui par conséquent méritez les mêmes hommages et les mêmes adorations que lui.

La foi me dit encore que cette Hostie me cache le Créateur de ce vaste univers, qui, par une seule parole, a tiré toutes les créatures du néant, qui les nourrit, qui les soutient, qui, par sa providence toute paternelle, pourvoit à tous leurs besoins spirituels et corporels; créatures qui périroient toutes et retourneroient dans l'affreux abîme du néant d'où elles sont sorties, s'il étoit un instant sans penser à elles: quelle grandeur!

Mais ce Dieu si grand, si puissant et si glorieux descend du Ciel à la parole d'un prêtre, qui est sa créature, pour éclipser toutes les grandeurs et tout l'éclat de sa gloire, pour se renfermer dans cette Hostie : quelle humilité ! mais quel amour, ô mon Dieu !

IV.

La foi me dit encore que dans ce tabernacle et sur cet autel est renfermé un Dieu fait homme, lequel, après avoir uni par un amour excessif et incompréhensible à sa Divinité une chair semblable à la mienne, sujette à la soif, aux fatigues, au chaud, au froid, aux souffrances et à la mort, lui qui est immortel, le destructeur de la mort et l'auteur de la vie, a bien voulu, par un autre excès du même amour pour moi, réunir encore l'une et l'autre dans ce Sacrement, qui contient un Dieu tout entier et un homme parfait.

La foi me dit que la même chair et le même sang qu'il a pris dans le sein d'une vierge, et dont il s'est servi pour me racheter de la mort éternelle que j'avois méritée, y sont aussi renfermés, pour perpétuer ainsi et mon amour et ma rédemption jusqu'à la consommation des siècles ; d'où je dois conclure que, si je ne reçois pas cet inestimble bienfait en me sacrifiant pour lui sans réserve, comme il s'est sacrifié pour moi, je suis coupable de la plus indigne et de la plus criante de toutes les ingratitudes.

Mais, ô mon Dieu, ne suis-je pas dans l'impuissance de le reconnoître ! Tous les Anges

et tous les hommes pourroient-ils le reconnoître ? Oui, je le puis avec votre grâce qui ne me manquera jamais : votre amour pour moi a été le principal motif de l'institution de cet adorable Saacrement : vous vous êtes humilié en vous donnant à moi en nourriture : vous demandez que je vous aime et que je m'humilie ; c'est à quoi je vais travailler.

La foi me dit que cette Hostie, visible à mes yeux corporels, contient un Prêtre souverain dont le sacerdoce est éternel, et qu'il a droit d'offrir à son Père céleste des sacrifices qui lui sont toujours agréables, parce que son sacerdoce est uni à sa divinité, et qu'il veut par sa bonté m'associer à son sacerdoce, et m'offrir moi-même avec lui en unité de sacrifice. Ah ! Seigneur, quelle bonté et quel honneur me faites-vous ici ! je serois bien aveugle de le refuser.

La foi me dit, que c'est le Roi des rois qui vient établir son trône parmi les hommes, parce qu'il les aime, et que ce trône est plus un trône d'amour que de justice ; qu'il n'est sur ce trône que pour m'attirer et pour me combler de grâces ; pourquoi ne m'en pas approcher souvent avec confiance ?

Mais ce Roi du ciel et de la terre, exposé sur cet autel pour recevoir mes hommages, est aussi un Époux céleste qui vient contracter une alliance avec nos âmes, qui deviennent effectivement ses épouses par ce Sacrement d'amour ; et cet Epoux si tendre, si riche, si parfait, si prévenant et si digne d'être aimé, leur

donne libéralement son corps, son sang, son cœur, son esprit, son âme, sa vie et sa divinité même pour gage infaillible de son amour et des biens infinis qu'il me promet dans le Ciel, et qu'il ne tient qu'à moi de contracter et de ne jamais rompre cette glorieuse alliance : quel avantage !

V.

Quelle grandeur, ô Dieu de majesté! et que ce tabernacle où vous êtes à présent exposé, et au pied duquel je suis prosterné en posture de suppliant et d'adorateur, est digne de mes plus profonds respects, de mes hommages et de mes adorations!

Oui, Seigneur, ce tabernacle est mille fois plus auguste et plus respectable que le temple de Salomon, qui n'en étoit que la figure, et qui ne contenoit que l'ombre dont je possède ici la réalité, puisqu'en vous y enfermant il est devenu le temple d'un Dieu vivant qui y réside en substance, le sanctuaire du Verbe Créateur, l'autel du souverain Prêtre, le trône du Roi des rois, le lieu de délices d'un Dieu Sauveur, et le lit nuptial du chaste Époux de nos âmes.

Pénétré de vos grandeurs qui sont incomparables, et de vos bontés qui sont infinies, j'approche de cet autel où vous êtes avec tout le respect qui m'est possible, et toute la confiance que vous m'inspirez vous-même, pour vous offrir mes adorations et mon amour; et ma confiance est d'autant plus entière que vous vous rendez accessible à une vile créature, que

vous l'invitez vous-même à s'approcher de vous, que vous obscurcissez tout l'éclat de la gloire qui vous entoure, et que vous inclinez par amour cette grandeur inséparable de votre être et de votre majesté.

Oui, Seigneur, je vous adore du plus profond de mon cœur dans cet auguste temple, comme mon Dieu : je vous rends mes plus humbles respects et le culte que je vous dois dans ce sanctuaire, comme à mon Créateur, à qui je suis redevable de tout ce que je suis et de tout ce que je possède dans ce monde : je vous offre mes hommages sur ce trône comme à mon Souverain dont je veux suivre les lois, et dont je veux dépendre jusqu'à la mort ; je me consacre à vous par reconnoissance et par amour, comme à mon Sauveur qui m'a délivré de la tyrannie du péché, de la mort et de l'enfer par les souffrances et par l'effusion de son Sang.

Je m'immole tout entier et sans réserve à vous, en qualité de victime, au pied de cet autel, comme à mon souverain Prêtre, qui s'est sacrifié soi-même en ma place pour apaiser la colère de Dieu son Père, justement irrité contre moi : je me livre tout entier entre vos mains, pour être offert par vous et à vous-même, parce que vous êtes mon Dieu ; et à votre Père céleste, à qui vous avez droit de m'offrir en vous offrant vous-même.

Je m'unis à vous, Seigneur, et je vous offre et vous consacre toute ma mémoire, tout mon esprit, tout mon cœur, toute mon âme, toute

ma volonté, tous mes désirs et toute ma personne sur ce lit nuptial, comme à mon divin Époux.

Heureux si cette alliance si sainte et si glorieuse que je contracte aujourd'hui avec vous par le Sacrement de votre Corps et de votre Sang devient un gage assuré de cette union éternelle à laquelle j'aspire dans le Ciel !

VI.

Mais, ô mon Dieu, que j'aperçois ici d'étranges humiliations au milieu de ces grandeurs que vous découvrez à mon âme par la foi dans l'adorable Sacrement de l'Eucharistie ! et que le brillant de cette gloire si pure, dont vous jouissez dans ce tabernacle et sur cet autel, me paroît obscurci par des abaissemens prodigieux qui me surprennent et qui confondent mon orgueil !

Vous êtes dans ce sanctuaire, ô mon divin Sauveur, un Dieu tout-puissant, et le Créateur du ciel et de la terre ; et votre Divinité, aussi-bien que tous vos glorieux attributs, sont cachés sous les espèces et les apparences les plus communes, qui n'ont aucun brillant.

Oui, Seigneur, vous êtes le Créateur des Anges et des hommes, et de tout ce qui subsiste dans ce vaste univers ; et par un prodige d'humilité vous êtes devenu vous-même, dans un sens, une créature qui pratiquez volontairement une obéissance ponctuelle, en vous soumettant à un prêtre, qui n'est lui-même qu'une créature que vous avez formée de vos

mains ; et vous lui obéissez avec autant de promptitude que s'il étoit devenu lui-même votre Dieu.

Vous êtes dans cette Hostie comme le Sauveur de tous les hommes, et vous y réitérez, en leur faveur, tout ce que vous avez fait sur le Calvaire, pour les racheter de l'enfer et pour leur ouvrir les portes du Ciel ; et plusieurs d'entre eux vous y insultent avec mépris, et ils profanent le Corps, le Sang dont ils ont été rachetés. Quelle humiliation ! et quel excès de patience et de bonté de ne pas punir ces outrages, et d'attendre encore ces profanateurs à la pénitence !

Vous y êtes, Seigneur, comme un souverain Prêtre qui offrez incessamment à votre Père céleste un sacrifice d'agréable odeur pour notre réconciliation : mais je vois toute la gloire de votre divin Sacerdoce obscurcie par la qualité de victime que vous prenez entre les mains de vos propres victimes, qui prennent ici votre place et qui deviennent vos prêtres.

Vous êtes enfin dans cette Hostie, ô mon divin Sauveur, comme le Roi des rois, et comme le souverain Seigneur du ciel et de la terre, à qui toutes les créatures obéissent, et dont le royaume est éternel ; vous y êtes cependant sans trône et sans majesté visible à mes yeux, et rien ne marque ici votre grandeur ni votre autorité : au contraire, vous y obéissez à vos créatures comme à vos maîtres, vous leur préparez leur nourriture, vous avez la bonté de leur servir à table les mets les

plus exquis; et ces alimens que vous leur servez, c'est vous-même, c'est votre propre Chair, c'est votre propre Sang; et souvent, au lieu de reconnoître vos bontés, ils vous insultent par leurs irrévérences.

VII.

Grandeur incompréhensible, Être sublime et indépendant, mais humilié à l'excès et anéanti pour mon amour dans cet adorable Sacrement; je reconnois, en vous adorant du plus profond de mon cœur, et mes misères et mon néant; je vous demande la grâce de ne les jamais oublier, de penser et d'agir toujours conséquemment, et de supporter dignement, par amour et par imitation, tous les mépris et toutes les humiliations.

Dieu tout-puissant, j'adore sur cet autel et dans cette Hostie votre Divinité cachée; je crois que vous êtes le même Dieu que les Anges adorent, et que j'espère adorer éternellement dans le Ciel: en attendant, recevez ici mes adorations et mes hommages.

Créateur de ce vaste univers, qui l'avez tiré du néant par une seule parole, et qui le soutenez par votre Providence; Créateur devenu créature par un miracle d'amour, je vous fais hommage de tout ce que je possède et de tout ce que je suis; je confesse que je vous dois tout, puisque je n'ai rien, et que je ne suis rien que par vous.

Roi des rois, souverain maître de toutes les créatures visibles et invisibles, qui avez bien voulu descendre de votre trône céleste pour

venir résider sur cet autel, je m'abaisse humblement aux pieds de votre adorable Majesté, je me soumets à vos lois qui sont saintes, et je vous demande pardon de toutes mes révoltes et de toutes mes désobéissances.

Je vous adore dans cette Hostie comme mon Dieu; je vous rends mes actions de grâces comme à mon Créateur; je vous y rends mes hommages et mes obéissances comme à mon Roi; je vous y offre ma reconnoissance et mon amour comme à mon Sauveur, qui m'a délivré de la mort, et qui m'a rendu la vie.

Je vous adore dans cette Hostie, devant laquelle je voudrois être prosterné tous les jours et tous les momens de ma vie, pour y produire incessamment les actes d'amour, d'adoration et d'actions de grâces que je vous dois.

Abaissemens prodigieux de mon Sauveur et de mon Dieu, c'est vous qui me le rendez d'un bien plus facile accès, et par conséquent bien plus aimable, parce que vous me faites comprendre qu'il ne s'est abaissé jusqu'à mon néant que parce qu'il m'aime; qu'il en veut à mon cœur, et qu'il veut m'élever jusqu'à lui.

Souveraine grandeur humiliée pour mon amour, opérez en moi cette véritable et sincère humilité de l'esprit et du cœur, qui me fasse connoître et sentir en même temps que je ne suis rien et que vous êtes tout, et que je ne mérite que le mépris et que l'humiliation.

Mais, ô mon Dieu, faites-moi aimer l'un et l'autre: c'est ainsi que je me rendrai plus digne de m'approcher de votre adorable Sacrement

pendant cette vie mortelle, et de vous connoître, de vous aimer et de vous posséder dans la vie éternelle. Ainsi soit-il.

POUR LE LUNDI
DANS L'OCTAVE DU S. SACREMENT.

Jésus-Christ sur son Trône de grâces dans le Sacrement de l'Eucharistie.

PREMIER SENTIMENT.

APPROCHEZ-VOUS souvent, ô mon âme, de l'adorable Sacrement de l'Eucharistie, qui est une source intarissable de grâces, et qui coule toujours en abondance sur ceux qui s'en approchent avec foi, avec amour : soyez dans ce saint temps inséparable du sanctuaire où le Saint des Saints réside, si vous voulez devenir sainte : prosternez-vous tous les jours au pied de cet autel, pour y adorer votre Dieu ; vous en sortirez toujours meilleure et plus agréable à ses yeux.

Soyez assidue à faire votre cour au pied du trône où est placé votre Souverain : ce trône n'est plus un trône inaccessible, il n'est plus de flammes et de feu comme le décrivoit le prophète Daniel (*Dan.* 7) ; c'est un trône de grâces : il ne les refuse à personne, quand on les lui demande comme on doit les lui demander.

Si vous êtes destituée de grâces, votre état est bien à plaindre, parce que vous n'avez qu'une apparence de vie, et que vous êtes morte spirituellement et en danger évident de mourir éternellement, si vous n'y mettez ordre incessamment : sentez donc le besoin extrême que vous avez d'être dans les bonnes grâces de votre Souverain, qui est exposé sur cet autel comme sur son trône de grâces, qu'il a bien plus envie de vous donner, que vous n'en avez de les recevoir.

Tenez une fidèle compagnie à ce Sauveur dans ce sanctuaire, où son amour l'a placé ; soyez persuadée qu'il n'y est exposé que pour vous y attendre, et pour vous inviter à le venir trouver : il a la bonté de faire les premières démarches et de descendre de son trône céleste pour vous venir chercher; vous seriez bien insensible et bien ingrate si vous ne répondiez pas à ses bontés.

Montrez-lui avec une tendre confiance toutes les plaies de votre cœur, et il les guérira. Approchez-vous donc, selon le conseil du grand Apôtre (*Hebr.* 4), avec une parfaite ouverture de cœur et une entière confiance, de ce trône de grâces, afin d'y trouver la miséricorde dont vous avez besoin tous les jours, et surtout pour y puiser les grâces de force et de protection qui vous sont nécessaires dans les tentations extraordinaires qui peuvent vous arriver, et sans lesquelles on est en danger de succomber quand on a laissé affoiblir sa grâce.

Ressouvenez-vous, ô mon âme, que toutes

les grâces sont dans l'adorable Eucharistie, comme dans leur source, elles coulent incessamment du Corps et du Sang de Jésus-Christ, et elles en coulent avec abondance; recevez-en avec une sainte avidité les précieux écoulemens. Ne craignez point, les ruisseaux sont toujours pleins, parce que la source d'où ils partent est intarissable.

Si vous êtes ardente à les demander, vide des choses de la terre pour les bien recevoir, et fidèle à les faire profiter, vous posséderez en vous, non pas un simple ruisseau ni un simple écoulement, mais une source très-abondante de cette eau vive qui rejaillira jusqu'à la vie éternelle.

II.

Augmentez ici votre confiance, ô mon âme, et soyez persuadée que vous ne pouvez jamais la pousser trop loin, tant que l'amour en sera le principe, et que vous soutiendrez votre confiance par les bonnes œuvres.

Pour vous y engager plus fortement, ressouvenez-vous que ce même Dieu, que vous adorez ici, vous a dit, pendant qu'il étoit encore voyageur sur la terre (*Marc.* 11), que les grâces que vous demanderiez vous seroient sûrement accordées, lorsqu'en les demandant vous croiriez fermement les obtenir de la bonté de celui à qui vous les demanderiez; demandez donc, et dites en demandant : Ah! Seigneur, que vous êtes un Sauveur libéral, et que vous êtes un Souverain d'un facile accès!

Ressouvenez-vous encore, ô mon âme, que vous êtes au pied d'un trône d'où les grâces, dont vous ne pouvez vous passer, coulent de source, puisque l'auteur de toutes les grâces, qui en a été la cause méritoire par ses souffrances et par son Sang, y est assis : demandez donc avec une entière confiance et une sainte persévérance, et soyez sûre que ce divin Sauveur vous accordera tout ce que vous lui demanderez.

Examinez ici vos besoins les plus pressans, méditez sur les grâces qui vous sont les plus nécessaires pour votre avancement spirituel; sur les défauts les plus notables et les plus ordinaires dont vous voudriez vous corriger, sur les vertus qui vous manquent; après cette importante réflexion, demandez ici, et demandez tous les jours avec confiance, et vous obtiendrez.

Pour augmenter votre confiance en Jésus-Christ exposé sur cet autel, persuadez-vous que, plus vous participerez aux grâces renfermées dans ce divin Sacrement, plus vous y en trouverez de nouvelles, parce que la source est abondante et inépuisable, et que, plus vous en recevrez, plus aussi vous acquerrez de capacité et d'étendue, pour en contenir de plus nombreuses et de plus abondantes; et vous n'en connoîtrez bien la juste valeur que quand vous les aurez reçues.

Il faut ici de l'expérience pour bien goûter le don de Dieu, qui est la grâce attachée au Sacrement; et pour goûter l'auteur de ce don

dans la sainte Eucharistie, cette heureuse expérience donne toujours une avidité nouvelle : il faut désirer le don de Dieu pour le posséder, et il faut le posséder pour apprendre à le mieux désirer.

N'êtes-vous point, ô mon âme, comme cette pécheresse de Samarie, qui, bien qu'auprès de Jésus-Christ, ne connoissoit ni son don ni sa personne. (*Joan.* 6.) Quand vous êtes au pied de cet autel en présence de cet auteur des grâces, ne faudroit-il point vous dire : Si vous connoissez le don de Dieu ? Appliquez-vous à le connoître ; et, dès que vous le connoîtrez bien vous le demanderez.

Poussez votre hardiesse plus loin, on vous le permet ; ne vous contentez pas du ruisseau, allez à la source, elle est auprès de vous ; unissez votre cœur à cette source de grâce, sucez, buvez, enivrez-vous de cette eau divine, dit saint Augustin, remplissez-vous, afin que vous en soyez inondée, de manière que vous soyez toujours pleine, et que vous ne vous vidiez jamais.

III.

Ce n'est point assez pour vous, ô mon âme, d'être humblement prosternée au pied de ce trône de grâces où votre Souverain, votre Sauveur et votre Dieu est assis, et d'y être en posture d'adoratrice et de suppliante, pour lui offrir vos adorations et pour lui rendre vos hommages, pour lui donner des témoignages de votre amour, par les protestations les plus

sincères et les plus tendres, et pour lui demander les grâces attachées à son adorable présence : vous pouvez aller plus loin.

Ressouvenez-vous que ce souverain Seigneur et que ce Dieu tout-puissant est aussi un époux; que sa majesté est une majesté adoucie, familière et caressante; et qu'en qualité d'épouse vous avez droit de monter sur son trône, puisqu'il veut bien partager sa gloire et ses trésors avec vous, et vous faire part de toutes les grâces dont vous avez besoin.

Vous avez encore le droit, après l'avoir adoré comme votre Dieu, de vous aller asseoir à sa table, pour puiser ces grâces avec plus d'abondance, et pour en faire passer la source même jusque dans votre cœur : ouvrez votre bouche, dit ce Seigneur charitable par son Prophète (*Ps.* 80), et je la remplirai : ouvrez votre cœur, j'y demeurerai et porterai toutes mes grâces avec moi; recevez-les, soyez-y fidèle, c'est le vrai moyen d'en obtenir toujours de nouvelles.

Que craignez-vous donc, ô mon âme! approchez-vous de lui avec confiance, puisqu'il vous y invite, et que, non content de vous y inviter une fois, il envoie ses serviteurs jusqu'à trois fois, pour vous dire que ce festin mystique et délicieux est prêt (*Matth.* 22); et que, non content encore de vous y appeler avec toute la tendresse possible, il vous en fait un commandement exprès, attachant même une récompense à votre obéissance, qui est la vie éternelle.

Quoique cet adorable Sauveur soit un Dieu tout-puissant et un souverain infiniment respectable, il est cependant sur cet autel, où son amour l'a placé comme un Dieu Sauveur et comme un souverain aimant; il vous appelle, il vous invite, il vous attire, il vous flatte par des promesses avantageuses et magnifiques si vous répondez à ses bontés.

Ah! Seigneur, je serois bien ingrat et bien insensible de ne me pas rendre à de si tendres caresses! Vous descendez de votre trône, vous vous abaissez à manger avec moi, et à me servir vous-même le délicieux aliment que vous m'avez préparé; et cet aliment, c'est votre propre chair, c'est votre sang, c'est votre âme, c'est votre divinité, c'est vous-même tout entier qui êtes l'auteur des grâces.

Quelle gloire! quel avantage! et quel bonheur pour moi, si je vous reçois en moi avec un cœur pur et plein d'amour! quel trésor de grâces ne posséderai-je pas en vous possédant! donnez-vous donc à moi, ô mon aimable Sauveur, et ne m'abandonnez jamais.

IV.

Quelle miséricorde, ô Dieu de grâces et de bonté, de m'offrir et de me fournir tant de moyens, et des moyens faciles pour m'enrichir de vos grâces! C'est dans cette vue que vous avez institué les Sacremens, qui sont les sacrés canaux par lesquels vous les répandez sur nos âmes, conformément à nos besoins et par mesure.

Mais dans l'adorable Sacrement de l'Eucha-

ristie vous les répandez en abondance et à pleines mains. Ceux-là ne sont que les canaux par où elles coulent, et les instrumens qui me les appliquent, et vous n'y êtes pas en personne. Ici vous donnez sans mesure, parce que vous aimez de même, et que vous y êtes présent en personne.

Pour répandre en moi toutes ces grâces attachées à un si grand Sacrement, ô mon Dieu, vous ne demandez autre chose qu'un cœur préparé, et vous avez souvent la bonté de le préparer vous-même; et quand il a fait tous ses efforts pour répondre à vos adorables desseins sur lui, vous remplissez toute sa capacité, et il se trouve comme inondé dans ce Sacrement d'un océan de grâces qui lui font bien sentir que vous êtes un Dieu infiniment magnifique et libéral à l'égard de ceux que vous aimez et qui vous aiment.

Dans les autres Sacremens, ô mon Dieu, vous me donnez des fruits, par la grâce que vous m'y conférez; et dans celui de la divine Eucharistie vous m'y donnez et les fruits et l'arbre qui les porte; vous avez la bonté de m'en transporter le domaine, je deviens le propriétaire de ce fonds si précieux, et mon cœur est la terre mystique où cet arbre de grâces et de bénédictions est planté. Ah! Seigneur, quels fruits abondans ne dois-je point produire quand j'ai eu le bonheur de vous recevoir à la sainte Table!

Dans les autres Sacremens je ne reçois que quelques rayons de lumière qui m'éclairent à

demi; ici j'ai le soleil tout entier, qui produit ses rayons; et ce divin soleil me touche, il entre chez moi et il éclaire tout mon intérieur; et, plus favorisé que Jonathas, dès que j'ai mangé ce miel délicieux il me nourrit non-seulement de sa propre substance, mais il ouvre encore mes yeux pour vous connoître, et mon cœur pour vous aimer.

Les autres Sacremens ne sont que les ruisseaux qui portent la grâce dans les âmes. Celui-ci donne le ruisseau et la source; il met mon âme en possession de la grâce et de l'auteur de la grâce, de la gloire et de l'auteur de la gloire. Ainsi, Seigneur, je vous conjure de vous donner à moi lorsque je m'approcherai de votre sainte Table.

V.

Auteur, source et principe adorable de toutes les grâces, pendant que mes yeux sont attachés avec un profond respect sur cette Hostie, où vous êtes renfermé pour l'amour de moi, favorisez-moi d'un de ces divins regards qui toucha le cœur de saint Pierre, qui porta la grâce dans son cœur, et qui tira de ses yeux des larmes de pénitence et d'amour.

Mon âme est foible et languissante, soutenez-la par la force infinie de ce divin Sacrement; mon âme est malade, rendez-lui la force et la santé; mon âme est pécheresse, sanctifiez-la; elle est le plus souvent froide et sans amour, parce qu'elle s'est éloignée de vous, embrasez-la de vos divines ardeurs par ce Sacrement d'amour: elle est sans sentiment et plus sèche

que la pierre du désert, parce qu'elle a fui votre divine présence, et qu'elle a cherché des amusemens indignes d'elle parmi les créatures; arrosez-la d'une pluie de grâces et de bénédictions que vous portez ordinairement dans les âmes innocentes qui s'approchent de vous.

Me voici humblement prosterné au pied de votre trône de grâces, où je vous adore comme mon Dieu, et où je m'efforce de vous marquer mon amour, comme à mon Sauveur et comme à l'époux de mon âme; regardez-moi, écoutez-moi, exaucez-moi, faites-moi miséricorde, et accordez-moi la grâce que je vous demande.

Je n'en demande point d'autre, Seigneur, que celle de vous recevoir dignement, de vous être fidèle, de faire toujours votre volonté, et de la faire avec plaisir, et de vous aimer jusqu'au dernier soupir de ma vie.

Ah! Seigneur, si le simple attouchement des bords de votre habit a eu la force de guérir une femme d'une maladie incurable dont elle étoit affligée depuis plusieurs années, parce qu'elle s'étoit approchée de vous avec foi, avec confiance et avec respect, quelles grâces de guérison et de santé ne puis-je point attendre d'une Communion, quand je m'y serai préparé avec tout l'amour, tous les désirs, toute la foi et toute la pureté dont je suis capable avec tous les secours de votre grâce!

Je toucherai alors, mon divin Sauveur, non pas les bords de votre habit, comme cette femme malade, mais cette même chair que vous avez prise pour l'amour de moi dans le sein d'une

Vierge; mais ce même sang que vous avez répandu pour moi sur la Croix; mais ce même cœur qui est une fournaise de l'amour sacré qui qui s'est si souvent laissé attendrir sur les misères des hommes; mais cette même âme qui a accepté pour mon salut la mort la plus cruelle et la plus infâme; et cette même Divinité que le ciel et la terre adorent, et qui fait trembler les enfers.

En un mot, toute votre personne adorable, ô mon divin Jésus, touchera ma langue, ma bouche, mon estomac, mon cœur et toutes les puissances de mon âme : heureux si, par cet attouchement sacré, il sort de vous une vertu secrète pour me guérir et pour me sanctifier ! Ah! quelles grâces de santé, de force, de pureté, d'amour, d'onction et de vie ne dois-je point espérer, si je m'approche de vous avec toutes les dispositions que vous demandez!

VI.

Chair toute pure de mon adorable Sauveur, d'où découle une infinité de grâces, touchez efficacement la mienne dans toutes les Communions que je ferai dorénavant; communiquez-lui une grâce de pureté qui soit une parfaite image de celle que vous possédez, détruisez-en toute la foiblesse, toute la sensibilité, et tout le mauvais penchant qu'elle a pour les plaisirs sensuels et pour la délicatesse, pour tout ce qui lui feroit contracter la moindre souillure qui pourroit déplaire à votre infinie pureté; purifiez-la, consacrez-la, et rendez-la digne

de s'approcher souvent de vous, et de devenir, par la Communion, un digne sanctuaire de la vôtre.

Sang précieux que j'adore ici, arrosez-moi, lavez-moi; sacrée liqueur, enivrez-moi, et marquez-moi pour le Ciel. C'est votre première effusion sur le Calvaire qui m'a sauvé : mais comme je me suis rendu indigne d'un si grand bienfait par les péchés innombrables que j'ai commis depuis mon baptême, renouvelez en moi, par une seconde effusion mystique que vous faites dans l'adorable Sacrement de l'Eucharistie, la grâce d'une rédemption complète; je ferai tous mes efforts pour la conserver jusqu'à la mort.

Cœur adorable de mon Jésus, qui n'êtes qu'une pure captivité du divin amour, qui, depuis le bienheureux instant de votre formation dans le sein de votre auguste Mère, avez toujours aimé votre Père céleste d'un amour infini, ineffable, et autant qu'il mérite d'être aimé, et qui ne demandez qu'à répandre votre divin amour dans tous les cœurs, descendez de ce trône de grâces où je vous adore à présent; venez toucher mon cœur de glace, pour le purifier et pour l'embraser de vos divines ardeurs.

Venez vous emparer et prendre une possession entière de tout mon cœur, faites-lui sentir tous vos divins mouvemens et ce que vous sentez vous-même pour mon amour, et donnez-lui, par ce Sacrement, une grâce d'alliance et d'union inséparable avec vous.

Ame sainte et sanctifiante de mon Sauveur, qui renfermez en vous tous les trésors de la grâce, de la science et de la sagesse de Dieu, répandez-vous toute dans la mienne et consacrez-en toutes les facultés. Remplissez ma mémoire du souvenir de vos bontés ; instruisez, éclairez mon esprit de vos divines lumières ; tournez vers vous ma volonté, mes désirs, mes attachemens et tout mon amour, et donnez-moi de nouvelles ardeurs pour aller à vous, pour parvenir à vous, pour demeurer en vous et pour me reposer en vous dans le temps et dans l'éternité.

VII.

Divinité adorable, Dieu de Majesté, Souverain du ciel et de la terre, qui, pour l'amour des hommes, avez bien voulu vous renfermer dans cette Hostie que j'adore du plus profond de mon cœur, me voici prosterné en posture de suppliant et d'adorateur au pied de cet autel que vous avez choisi pour votre trône, d'où vous répandez des grâces, selon votre bon plaisir, sur ceux qui ont l'honneur de venir ici vous rendre leurs hommages, vous adorer en esprit et en vérité, et qui, semblables aux Séraphins, chantent plus de cœur que de bouche les louanges de votre sainteté.

Je m'unis, Seigneur, à ces Esprits célestes qui environnent votre trône, et je ne veux faire qu'un esprit, qu'un cœur et qu'une voix avec eux, pour me rendre digne d'obtenir vos grâces et vos miséricordes, et je les prie de les demander pour moi et avec moi.

Dieu de Majesté, regardez-moi de ce trône de grâces où vous êtes assis, et où vous éclipsez tout l'éclat de votre grandeur et de votre divinité pour mon amour et pour m'inspirer plus de confiance et plus de hardiesse à m'approcher de vous; écoutez, exaucez mes prières et agissez puissamment pour me changer et me transformer en vous, selon votre divine parole.

Qu'un fleuve rapide et abondant de grâces sorte de ce tabernacle pour s'emparer de mon âme et pour l'inonder; faites-moi sortir de mon néant, de ma bassesse et de la boue où je suis enfoncé; inclinez votre grand cœur jusqu'à moi, ou élevez le mien jusqu'à vous, afin qu'ils soient toujours inséparablement unis, et qu'ils ne se séparent jamais l'un de l'autre; toutes les avances et tout le principe de cette union viennent de votre côté, Seigneur, et tout l'honneur et tout l'avantage est du mien.

Auguste Sacrement, source de grâce et de miséricorde, qui contenez en vous tout ce qu'il y a de plus précieux dans le ciel et sur la terre, donnez-moi cette grâce de force dont j'ai besoin pour combattre généreusement tous les ennemis qui en veulent à mon salut ; pour supporter avec courage toutes les souffrances, tous les mépris et toutes les épreuves auxquelles je serai exposé; pour pratiquer, pour soutenir dans un esprit de pénitence les mortifications que je dois endurer dans cette vie, afin de satisfaire, comme je le dois, à votre justice. Donnez-moi cette grâce d'onction et de réfection

spirituelle qui anime, qui soutienne et qui fasse croître mon âme dans toute l'étendue de la perfection chrétienne que vous demandez à mon âme, pour remplir et ma grâce, et mon attrait, et vos adorables desseins sur moi.

Je vous demande, ô mon Sauveur, cette grâce si précieuse de la persévérance chrétienne dans la pratique de la vertu que j'aurai embrassée : mais surtout, ô Dieu de miséricorde, accordez-moi cette grâce purement gratuite de la persévérance finale qui me mette, au moment de ma mort, en possession de ce bonheur éternel dont vous êtes ici le gage le plus assuré.

POUR LE MARDI

DANS L'OCTAVE DU S. SACREMENT.

Jésus Prêtre et victime dans l'Eucharistie.

PREMIER SENTIMENT.

PLUS je m'approche de cet autel où vous résidez, ô mon divin Jésus, et où vous êtes exposé à mes yeux pendant cette sainte Octave, plus j'y découvre de mystères dignes de mes attentions, de mes respects, de ma reconnoissance et de mon amour.

Après vous avoir adoré sur cet autel et dans cette Hostie comme un Dieu tout-puissant, comme le Souverain du ciel et de la terre, comme le Créateur de tous les hommes et de ce

vaste univers, comme le libérateur qui vous êtes exposé à la mort pour me sauver la vie par vos souffrances et par l'effusion de votre Sang, et comme l'auteur et le dispensateur des grâces, je vous vois encore ici comme un Prêtre éternel, qui offrez pour moi un sacrifice d'agréable odeur à votre Père céleste, et qui l'offrez encore tous les jours pour tous les hommes, sur tous les autels, dans toute l'étendue du Christianisme, et jusqu'à la consommation des siècles.

J'adore ici, ô mon divin Sauveur, votre souverain Sacerdoce, dont celui de Melchisédech et de tous les autres prêtres de la loi ancienne n'étoit que l'ombre et la figure : j'adore ce sublime et divin caractère qui m'est aujourd'hui si favorable, et que vous n'avez pris que pour mon amour, et dont vous exercez tous les jours les augustes fonctions en vous immolant pour moi et pour tous les fidèles qui viennent ici vous adorer, et qui ont le bonheur de participer, par la sainte Communion, au Sacrement adorable de votre Corps et de votre Sang.

J'adore, ô mon Dieu, votre divin Sacerdoce, comme la source de tout le sacerdoce dont les prêtres de la loi nouvelle sont revêtus, et d'où toute l'autorité qui leur est conférée pour offrir des sacrifices au Tout-puissant, pour réconcilier les pécheurs à votre Père céleste, pour les remettre en droit d'espérer, de prétendre et de posséder l'héritage céleste, a tiré son origine et sa force.

J'implore ici, en votre présence et au pied

de votre sanctuaire, l'autorité de votre divin Sacerdoce, pour obtenir ma parfaite réconciliation auprès de votre Père céleste, pour désarmer sa justice que je n'ai que trop irritée, pour me traduire, par le mérite et par la puissance du sacrifice continuel que vous lui offrez sur tous les autels du Christianisme, du tribunal redoutable de sa justice à celui de sa divine miséricorde, qui me sera toujours plus favorable quand je serai sûr de votre puissante médiation.

J'implore aussi le pouvoir et le crédit de votre Sacerdoce auprès de vous-même, ô mon divin Sauveur, puisque, pour être mon Prêtre et mon Médiateur, vous ne cessez pas d'être mon Dieu. Offrez-vous donc en sacrifice, offrez-vous pour moi et offrez-vous avec moi pendant que je m'offre à vous-même, et je serai réconcilié.

II.

Cependant, ô mon souverain Prêtre, mon esprit ne peut accorder que par les lumières d'une foi soumise et aveugle l'union du Sacerdoce et de la Divinité dans votre personne, et vous faites un miracle en les réunissant dans cet adorable Sacrement pour mon amour.

C'est en effet l'apanage de Dieu seul de recevoir des sacrifices, et c'est au prêtre à les offrir; supérieur au peuple pour lequel il sacrifie, il devient par ses fonctions, quoique vénérables et sacrées, inférieur à Dieu, à qui il offre des victimes : et vous lui êtes égal en toutes

choses. O mon Sauveur, quel miracle d'amour et quelle prodigieuse humilité !

Il me semble donc, ô mon adorable Pontife, que vous renonciez en ma faveur au droit naturel que vous aviez de recevoir des victimes avec votre Père céleste, pour vous charger du soin de les offrir vous-même, ce qui vous abaisse au-dessous de Dieu ; et c'est l'intérêt que vous prenez à mon salut qui vous y engage : quel puissant motif de reconnoissance et d'amour !

Non content de vous revêtir du caractère sacerdotal, et de l'associer dans ce Sacrement à votre Divinité, pour le rendre plus respectable et plus puissant en ma faveur, et pour traiter ainsi de ma rédemption, de ma réconciliation et de mon salut avec d'autant plus de force, d'énergie et de succès, que, par cette union, vous le faites d'égal à égal : je vous vois encore sur cet autel en qualité de victime, et de victime obéissante, toujours prête à s'immoler et à donner son sang pour un pécheur qui n'a mérité que des supplices éternels. Quelle excessive bonté ! quel nouveau et quel incompréhensible motif de tendresse et de retour vers vous, ô mon Sauveur !

Que vois-je donc ici par les yeux de la foi sur cet autel ? un Dieu, un Prêtre et une victime ! Un Dieu tout-puissant et éternel, que toutes les créatures reconnoissent pour le principe et l'auteur de leur être : un Prêtre médiateur et inférieur à Dieu, quoiqu'il lui soit égal en toutes choses, et qui ne s'abaisse à cette

qualité que pour mon amour ; et une victime immolée volontairement pour des créatures : et ce qui me paroît de plus étonnant, c'est que ces différentes qualités et ces différentes fonctions se rencontrent dans une seule personne, et que cette personne est J. C., mon Dieu et mon Sauveur.

Quel prodige étonnant, et quel miracle d'amour ! faites-y attention, ô mon âme, et efforcez-vous de sentir, comme vous devez le sentir, que c'est pour votre amour que le Souverain du ciel et de la terre s'abaisse ainsi dans cette Hostie.

III.

Je vois donc ici, ô mon adorable Sauveur, un Dieu tout-puissant et tout miséricordieux, qui reçoit le plus auguste et le plus saint de tous les sacrifices qui lui est offert sur cet autel : je vois un prêtre qui l'offre, et qui est sûr, en l'offrant, qu'il sera favorablement reçu ; et une victime qui se présente d'elle-même pour être immolée, et qui l'est effectivement, quoique d'une manière toute spirituelle et non sanglante.

Victime qui monte sur l'autel sans y être forcée que par l'amour qu'elle a pour moi, et par l'empressement qu'elle a de me réconcilier à Dieu, et de me procurer la grâce de me fortifier contre les attaques de mes ennemis, et de me donner des gages assurés d'une gloire immortelle.

Que ferai-je, ô mon Dieu, pour reconnoître

ce bienfait? sinon d'être moi-même votre victime, et de vous sacrifier, tous les jours de ma vie, tout ce que j'ai et tout que je suis, encore ne vous donnerai-je rien qui ne vous appartienne et qui ne vienne de vous.

Oui, Seigneur, vous êtes mon Dieu et ma victime, mais la victime la plus précieuse qui fut jamais: une victime obéissante aux volontés de Dieu votre Père, et, qui plus est, à celle de sa créature, qui la fait descendre du Ciel, et qui la produit sur l'autel et à la place du pain, quand il lui plaît, sans qu'elle y apporte jamais la moindre résistance.

Un Dieu victime, quel prodige! un Dieu victime pour sa créature, quel miracle d'amour! un Dieu victime par les mains de sa créature, et lui obéissant plus ponctuellement qu'un serviteur n'obéit à son maître! et moi, chétive créature, désobéissante à mon Dieu et à mon Créateur, quel aveuglement!

Vous êtes encore une victime, ô mon Sauveur, qui, non contente de s'immoler une fois et dans un seul sacrifice, êtes toujours prête à vous immoler pour moi, toujours prête à donner votre vie et à recevoir le coup de la mort quand je l'ai méritée : peut-on pousser plus loin son amour!

Une victime continuelle qui, après avoir été offerte sur l'autel, vient à moi quand je le souhaite, dans ma bouche, dans ma poitrine et dans mon cœur, pour consommer en sacrifice et en parfait holocauste tout ce qu'elle est, en s'exposant volontiers à la destruction totale de

son être sacramentel pour me servir de nourriture.

Victime enfin qui renaît aussitôt pour s'offrir de nouveau en ma faveur et pour recommencer le même sacrifice, puisque les espèces qui la soutiennent ne sont pas plutôt consommées et détruites, qu'elle consent dès le lendemain à en prendre de nouvelles, et qu'elle est disposée à le faire tous les jours, sans discontinuer, jusqu'à le consommation des siècles, selon la promesse authentique que mon adorable Sauveur m'en a donnée.

IV.

Mais à quoi vous engagez-vous, ô mon Sauveur, en prenant pour l'amour de moi l'humble qualité de victime? Vous allez vous mettre en ma place, vous allez être ma caution, vous allez vous charger de toutes mes dettes et de toutes mes misères. Ah! Seigneur, quelle excessive bonté en vous, et quelle admirable sûreté pour moi!

Seigneur, ne vous étiez-vous pas suffisamment chargé de mes péchés à la Croix? N'avez-vous pas été ma victime en répandant tout votre sang pour me racheter, faisant ainsi retomber sur vous le châtiment que j'ai mérité? Il est vrai, mais j'ai commis de nouveaux péchés : chargez-vous-en encore dans ce Sacrement, qui est un vrai sacrifice dont vous êtes la victime; je vous aiderai à les porter par ma pénitence.

Je sais que dans le sacrifice Dieu transporte

sur la tête de la victime les péchés de ceux pour lesquels on la lui sacrifie, et qu'ils lui sont imputés comme si elle en étoit coupable, et que les pécheurs sont absous et épargnés, à condition que la victime portera la peine qu'ils ont encourue, et qu'elle satisfera pour eux à la justice de Dieu; ainsi la mort de la victime porte l'absolution et la vie au pécheur.

O divine Hostie, vous êtes donc chargée de tous mes péchés; vous portez le fardeau insupportable qui m'auroit accablé, si vous ne vous étiez mise en ma place, pour porter toute la peine que j'aurois justement méritée. Ah! Seigneur, faites-moi sentir combien je vous suis redevable.

Vous vous engagez de payer pour moi, et la monnoie précieuse que vous offrez au Père éternel, ce sont vos adorations, vos hommages que vous lui avez rendus pendant votre vie mortelle, et que vous lui rendez encore dans cet auguste Sacrement: c'est votre chair, c'est votre sang, c'ést votre esprit, c'est votre âme, c'est votre cœur tout brûlant d'amour; en un mot, c'est tout vous-même avec tous vos mérites. Que je suis heureux d'avoir une victime si précieuse pour payer toutes mes dettes!

Quelle confiance ne dois-je point avoir dorénavant, quand je suis ici prosterné en présence de ma caution, de ma victime, de mon Médiateur, de mon Sauveur et de mon Dieu! Mais quelle sûreté plus grande pour moi, quand j'aurai l'honneur de le recevoir en moi par la sainte Communion! Je ne serai jamais découragé par

la multitude de mes péchés; et puisqu'une seule goutte du sang de mon adorable victime est capable d'effacer ceux de tous les hommes, que ne dois-je pas espérer, puisqu'il m'est ici donné tout entier !

V.

Je ne craindrai plus tant, ô mon Dieu, le tribunal redoutable de votre justice, quoique je sois pécheur et que je mérite la mort : l'amour et la confiance que j'aurai en ce Sacrement, où je trouve tout ensemble, et mon Prêtre, et ma victime, et mon Dieu, l'emporteront sur ma crainte, et dissiperont la meilleure partie de mes alarmes.

Je serai donc dorénavant en sûreté, ô mon adorable Sauveur, soit lorsque je serai prosterné au pied de cet autel pour vous y adorer et pour vous y rendre mes hommages, soit lorsque j'aurai le bonheur de m'approcher de cette sainte Table pour vous y recevoir en aliment. Sûr de votre protection, ô mon divin Médiateur, je défie tous les ennemis qui voudront m'attaquer, tant qu'avec votre secours, et soutenu par la grâce du Sacrement, je nourrirai ma confiance par les bonnes œuvres et par la pratique de la pénitence.

Que je sois ici prosterné en posture d'adorateur, ou à votre sainte Table en celle de communiant, je m'imagine en l'une et en l'autre entendre avec un tressaillement de joie la voix amie et toute-puissante de cette victime non sanglante immolée pour mon amour sur

cet autel, ou dans ma poitrine, qui appelle de mon arrêt de mort, qui suspend le bras terrible de mon juste Juge, qui le désarme, qui me transfère et qui me traduit au tribunal de la miséricorde, qui ne sait qu'absoudre et jamais condamner. Quel est donc le criminel qui a mérité les derniers supplices qui ne s'efforcera pas de mériter cette grâce?

Père céleste, recevez cet auguste sacrifice, dont la victime vous est si chère et qui vous fait tant d'honneur : il est digne de toutes vos attentions et de toutes vos complaisances.

Jésus, Sauveur et Prêtre tout ensemble, offrez-le incessamment pour un pécheur qui implore votre clémence et votre bonté, qui met toute son espérance en vos divines miséricordes et en l'efficace de ce sacrifice.

Mais, ô mon adorable Jésus, victime sanglante sur le Calvaire, et non sanglante sur cet autel pour l'amour de moi, offrez-vous vous-même pour moi ; puisque vous vous donnez tous les jours à moi dans ce Sacrement, vous m'appartenez comme un bien qui m'est propre; permettez-moi donc que je me serve du droit que vous m'avez donné de vous offrir à votre Père céleste en même temps que vous vous offrirez à lui pour mes péchés.

VI.

Oui, Seigneur, vous vous êtes fait victime pour mes péchés : il le falloit pour me réconcilier et pour assurer mon bonheur : les victimes de l'ancien Testament n'étoient composées

que de la chair des animaux incapables de raison ; leur sang grossier et terrestre ne méritoit pas d'arroser les autels d'un Dieu qui est un pur esprit ; et où serois je si vous n'aviez pas substitué votre chair toute pure à la leur, et si vous ne m'aviez donné votre sang ? Mes péchés n'auroient jamais été effacés, puisque celui des victimes étoit incapable de le faire.

Votre bonté pour tous les hommes, ô mon Sauveur, vous fait dire à votre Père céleste que les holocaustes des animaux ne vous étoient pas agréables; me voici, Seigneur, en leur place, pour faire votre volonté et pour vous offrir ma chair et mon sang. Venez donc, ô Dieu de bonté ; venez, ô adorable victime ; venez purifier ma chair par la vôtre, venez me laver dans votre sang pour effacer mes péchés.

Quel prodige de voir un Dieu victime à son propre Père, victime entre les mains de ses propres créatures, et pour ses propres créatures; mais victime, non-seulement une fois, mais tous les jours, mais à tous les momens, mais en tous les lieux et pour toujours, c'est-à-dire jusqu'à la consommation des siècles!

Cependant, ô mon Sauveur, ces créatures dépendent de vous, vous les avez tirées du néant, et elles périroient si vous ne les souteniez ; vous voulez, à votre tour, dépendre d'elles ; vous leur conférez et votre caractère sacerdotal, et votre propre autorité sur vous-même, pour disposer de vous et pour vous placer où il lui plaît ; quel prodige d'humilité ! mais quel miracle d'amour !

Est-ce ici le soleil de la nature qui s'arrête au milieu de sa course à la voix d'un héros d'Israël, pour être le spectateur de sa victoire, et pour lui donner le temps de terrasser ses ennemis? Non, mais c'est le Créateur du soleil, c'est le vrai Soleil de justice, c'est Dieu même qui obéit à l'homme, et à l'homme pécheur, parce qu'il est devenu sa victime.

C'est un Dieu même qui se fait Hostie, non pas une seule fois, mais un million de fois; non pas sur un seul autel, mais sur tous les autels du monde chrétien; non pas en faveur d'un seul peuple, mais de tous les hommes qui sont et qui seront jusqu'à la fin des siècles.

Quoi de plus étonnant, ô divin Sauveur! quoi de plus avantageux pour l'homme! et quoi de plus capable de l'engager à vous aimer, Seigneur, et à vous sacrifier sans réserve tout ce qu'il possède!

VII.

La créature vous appelle, ô mon adorable Créateur, et dans le même instant vous descendez de votre trône céleste pour venir vous placer entre ses mains, comme si cet homme à qui vous avez fait part de votre Sacerdoce étoit devenu votre Maître, votre Souverain et votre Dieu.

Ce prêtre prononce les paroles de la consécration sur le pain, il parle en votre nom, ou plutôt vous parlez en lui, sa bouche est votre organe, et vous vous trouvez aussitôt à la place du pain. Ah! Seigneur, quelle obéis-

sance ! et cette obéissance, que vous ne devez à personne, parce que tout le monde vous la doit, seroit-elle si prompte et si ponctuelle si elle ne venoit de votre amour.

Ce prêtre, qui est votre créature, vous touche ; il vous porte, il vous place comme il veut, et vous le souffrez sans résistance ! il vous porte dans sa bouche, dans son estomac ; il consomme les espèces qui soutiennent votre être sacramentel, et vous ne résistez à rien ! a-t-on jamais trouvé une victime plus docile et plus obéissante !

Il vous distribue en aliment à tous les fidèles qui se présentent à la sainte Table, et vous faites un nouveau miracle, en multipliant votre divine présence pour vous trouver tout entier dans chacun de ceux à qui on vous présente : quelle bonté et quelle divine condescendance !

N'ai-je pas sujet de m'écrier avec une admiration accompagnée d'amour et de reconnoissance : Quelle est la nation, quelque illustre qu'elle puisse être, qui puisse se vanter d'avoir des dieux aussi familiers, d'un aussi facile accès, et qui s'approchent si près des hommes, que le Dieu que nous adorons, puisqu'il se fait Prêtre et victime pour notre amour, qu'il nous invite tendrement à sa table, et qu'il a la bonté d'établir sa demeure et de prendre ses délices chez nous.

Je comprends cependant, Seigneur, que, quelque saint et quelque efficace que soit par lui-même le sacrifice de votre Corps et de votre Sang, il faut encore qu'il soit accompagné du

mien : je m'y unis de tout mon cœur, et je vous offre tout ce que je possède en pur holocauste.

Je vais dresser au milieu de mon cœur, ô mon Sauveur et mon souverain Prêtre, un autel pour vous et pour moi : j'y serai Hostie et victime avec vous, pour ne faire qu'un seul sacrifice, qui soit digne de m'attirer vos grâces et vos miséricordes dans cette vie mortelle, et le bonheur de vous posséder dans la vie éternelle.

POUR LE MERCREDI

DANS L'OCTAVE DU S. SACREMENT.

Goûter Dieu dans l'Eucharistie.

PREMIER SENTIMENT.

VENEZ, voyez et goûtez combien le Seigneur est doux, disoit le Prophète (*Psal.* 33); venez avec l'empressement dont vous êtes capable, puisque c'est Dieu même qui vous appelle ; voyez, non par les yeux du corps, mais par les yeux de l'âme éclairée par la foi, puisque le Dieu qui vous appelle est un pur esprit : goûtez avec délices, puisqu'on va vous présenter le plus agréable et le plus délicieux de tous les alimens.

C'est vous, ô mon âme, à qui ce Seigneur a

la bonté de parler ; c'est vous qu'il invite à le venir visiter et à le venir goûter dans la divine Eucharistie ; préparez-vous-y par la foi, préparez-vous-y par l'amour, puisque vous allez y recevoir son cœur qui en est le sanctuaire ; préparez-vous-y par la pureté ; car sans cette vertu vous ne goûterez jamais combien le Seigneur est doux.

Écoutez avec un profond respect cette voix du Seigneur qui vous invite, comme si vous l'entendiez sortir de ce tabernacle, et qu'elle ne s'adressât qu'à vous seul ; écoutez-la surtout des oreilles du cœur, puisque c'est votre cœur à qui elle s'adresse, et dites-lui avec l'Épouse des sacrés Cantiques (*ch.* 3) : Céleste Époux, parlez, faites-moi entendre votre voix, puisque rien n'est si agréable à entendre.

Ne vous contentez pas d'entendre cette voix, exécutez promptement ce qu'elle ordonne. Il est agréable d'obéir quand on est invité à goûter de pareilles délices à celles que Dieu procure pour lui-même, et quand il fait goûter la plus délicieuse de toutes les douceurs, non pas dans ses ruisseaux ni dans ses précieux écoulemens, mais dans sa propre source.

Ah! si le Seigneur est doux à aimer quand même il est absent, et qu'on s'efforce de l'attirer dans son cœur par un acte d'amour, s'il répand alors une céleste douceur dans l'âme des Saints, qui les rend insensibles aux amertumes de la vie, que ne sent-on point quand on est à ses pieds, quand on le voit de ses yeux exposé sur ses autels, et qu'on s'efforce de lui marquer son amour!

Mais s'il est délicieux de répandre son cœur dans le sanctuaire où vous résidez, combien l'est-il plus, Seigneur, de vous goûter quand vous vous donnez tout entier à une âme par la sainte Communion!

Ah! Seigneur, qu'il est doux à une âme bien préparée de vous goûter quand vous vous donnez à elle en aliment, et que vous sortez de ce tabernacle pour venir vous placer en substance et en réalité auprès de son cœur! il est alors inondé du torrent d'une chaste volupté que la langue ne peut exprimer.

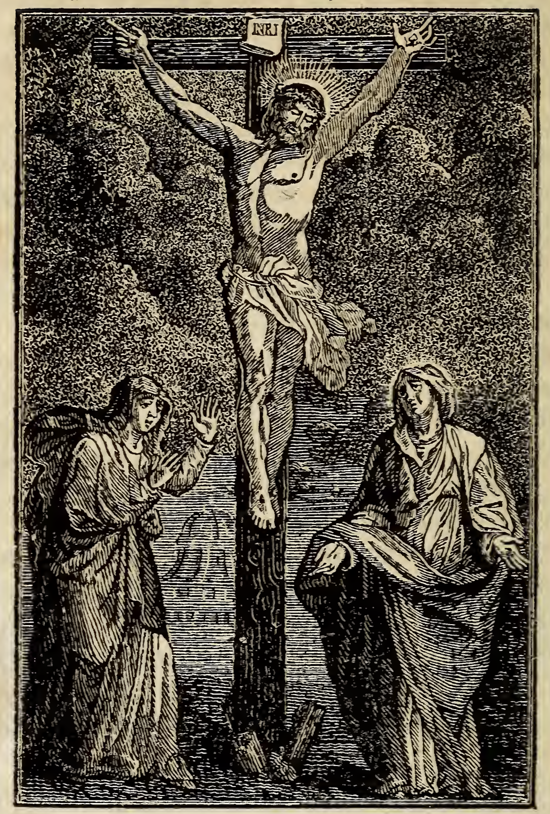
C'est alors que vous l'introduisez dans vos mystérieux celliers, que vous l'enivrez du vin délicieux de votre charité, que vous lui parlez cœur à cœur, qu'elle vous parle de même, et que votre cœur et le sien qui se touchent s'unissent ensemble d'une union intime.

A quoi tient-il donc, ô mon âme, que vous ne contractiez cette délicieuse union avec l'Époux des Vierges, qui est le centre des plus innocens plaisirs? Ah! qu'on est aveugle et ennemi de soi-même quand on s'en éloigne par sa faute, et qu'on se rend indigne par sa nonchalance de goûter cette divine douceur!

II.

Oui, Seigneur, disoit le plus sage de tous les rois, vous nous avez donné dans la divine Eucharistie un pain céleste qui renferme en soi toutes les douceurs imaginables, une manne nourrissante qui fait ressentir à tous ceux qui la reçoivent dignement tous les goûts les plus

Page 245. Avrillon. *Conduite pour la Pentecôte.*



Or il y avoit là plusieurs femmes qui avoient suivi Jésus depuis la Galilée.... Marie Madeleine, et Marie, mère de Jacques.

Passion de N. S. J. C. S. Matt. ch. 27. v. 55.

exquis, et toujours conformes à leurs différens attraits et à leurs différens appétits.

C'est moi, Seigneur, qui devrois chercher et votre goût et votre bon plaisir, pour m'y conformer en toutes choses (*Sap.* 16); et, tout Dieu que vous êtes, vous vous abaissez à rechercher et à contenter mes appétits, et vous vous y conformez quand ils n'ont rien de déréglé : quel excès de bonté! et quel engagement pour moi de sacrifier ma volonté à la vôtre en toutes choses, et de ne chercher jamais qu'à vous plaire!

Ne suffit-il pas que je sois aux pieds d'un Dieu, et d'un Dieu Sauveur, pour goûter de vraies douceurs dans sa présence, dans sa compagnie et dans son entretien? J'écoute avec une attention tendre et respectueuse les paroles de vie qu'il adresse à mon cœur.

C'est Dieu que j'adore et à qui je parle; n'est-il pas un Dieu de bonté, qui m'a tiré du néant et qui m'a imprimé son image? Ce Dieu Sauveur ne m'a-t-il pas donné tout son Sang, et n'a-t-il pas enduré la mort après des supplices affreux pour me donner la vie?

Peut-on s'ennuyer avec ce qu'on aime, et avec ce qui est souverainement aimable? Une conversation tendre et familière avec un Dieu Sauveur ne doit-elle pas causer mille douceurs, et peut-on y trouver le moindre dégoût et la moindre amertume?

Dieu tout-puissant, vous n'êtes donc plus un Dieu armé de foudre; vous n'êtes plus placé sur une montagne inaccessible, au milieu des

éclairs et des tonnerres, mais sur cet autel, où votre amour vous a placé ; et vous n'êtes attaché que par des liens d'amour, et vous m'invitez de m'en approcher, pour me faire goûter les douceurs ineffables de cet amour.

Manne délicieuse et sacrée, vous n'êtes donc plus à présent une simple figure, mais une vraie réalité ; vous n'êtes plus un pain matériel qui ne nourrissez que le corps, mais un pain spirituel et rempli de chastes plaisirs, qui nourrissez les âmes, et qui les engraissez pour les préparer à goûter des douceurs éternelles.

Pour nourrir ce corps charnel et périssable, il ne lui faut qu'un pain matériel ; mais pour nourrir une substance spirituelle et immortelle, comme est mon âme, il ne lui faut rien que de spirituel et d'exquis : quoi de plus spirituel qu'un corps glorieux comme est celui de mon Sauveur Jésus-Christ ! Quoi de plus exquis et de plus doux à goûter que Dieu même !

III.

Divine et céleste manne, ah ! vous êtes infiniment plus précieuse et plus douce à goûter que celle qui tomboit du ciel tous les jours pour nourrir le peuple de Dieu dans le désert, puisque vous êtes faite pour nourrir mon âme, et que la nourriture exquise et délicieuse que vous lui présentez est un Dieu même.

Oui, cette nourriture est un Dieu même, et un Dieu Sauveur : c'est Jésus-Christ en substance, qui, selon le témoignage de saint Bernard, n'étoit que douceur dans son nom, dans

sa chair, dans sa face, dans ses paroles et dans ses actions; ainsi il ne doit être qu'une douceur très-délicieuse à goûter dans le Sacrement adorable de l'Eucharistie.

Quel aveuglement épouvantable dans l'homme charnel de ne chercher que des douceurs fades et empoisonnées dans les plaisirs sensuels, de négliger la seule qui puisse contenter et remplir tous les désirs de son cœur, et le purifier, et le consacrer en lui faisant goûter ce qu'il y a de plus agréable et de plus délicieux.

Vous trouverez sûrement, ô mon âme, cette douceur et ce goût quand vous viendrez adorer Jésus-Christ au pied de cet autel, quand vous vous entretiendrez familièrement avec cet aimable Sauveur, et encore beaucoup plus, quand vous le sentirez pénétrer tout votre être dans la sainte Communion, si vous êtes bien préparée, et si vous n'êtes occupée d'aucune autre douceur qui puisse faire obstacle à la véritable que vous devez chercher.

C'est alors, ô mon Dieu, qu'on vous goûte d'une manière d'autant plus délicieuse, qu'on vous reçoit en substance, vous qui êtes la douceur la plus innocente, la plus pure et la plus agréable que l'homme chrétien puisse goûter dans cette vie mortelle, pour se préparer aux douceurs éternelles que vous lui destinez, quand il aura le bonheur de vous voir, de vous posséder et de vous goûter dans le Ciel.

Mais, ô divin Sauveur, quelle surprenante

et quelle excessive bonté de condescendre à nos misères, et de nous prendre par notre foible, nous qui ne sommes occupés pendant toute notre vie qu'à chercher la douceur, et qui trouvons presque toujours l'amertume placée où nous espérons trouver cette douceur, parce que nous la cherchons dans les choses créées, où elle ne fut jamais! Et pourquoi ne travaillons-nous pas à substituer une douceur agréable et innocente à ces douceurs fades et pernicieuses que nous ne pouvons goûter qu'aux dépens de notre innocence ?

IV.

Voluptueux, vous cherchez la douceur dans les plaisirs sensuels; vous vous trompez : vous n'y trouverez que de l'amertume, que des remords, que des vues chagrinantes d'un avenir effrayant et redoutable auquel vous vous exposez; vous avez le goût dépravé; on n'a jamais trouvé de douceurs solides et sans mélange dans les créatures, on ne les trouve qu'en Dieu seul, et on ne les goûte jamais avec plus de délices que dans le Sacrement de l'Eucharistie.

Avares, vous ne recherchez avec passion les richesses que parce que vous les croyez capables de vous procurer toutes les douceurs de la vie; vous vous trompez : vous n'y trouverez que des épines, dont les pointes se feront sentir vivement à votre cœur; vous y trouverez du moins beaucoup plus d'amertumes que de douceurs : enrichissez votre âme, et non pas

votre corps ; cherchez les trésors de la grâce, elle porte toujours la vraie douceur avec elle : cette douceur, cette grâce et ces richesses, vous les trouverez dans l'Eucharistie, elle en est la source.

Ambitieux, vous cherchez la douceur dans le goût des honneurs et des grandeurs passagères de ce monde, et dans le plaisir que vous prétendez ressentir à vous voir placés sur la tête des autres hommes. Vous prenez honteusement le change, et vous êtes dans l'erreur; on ne les cherche pas ces honneurs sans trouble et sans inquiétude, et sans perdre la paix de son âme et l'innocence de son cœur; on ne les possède point sans embarras et sans être exposé à une infinité de contre-temps fâcheux : le plus grand honneur auquel un Chrétien puisse légitimement aspirer dans cette vie mortelle, c'est de s'approcher de Dieu, qui est la grandeur même, et de s'unir intimement à lui dans la sainte Communion : c'est là où vous trouverez le goût et la douceur des plus solides honneurs.

Gourmands, vous vous trompez si vous prétendez trouver la douceur dans la profusion et la délicatesse des repas et dans l'intempérance de la table : ces plaisirs grossiers, sensuels et fugitifs, n'ont rien de solide et de permanent dans les douceurs qu'ils offrent à la sensualité : renoncez-y pour toujours, embrassez l'abstinence, elle préparera votre âme à goûter dans la sainte Communion combien le Seigneur est doux; et quand vous l'aurez bien goûté, vous

cherchercz à vous procurer souvent une si délicieuse nourriture.

V.

Si vous voulez, ô mon âme, vous procurer de vraies douceurs, et les goûter avec une innocente volupté, approchez-vous souvent de ce pain des Anges : mais avant que de vous en approcher, videz et purifiez soigneusement votre cœur de toutes les affections aux plaisirs des sens, extirpez-en toutes les douceurs qui n'ont pas Dieu seul pour principe et pour objet; vous goûterez une douceur spirituelle, une douceur angélique, une douceur divine dans sa propre source, qui vous dédommagera abondamment de toutes celles que vous lui aurez sacrifiées, et vous sentirez qu'elle est infiniment plus délicieuse à goûter que toutes les douceurs du monde.

Douceur intime, douceur sans mélange, douceur toujours accompagnée d'une paix tranquille, parce qu'elle est pure; car telles sont les douceurs qu'on goûte toujours avec Dieu seul : douceur ineffable qui, du fond du cœur où elle se fera premièrement ressentir, se répandra ensuite avec délices dans toutes les facultés de l'âme, et dans toute la personne, pour la consacrer, et pour lui donner un avant-goût des plaisirs éternels dont elle lui sert de prélude et de gage.

Douceur divine et toujours nouvelle, qui n'a rien de fade, rien d'ennuyeux, rien de lassant : douceur qui augmente et qui soutient la pureté

du corps et de l'âme, loin de la souiller, comme les autres douceurs de la vie qui n'ont pas Dieu seul pour objet.

Ah! Seigneur, que je serois heureux, et que ma conscience seroit tranquille, si je n'avois jamais goûté d'autres douceurs! je serois bien plus propre à goûter celles que vous avez la bonté de me présenter dans la divine Eucharistie.

Douceur enfin qui laisse toujours dans l'âme de celui qui l'éprouve une ardeur, un désir, une soif, une faim et une avidité nouvelle, mais sans trouble et sans inquiétude, et qu'on ne goûte avec plaisir que pour se préparer par elle à se rendre digne de la goûter avec plus de délices dans les autres Communions.

Je renonce de tout mon cœur, ô mon Dieu, à toutes les douceurs sensibles et toujours pernicieuses que le monde imposteur présente à ses partisans aveugles, pour se les attacher plus fortement; elles n'ont rien que de séduisant pour une âme qui n'est pas sur ses gardes, et on ne les éprouve jamais qu'il n'en coûte à l'innocence. J'en découvre, Seigneur, toute la fausseté et tous les écueils, depuis que mon âme a goûté le délicieux aliment de votre Corps et de votre Sang que vous lui présentez à la sainte Table.

VI.

Pourquoi donc, Seigneur, ne vous ai-je pas toujours goûté avec les mêmes délices, vous qui êtes toujours le même et qui ne changez

jamais ? N'ai-je pas toujours reçu la même chair, le même sang, le même Sauveur et le même Dieu, qui est le principe, le centre et l'objet des plus agréables délices? Ah! Seigneur, c'est que je ne vous recevois ni dans mon esprit ni dans mon cœur. L'un étoit destitué de foi et de respect, et l'autre étoit languissant et sans amour.

Pourquoi, après tant de Communions, ai-je toujours été aussi sensible aux disgrâces ordinaires de la vie, aussi éloigné du véritable esprit de la pénitence et de la mortification, aussi dissipé dans mes pensées, aussi vain dans mes discours, aussi rempli de moi-même, aussi porté à satisfaire mes sens, aussi lâche et aussi nonchalant à remplir mes devoirs de religion?

Ah! Seigneur, je comprends que, si je vous avois goûté à la sainte Table, comme je l'aurois pu et comme je l'aurois dû; si j'y avois apporté un esprit et un cœur mieux préparés, j'aurois facilement surmonté tous ces obstacles qui m'empêchent d'être à vous; l'impression du goût que vous m'y auriez fait sentir m'auroit rendu beaucoup plus ardent à tous mes devoirs, et j'aurois senti du plaisir à accomplir tout ce que vous demandez de moi.

Je comprends, Seigneur, que je ne me suis pas rendu digne de sentir les douceurs que vous me préparez, et que vous m'auriez fait ressentir, si j'avois apporté à la sainte Table un esprit plus recueilli, une âme plus pure et plus détachée de la terre, des désirs plus ardens, et un cœur plus embrasé de votre divin

amour, si j'avois pris soin de vider ce cœur de toutes les attaches sensibles, de toutes les affections terrestres qui occupoient toute la place que ces innocentes et célestes douceurs auroient occupée, et je confesse que c'est ma faute.

Guérissez donc, Seigneur, s'écrioit un saint Docteur (*D. Ambr.*), le palais intérieur de mon cœur; videz-le, purifiez-le, renouvelez-le, remplissez-le et embrasez-le pour toujours d'une sainte et divine ardeur, afin qu'il ne goûte jamais dans cette vie d'autre douceur que celle que l'on trouve dans cette céleste nourriture de votre Corps, de votre Sang, de votre âme et de votre Divinité, et qu'il soit digne de la goûter avec des délices toujours nouvelles, toutes les fois qu'il aura le bonheur de s'approcher de votre adorable Sacrement.

VII.

Préparez-vous, ô mon âme, à mieux goûter Dieu; rendez-vous digne de sentir ses divines opérations en vous, soit lorsque vous lui rendrez vos hommages au pied du sanctuaire où il repose, soit quand vous aurez l'honneur de le recevoir à la sainte Table : privez-vous généreusement et sans retour de toutes les affections et de toutes les attaches dont cet adorable Sauveur n'est pas l'objet, quand vous vous approcherez de la sainte Communion; c'est le moyen de le goûter avec plus de délices.

Brûlez d'une sainte ardeur pour ce Dieu sacrifié sur nos autels, priez le Saint-Esprit qu'il

répande ce feu dans votre cœur; mettez-le en mouvement par les flammes de vos désirs, vous le trouverez bien plus délicieux et bien plus doux à goûter : après cela, cherchez tous vos goûts différens dans cette manne céleste, et vous les trouverez.

Suis-je livré à la douleur : la main redoutable de ce Dieu tout-puissant s'appesantit-elle sùr moi par les souffrances rigoureuses qui m'arrivent; je viendrai, Seigneur, me prosterner en votre présence dans le sanctuaire où vous reposez, et j'y demeurerai jusqu'à ce que vous m'ayez donné le goût et la douceur de la patience; et c'est ainsi que, sans sortir de l'ordre de votre divine Providence, je trouverai le moyen innocent d'adoucir tous mes maux.

Quand mon orgueil excitera dans mon esprit et dans mon cœur ou des plaintes, ou des murmures, ou des révoltes; lorsqu'il sera question d'obéir et de me soumettre à vos ordres, ou à ceux de mes supérieurs, je viendrai ici vous adorer, Seigneur, je penserai en votre divine presence à l'obéissance que vous rendez vous-même, tout Dieu que vous êtes, au prêtre qui est votre créature, en descendant sur cette Hostie dans le moment qu'il vous appelle, et j'y trouverai la douceur et le goût de l'obéissance.

Si je me sens agité de tentations, ou sur la foi, ou sur la pureté, ou sur l'espérance, ou sur la pauvreté, j'entrerai dans ce sanctuaire, je me prosternerai humblement à vos pieds, je vous adorerai, je vous exposerai ma foiblesse

et le danger où je suis de vous offenser, et je vous demanderai cette grâce de force dont j'ai besoin pour résister à la tentation qui m'attaque.

Si mes adorations, mes hommages et mes prières n'obtiennent pas les grâces que je vous demande, je me préparerai à vous recevoir à la sainte Table : et si je m'en approche dignement, je suis sûr de trouver en vous les différens goûts de la foi, de la pureté, de l'espérance, de la pauvreté, une plus grande facilité à pratiquer ces vertus et à surmonter les tentations contraires ; et ce Sacrement, si rempli de chastes délices, me disposera insensiblement à goûter un jour les douceurs ineffables que vous avez promises dans le Ciel à ceux qui vous aiment.

POUR LE JOUR

DE L'OCTAVE DU S. SACREMENT.

Amour de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

PREMIER SENTIMENT.

RECUEILLEZ aujourd'hui avec un grand soin, ô mon âme, les fruits précieux de toute cette sainte Octave; redoublez votre ferveur dans ce dernier jour, vous ne verrez plus si souvent votre adorable Sauveur exposé sur cet autel; profitez des derniers momens qui vous

restent, hâtez-vous de recevoir toutes les grâces qu'il vous présente, et finissez par aimer sans fin et d'une ardeur toujours nouvelle celui qui, dans ce Sacrement d'amour, vous a aimée d'un amour parfait et d'un amour de consommation.

Il y a huit jours que vous venez adorer ce Dieu victime et sacrifié sur cet autel; vous devez être persuadée qu'il n'y est descendu et qu'il n'y réside que parce qu'il vous aime, et que c'est son amour excessif qui l'a transporté de son trône céleste sur celui-ci; rendez-lui-en vos actions de grâces, pénétrée et embrasée d'amour.

Ce Dieu tout aimable vous a parlé, il vous a entretenue; vous lui avez exposé vos besoins, vous lui avez demandé les grâces qui vous étoient le plus nécessaires, et surtout celle de l'aimer et de ne jamais cesser de l'aimer; réitérez cette demande, faites-la avec toute l'ardeur dont vous êtes capable, et ne sortez point d'ici que vous ne l'ayez obtenue.

Demandez-vous à vous-même comment vous sortez de ces entretiens si capables de vous embraser d'amour pour lui; pourriez-vous dire à présent, avec ces heureux disciples d'Emmaüs que Jésus nouvellement ressuscité venoit de quitter après la fraction du pain: Notre cœur n'étoit-il pas ardent en nous lorsqu'il nous parloit en chemin? (*Luc.* 24.) Ils n'avoient joui de sa divine présence que pendant quelques heures, et vous en avez joui bien plus longtemps, et autant que vous avez voulu; profi-

tez-en donc à proportion, et efforcez-vous comme eux de le retenir.

Jetez encore quelques regards de respect et de tendresse sur cette Hostie, qui contient un Dieu infiniment aimable et un Sauveur plein de bonté; et écriez-vous, plus de cœur que de bouche, avec un saint Docteur (*S. Chrysostôme, in Matth.*) : O amour prodigieux de mon Dieu et de mon Sauveur, ô bonté inouïe et sans égale! ô miséricorde infinie!

Continuez avec le même, et dites-lui : Seigneur, vous êtes assis au plus haut des Cieux, et votre amour vous fait descendre ici-bas pour converser familièrement avec les pécheurs que vous aimez. (*Ibid.*) Vous les attirez avec bonté, vous les cherchez avec sollicitude et empressement; et quand ils sont trop foibles pour aller à vous, vous allez vous-même au-devant d'eux, vous les aidez à marcher, vous les portez comme un bon Pasteur, comme si vous ne pouviez pas vous passer d'eux : vous les visitez, vous entrez chez eux, vous les soutenez dans leur foiblesse, vous leur parlez cœur à cœur; vous les nourrissez comme vos enfans, et la nourriture que vous leur donnez c'est vous-même.

II.

Votre trône est éternel, ô mon Dieu; il est éclatant, parce qu'il n'est que de flammes et de feu. Là, vous brillez en Souverain céleste : vous y êtes adoré comme un Dieu de Majesté, vous y êtes aimé, vous vous aimez

vous-même, vous y habitez dans vos propres grandeurs, et cependant vous en descendez pour venir converser familièrement avec moi! quelle bonté, et quel miracle d'amour!

Tout le Ciel retentit de vos louanges; les Séraphins qui environnent votre trône et toutes les célestes Intelligences vous y adorent, tous ces bienheureux Esprits chantent incessamment des cantiques à votre gloire, ils vous aiment avec des ardeurs inconcevables; et à la parole d'un homme mortel vous descendez sur cette Hostie, vous venez demeurer et prendre vos délices en moi: est-il possible, ô mon aimable Sauveur, que vous m'aimiez à cet excès!

Vous venez vous mettre à la place d'un morceau de pain, vous vous laissez placer partout où le prêtre veut vous porter; tantôt sur un autel, tantôt renfermé dans un tabernacle, tantôt dans une bouche, tantôt dans un estomac pour servir de nourriture: quelle bonté, et quel excès d'amour!

O extase mystique et inconcevable, s'écrie un saint docteur! ô amour prodigieux et incompréhensible! ô transsubstantiation surprenante! Quoi! un Dieu tout-puissant devant lequel le ciel et la terre ne sont rien: un Dieu créateur de ce vaste univers, qui n'a besoin de rien, qui seul se suffit à soi-même, peut-il avoir un cœur sensible et susceptible de tendresse pour une créature qui ne mérite rien, qui n'est rien, lui qui est tout?

Mais, Seigneur, cette tendresse qui vous fait

opérer des prodiges si étonnans, qui vous humilie et qui vous abaisse si prodigieusement, en vous unissant à des sujets si fort au-dessous de vous, ne déroge-t-elle point à votre grandeur? et ce mélange ne vous est-il point déshonorable?

Non, Seigneur, vous vous en faites au contraire une gloire et un plaisir. Si le soleil de la nature pénètre par ses rayons dans les cloaques les plus sales et les plus infects, sans en contracter la moindre souillure; vous, ô mon Dieu, qui êtes le Soleil de justice, vous pouvez introduire partout les rayons de gloire qui partent de votre face adorable, de votre corps, de votre sang, de votre âme et de votre divinité, sans avilir votre divine nature: et c'est même en vous abaissant ainsi jusqu'à notre néant que vous faites éclater votre gloire, votre bonté et toutes vos divines perfections; et c'est ainsi que vous vous attirez de nouveaux adorateurs, et que vous gagnez tous les cœurs.

III.

Ah! Seigneur, je comprends mieux que jamais, avec saint Augustin, que l'amour est le poids des cœurs, et aussi-bien du vôtre, quoique vous soyez un Dieu tout-puissant, que de celui de tous les hommes; et que, depuis que vous avez bien voulu prendre un cœur de chair semblable au nôtre, vous courez avec ardeur et empressement où l'amour de votre sacré cœur vous incline.

Oui, Seigneur, vous vous portez toujours

avec une admirable rapidité vers les objets que vous aimez, quoique ces objets soient de foibles créatures qui paroissent indignes d'attendrir un aussi grand cœur que le vôtre. Le seul Sacrement de la divine Eucharistie en est la preuve, et les démarches que vous y faites pour vous unir à nous, malgré votre grandeur et notre bassesse, sont une marque évidente que vous n'épargnez rien pour nous marquer l'excès de votre amour, et qu'il y a dans votre sacré cœur un poids violent qui vous incline vers le nôtre : quelle bonté en vous, ô mon Dieu! mais quelle gloire et quel bonheur pour une âme que vous visitez, et qui fait ses efforts pour s'approcher de vous !

Faites donc naître dans mon cœur, ô mon aimable Sauveur, apportez avec vous, dans la sainte Communion, ce poids d'amour qui me porte toujours vers vous, comme vers le principe adorable d'où je suis sorti, comme vers le centre délicieux où je dois me reposer, et comme la dernière fin où je dois continuellement aspirer; et que, quand j'y serai heureusement parvenu, je m'y attache si fortement, que rien ne soit capable de m'en jamais séparer.

Ah! si ce n'est pas toujours une injustice criante de ne pas aimer ce qui ne nous aime pas, c'est une ingratitude trop marquée de ne pas aimer ce qui nous aime, lorsque le désintéressement, la sagesse, la sincérité, notre gloire et nos avantages se trouvent dans l'amitié qu'on nous présente.

C'est vous, ô mon aimable Jésus, qui nous prévenez gratuitement dans ce Sacrement de votre amour. Vous nous présentez votre cœur, votre amitié, vos trésors, vos grâces et votre royaume. Ah! je serois bien ingrat de ne pas vous rendre amour pour amour!

J'accepte avec action de grâces, ô mon Sauveur, ce cœur adorable que vous me présentez, et que vous avez renfermé dans ce Sacrement que j'adore; non content de l'adorer ici sur cet autel, je veux l'introduire chez moi, et l'introduire dans le plus intime de mon cœur. Heureux si, possédant ce cœur tout brûlant des flammes de la plus pure et de la plus ardente charité, je ne pouvois dorénavant aimer que ce qu'il aime, comme il l'aime, et par son propre amour.

IV.

Vous aimez donc les hommes, ô mon Dieu, et vous les aimez, parce qu'ils sont vos créatures et vos images, et le prix de votre sang; et qu'en les aimant, vous vous aimez vous-même, parce que vous les aimez pour vous; et pour leur marquer votre amour, vous les élevez, par votre grâce et par la communion de votre Corps et de votre Sang, à la participation de votre divine nature, pour ne point sortir de vous-même en les aimant.

Il semble même, dans un sens, que vous vous soyez moins aimé que vous n'avez aimé les hommes, puisqu'étant question, ou de mourir, ou de les laisser mourir, vous vous êtes volon-

tairement livré à la mort, et au plus cruel de tous les genres de mort pour la leur épargner.

Un ami mourir pour son ami, c'est ce qui ne se trouve pas parmi les hommes : mais un Dieu tout-puissant et éternel mourir pour épargner la mort de l'homme qu'il aime, c'est le plus grand de tous les miracles de son divin amour.

Ce que vous avez fait une fois sur le Calvaire, ô mon divin Rédempteur, vous le renouvelez encore tous les jours dans cet adorable Sacrement que j'adore, et qui fait toute ma confiance et toute ma sûreté, parce que j'y trouve et mon Dieu et mon Sauveur, et le gage infaillible de mon bonheur éternel.

Mais, Seigneur, puisque vous l'avez institué comme un précieux mémorial et comme un renouvellement de votre passion et de votre mort, il l'est par conséquent de votre amour, d'autant que cet amour a plus concouru à vous faire souffrir et à vous faire mourir que tous les bourreaux ensemble.

Tout glorieux et tout impassible que vous êtes à présent dans le Ciel, ce même amour que vous nous portez semble vous faire sortir hors de vous-même, pour venir vous unir à nous; il appelle, il incline, il abaisse et votre cœur, et votre corps, et votre âme, et votre divinité dans ce sacrement d'amour.

Oui, Seigneur, cet amour incompréhensible vous fait une douce violence; il vous transporte du Ciel sur cet autel, et de cet autel dans ma poitrine par la sainte Communion, pour y

demeurer, pour me remplir, pour y parler à mon cœur, pour prendre vos délices avec moi, pour me combler de vos grâces et vous unir intimement à moi. Quel amour! quelle faveur, et quel puissant motif pour vous aimer de tout mon cœur!

V.

Seigneur, vous êtes le seul Dieu que j'adore, et que je veux adorer dans le temps et dans l'éternité. Cependant, ô prodige d'amour et de bonté, vous devenez ma nourriture, mon aliment et mon pain, sans cesser d'être mon Dieu et mon Sauveur : quelle union prodigieuse et incompréhensible! et vous faites ce miracle tous les jours, pour me donner tous les jours une preuve incontestable de votre amour, et par-là m'engager à vous aimer uniquement : quel est le cœur ingrat qui ne se rendroit pas à ce témoignage d'amour!

Vous en usez à mon égard, ô mon Dieu, comme si vous ne pouviez pas vous passer de moi, vous qui vous suffisez à vous-même, et qui ne seriez pas moins heureux si toutes les créatures rentroient dans l'abîme du néant, d'où vous les avez fait sortir par votre main toute-puissante; vous descendez jusqu'à mon néant avec mille empressemens pour me faire sortir de ma bassesse, pour vous unir inséparablement à moi et pour me transformer en vous.

Ah! mon divin Sauveur, faites-moi la grâce de n'apporter jamais aucune résistance à cette

divine opération ; elle m'est trop glorieuse, et je ferai dorénavant tous mes efforts pour m'en rendre digne.

A quoi tient-il donc que je ne profite de cette faveur, puisqu'il suffit, Seigneur, de vous aimer et de m'approcher de vous pour m'en rendre digne? Un Dieu de Majesté descendre jusqu'à moi, qui ne suis rien, et faire cette démarche autant de fois que je le désire! Un Dieu devenir mon pain et ma nourriture! quel prodigieux abaissement! ou plutôt, quel miracle du tout-puissant amour de Dieu!

De tous les êtres, il n'en est point qui soit moins fait pour soi-même que le pain : c'est un être dépendant, il n'est fait que pour autrui et pour être détruit et consommé par la chaleur naturelle de ceux qui le prennent en aliment, et il perd alors toutes ses qualités, toute sa substance et tout ce qu'il est. O mon Dieu, et mon pain substantiel, faites-moi sentir et combien vous m'aimez, et combien je dois vous aimer, et que ce sentiment produise en moi un véritable amour!

Vous faites donc, Seigneur, une espèce de renoncement, non-seulement à ce que vous possédez pour me le donner en abondance, mais encore à ce que vous êtes, et au domaine que vous avez sur vous-même, pour vous donner à moi, et pour vous consacrer tout entier, corps et âme, à mes usages, comme si vous n'étiez que pour moi seul. Quel excès de bonté!

VI.

Quand vous avez formé toutes les créatures, ô Dieu tout-puissant, aussitôt qu'elles sont sorties de vos mains adorables, c'étoit votre gloire de pouvoir leur dire à toutes ensemble, et à chacune d'elles en particulier : Vous êtes à moi, vous m'appartenez, parce que je vous ai fait ce que vous êtes.

Mais à présent que votre amour vous a mis à la place du pain, qu'il vous a renfermé dans ce tabernacle, exposé sur cet autel, et que vous vous êtes donné tout entier à moi par la sainte Communion, et que je vous tiens dans ma poitrine et auprès de mon cœur, pardonnez-moi, Seigneur, ce transport d'amour que vous m'inspirez vous-même; je puis vous dire: Mon Dieu, vous êtes tout à moi, vous êtes mon Dieu; vous m'appartenez, parce que vous vous êtes donné tout entier à moi depuis que vous avez bien voulu devenir mon pain et ma nourriture.

Oui, Seigneur, puisque vous êtes devenu ma nourriture, vous êtes mon soutien, ma force et ma vie; et quoique vous soyez mon Créateur, et que je ne vive et que je ne subsiste que par vous, vous venez vous-même vivre et subsister en moi, comme si vous dépendiez de moi.

Quel est donc le puissant attrait qui vous engage à me venir chercher et à venir demeurer en moi? c'est votre amour, c'est le mien.

Heureux si je puis répondre au vôtre et vous rendre amour pour amour.

Il semble même, dans un sens qui m'est infiniment honorable et glorieux, que votre amour pour moi vous fasse renoncer aux prérogatives éternelles que vous donne votre être éternel et indépendant; que vous soyez ici moins à vous qu'à moi, puisque vous voulez bien être mon pain et ma nourriture. Ah! Seigneur, quel droit incontestable me donne cette insigne faveur de vous appeler mon Dieu, puisque dans cet auguste sacrement vous êtes tout à moi?

Le pain dont je me suis nourri depuis que vous m'avez donné la vie, ô mon adorable Créateur, n'est autre chose à présent que ma propre substance, c'est moi-même; et ce pain, qui est ma chair et mon sang, est tellement uni avec moi, que toutes les puissances de la terre ne pourroient à présent le séparer de moi.

Ah! Seigneur, que je serois heureux si, après vous avoir reçu dans la sainte Communion comme mon pain substantiel, j'étois toujours inséparablement uni à vous! Ce miracle est l'ouvrage de la divine Eucharistie reçue avec amour. Ainsi j'ai droit d'y prétendre, pourvu que je vous aime.

VII.

O mon Dieu et mon pain substantiel, si vous ne vous changez pas en moi, changez-moi et transformez-moi en vous; soutenez-moi,

nourrissez-moi, et faites-moi connoître en vous jusqu'au point de la perfection et de la plénitude des vrais enfans de Dieu, qui ont l'honneur d'être nourris du pain de sa table, qui n'est autre chose que vous-même.

Unissez-moi intimement à vous, ô mon Sauveur; attirez puissamment et tendrement mon cœur à vous par les liens agréables et tout-puissans de votre immense charité, selon vôtre divine parole; charité qui vous a attiré vous-même sur cet autel, où je vous adore; et dans ma poitrine, où vous avez la bonté de venir vous renfermer par la sainte Communion.

Ne vous contentez pas, ô Dieu de miséricorde, de former cette union à laquelle j'aspire entre votre cœur et le mien : cimentez-la, fortifiez-la toutes les fois que je m'approcherai de ce Sacrement d'amour, de manière que rien ne soit capable de me séparer de vous, et que je ne ressente jamais d'autres désirs, d'autres ardeurs, ni d'autres empressemens que pour vous seul.

Mais, ô mon âme, après tant de faveurs qui vous sont présentées dans cet adorable Sacrement, ne pouvez-vous pas vous écrier avec saint Augustin : O Sacrement ineffable de piété et d'amour ! ô signe admirable d'union et d'unité ! ô lien sacré de charité ! qui pourra dorénavant me séparer de vous ? Aimons donc, mon âme, aimons avec force et avec tendresse un Dieu si digne d'être aimé; ne pensez, ne désirez, ne respirez et n'agissez que pour lui seul, puisqu'il semble qu'il ne pense, qu'il ne

respire et qu'il n'agisse que pour vous dans ce saint Sacrement.

Vivons de Dieu, en Dieu et pour Dieu ; et puisque l'amour, et surtout l'amour divin est la vie des cœurs, aimons-le de toute l'ardeur dont nous sommes capables : nous vivrons en lui et il vivra en nous.

Vous recevez le corps de Jésus-Christ, soyez incorporé ; vous recevez son âme, qui est le principe de la vie, soyez vivifié ; vous recevez son esprit, soyez éclairé ; vous recevez son cœur tout brûlant des flammes de la charité, soyez embrasé ; vous recevez une divinité, soyez transformé : passez ainsi par l'ardeur de votre amour et par l'action de cette toute-puissante et divine nourriture, de la foiblesse et de l'infirmité de la créature, à la force, à la vie, à l'impeccabilité et à la possession de Dieu.

Fin de la Conduite du S. Sacrement.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

CONDUITE
POUR PASSER SAINTEMENT LES OCTAVES
DE L'ASSOMPTION
DE LA SAINTE VIERGE.

C'EST-A-DIRE, DEPUIS LE 8 JUSQU'AU 22 AOUT.

PRÉPARATION.

PRÉPAREZ-VOUS avec tout le soin, toute la pitié et toute l'ardeur dont vous êtes capable, à bien célébrer l'auguste triomphe de la Mère de Dieu; intéressez-vous à sa gloire. C'est la Reine du ciel et de la terre qui va prendre possession de la couronne immortelle qui est due à sa maternité divine, à son incomparable fidélité à la grâce, à sa profonde humilité, et surtout à l'amour ineffable dont elle a été embrasée pendant toute sa vie pour son adorable Fils, pour son Dieu et pour son Sauveur.

Mais ressouvenez-vous aussi, pour votre consolation, que c'est une Mère qui vous aime et qui veut que vous l'aimiez, et une puissante Médiatrice qui va dans le Ciel soutenir vos intérêts, plaider votre cause, désarmer la

colère de Dieu en votre faveur, et vous obtenir les grâces dont elle est la mère, le canal et la dispensatrice.

Comme cette grande fête est la plus auguste et la plus solennelle de toutes celles que l'Église célèbre en l'honneur de cette Mère de Dieu, elle mérite bien d'être précédée d'une Octave pour s'y bien préparer, et suivie d'une autre Octave pour avoir le temps de méditer sur tous les mystères qui sont renfermés dans celui-ci, pour profiter abondamment de toutes les grâces qui y sont attachées, et de toutes les instructions qu'on en peut tirer; et que l'âme fidèle qui lui est dévouée emploie du moins quinze jours à lui rendre ses hommages, et à lui marquer sa confiance, son respect et son amour par un culte particulier.

Je sais que nous sommes dans un siècle relâché où la dévotion envers cette divine Mère n'est que trop refroidie : mais il ne faut pas s'en étonner, puisque la plus nécessaire et la plus essentielle de toutes les dévotions, qui est celle qui a Jésus-Christ pour objet, est extrêmement diminuée.

Il sera cependant toujours vrai de dire qu'elle est un des plus assurés caractères de la prédestination, et que c'est ainsi que les saints Pères l'ont regardée, parce qu'on ne sauroit aimer la Mère qu'on n'aime le Fils; que le chemin qui nous conduit au cœur de Marie nous conduit au cœur de Jésus-Christ comme à son terme, et que ces deux amours sont inséparables, ou plutôt qu'ils n'en font qu'un, comme la chair,

l'esprit et le cœur de l'un et de l'autre, dans le sentiment des saints Docteurs, ne sont qu'une chair, qu'un esprit et qu'un cœur ; et que d'ailleurs le plus zélé et le plus ardent d'entre les dévots de cette incomparable Vierge, et la plus brillante de toutes les lumières que la France ait jamais donnée à l'Église, qui est saint Bernard, nous assure que jamais dévot de Marie n'a été damné; il est vrai qu'il ne parle que des vrais dévots.

Ce saint temps est tout propre à ranimer en nous cette dévotion, que je fais consister à aimer cette Mère de la belle dilection, à la prier souvent et avec ferveur, et à se confier à ses bontés et en son crédit auprès de Jésus-Christ, à recourir à elle dans ses peines, dans ses troubles et dans ses afflictions, à prendre part à sa gloire et à son triomphe, à lui rendre tous les jours un culte particulier qui parte du cœur, et surtout à l'imiter et à pratiquer les vertus qui lui ont mérité la gloire qu'elle possède.

Et comme l'Église, dans cette grande fête, renferme quatre mystères, qui sont sa Mort, sa Résurrection, son Assomption en corps et en âme dans le Ciel, et le Couronnement de cette divine Mère, et que tous ces mystères se sont accomplis par le ministère du divin amour; c'est ce qui nous engage ici dans tout ce petit ouvrage de parler beaucoup de ce divin amour, et d'établir presque toutes les pratiques sur l'amour que nous devons au Fils et à la Mère ; et comme l'amour est la fin du précepte, il le

sera aussi de cette Conduite : cette répétition ne sera ennuyeuse qu'à ceux qui n'aiment ni le Fils ni la Mère.

Vous direz tous les jours la prière suivante, qui sera comme le tribut journalier de votre esprit, de votre cœur et de vos lèvres, que vous paierez à la mère de Dieu pendant ces Octaves.

PRIÈRE A LA SAINTE VIERGE.

Vierge plus pure que les Anges et plus embrasée du divin amour que tous les Séraphins ; incomparable Mère de mon Dieu et de mon Sauveur, puissante Médiatrice auprès du souverain Médiateur de Dieu et des hommes, premier être, après Dieu, digne de mes respects, de ma confiance et de mon amour.

Triomphez, dans tous les siècles, en Reine du ciel et de la terre. Que toute l'auguste Trinité vous reçoive dans le céleste séjour avec toute la gloire, toute la pompe, tout l'accueil et toutes les caresses que vous méritez. Que le Père Éternel vous couronne d'une gloire immortelle comme sa Fille, le Fils comme sa Mère, et le Saint-Esprit comme son Épouse.

Que tout le Ciel retentisse, à votre entrée, de cantiques de joie et d'acclamations, et que tous les Esprits bienheureux vous conduisent en triomphe au trône de gloire qui vous est préparé.

C'est l'excès du plus pur et du plus ardent amour qui vous a ôté la vie ; c'est le même amour qui a réuni votre corps et votre sainte

âme par une résurrection glorieuse et anticipée : vous avez été élevée au Ciel sur les ailes de cet amour sacré qui avoit embrasé votre cœur pendant toute votre vie, et vous y avez été couronnée par les mains de votre adorable Fils, qui est l'amour même; et puisque c'est l'amour qui fait aujourd'hui tout le brillant de votre couronne et tout le motif de notre joie et de notre confiance, demandez au Seigneur, de ce trône de flammes et de feu que vous occupez à présent dans le Ciel, qu'il détache quelques étincelles de ce feu sacré pour embraser nos cœurs.

Obtenez-nous, ô divine Mère, de cet adorable Fils, auprès duquel vous pouvez tout, une vraie pureté de cœur, une humilité profonde, une grâce toujours victorieuse, un amour ardent et fidèle, une généreuse persévérance et sa divine protection, et accordez-moi la vôtre dans cette vie et au moment redoutable de la mort. Ainsi soit-il.

POUR LE 8 AOUT.

Amour ardent et continuel de Marie pour Jésus; première préparation à la mort.

PRATIQUE.

Vous produirez à votre réveil un acte d'amour pour Jésus; et, pour le rendre plus fervent, vous l'emprunterez du cœur de Marie expirante : vous aurez soin de le renouveler à

toutes les heures du jour ; unissez souvent le Fils et la Mère dans vos actes d'amour, et ne craignez pas que cette union fasse aucun mélange injurieux à l'amour que vous devez à Dieu; comme on va au Père par le Fils, on va au Fils par la Mère : allez souvent en esprit à Jérusalem pour rendre visite à cette divine Mère prête à expirer, et pour vous occuper des sacrés mystères d'amour qui se passent dans mon cœur.

Considération pour le matin.

Si l'amour divin fait tout le bonheur et toute la sûreté d'une âme fidèle, lorsqu'elle se sent sur la fin de sa vie et qu'il est question de se préparer à la mort, parce que cet amour est la fin du précepte qui comprend lui seul toutes les vertus chrétiennes, et que d'ailleurs Jésus-Christ l'a établi comme le moyen le plus sûr pour posséder le Ciel, il est bien avantageux à la divine Marie d'avoir toujours aimé Dieu plus que n'ont jamais fait toutes les autres créatures, et de se sentir prête à sortir de cette vie, et de posséder ce Dieu qu'elle aimoit et qu'elle avoit toujours aimé avec tant d'ardeur.

En effet jamais personne n'a aimé Dieu, ni sitôt, ni avec tant de pureté, ni avec tant de force, ni aussi long-temps que cette divine Mère. Aimer Dieu dès le premier instant de la création de son âme, et l'aimer avec une ardeur toujours nouvelle dans tous les temps de sa vie et jusqu'au moment de sa mort, sans que rien ait jamais été capable de partager son

amour, de le relâcher et de l'interrompre d'un instant : quelle sainte vie ! quelle paix ! quelle admirable disposition à la mort ! et quelle plus grande assurance d'une gloire immortelle !

Quand on n'a aimé qu'un Dieu seul pendant toute la vie, on a bien plus de facilité à l'aimer au temps de la mort, parce que cet amour coule de source, et qu'il est devenu l'inclination et le penchant du cœur : mais quand on a eu le malheur d'aimer toute autre chose, et qu'il est question de produire par nécessité un acte d'amour avant que de mourir, quelle difficulté ! on a beau prononcer ou faire prononcer au moribond les paroles les plus vives et les plus tendres qu'expriment ces actes d'amour, sa bouche, semblable à un écho, est insensible à ce qu'on lui fait articuler, et souvent il s'efforce en vain de bien faire ce qu'il n'a jamais bien fait. L'amour couloit de source sur les lèvres de Marie expirante, parce qu'elle faisoit alors ce qu'elle avoit toujours fait, et que le cœur étoit tout embrasé. Ah ! si les portes de ce Sanctuaire nous étoient ouvertes, que de mystères d'amour n'y découvririons-nous pas ! et quelle condamnation de notre insensibilité pour Dieu !

ASPIRATIONS.

Ah ! Seigneur, pourquoi ne vous ai-je pas aimé aussitôt que je vous ai connu et que vous avez paru aimable à mes yeux ? et combien de créatures sont-elles venues à la traverse pour occuper dans mon cœur la place qui n'étoit due

qu'à vous seul? Si j'ai eu la disgrâce de ne vous pas aimer aussitôt que j'ai commencé à vivre, c'est que j'étois votre ennemi par le péché originel, ou que j'étois encore privé de l'usage de la raison.

Mais vous ai-je aimé, ô mon Dieu, aussitôt que ma raison a été développée des ténèbres de l'enfance, et vous ai-je consacré les prémices de mon cœur, qui n'étoit fait que pour vous aimer, aussitôt qu'il a connu que vous étiez aimable, et que cet amour étoit pour moi l'obligation la plus indispensable? Hélas! quel sujet d'examen, de reproche et de confusion!

Si le temps qu'on passe sans vous aimer est un temps qu'on peut compter perdu pour l'éternité, que de vides affreux dans toute l'étendue de ma vie : et si tout le temps de la vie ne doit être regardé que comme une préparation à la mort, comment m'y suis-je préparé, puisque je ne vous ai pas aimé!

Ne puis-je pas vous dire, Seigneur, avec Augustin pénitent : Beauté toujours nouvelle, quoique toujours ancienne, je vous ai aimée trop tard : mais je vais m'efforcer, avec le secours de votre grâce, de remplacer ces vides qui me paroissent affreux, en commençant aujourd'hui à vous aimer, à n'aimer que vous seul; à vous aimer avec ardeur, et à vous aimer sans discontinuer jusqu'au dernier soupir de ma vie.

Vierge sainte, Mère de la belle dilection, qui n'avez jamais cessé d'aimer Dieu, et qui

l'avez aimé avec de nouvelles ardeurs dans les derniers momens de votre vie, obtenez-moi cette grâce, afin que je sois toujours préparé à la mort.

Considération pour le soir.

Faites attention que Marie ayant commencé à aimer Dieu aussitôt que son cœur a été formé de sa main toute-puissante, et à l'aimer avec toute la pureté et toute l'ardeur imaginable, elle a toujours augmenté en amour, et elle n'a jamais cessé de l'aimer jusqu'au dernier soupir de sa vie, sans le moindre petit relâchement, et sans avoir jamais senti aucun amour imparfait pour la créature.

Une âme qui aime Dieu, et qui l'aime d'une manière suivie, c'est-à-dire, sans cesser de l'aimer, s'élève toujours, dit saint Augustin : elle ne demande qu'à aimer, elle est indifférente à toute autre chose; l'amour qu'elle ressent pour Dieu augmente toujours à mesure qu'elle aime, et il acquiert toujours de nouvelles flammes pour cet aimable objet; de sorte que le second acte d'amour est toujours plus parfait que le premier, et le troisième plus ardent que le second; et ainsi des actes suivans, pourvu qu'il n'y ait point de partage, point de relâchement et point de longs intervalles qui séparent ces actes, et qui empêchent l'influence et l'impression qu'ils pourroient faire les uns sur les autres.

Ah! qu'une âme qui aime Dieu de la sorte pendant toute sa vie attend la mort avec plai-

sir ! que cette vie si pure et si fervente est une admirable préparation à la mort ! et quand enfin cette mort arrive, que son amour est ardent, que sa mort est douce et précieuse, que le Seigneur lui fait un agréable accueil dans le Ciel, et que la jouissance de Dieu dans sa gloire lui paroît délicieuse !

De quelle ardeur étoit donc l'amour de Marie quand elle fut prête à expirer, puisqu'elle n'avoit jamais cessé d'aimer Dieu, et qu'elle avoit tous les jours de sa vie augmenté en amour. Je crois que cet amour fut alors si violent, qu'il fut supérieur à la foiblesse d'une créature mortelle, et qu'après avoir embrasé, affoibli et presque consumé son cœur, il devint enfin la véritable cause de sa mort.

ASPIRATIONS.

Que je vous aimerois à présent avec bien plus d'ardeur, ô mon aimable Jésus, si, après avoir commencé à vous aimer, je n'avois jamais discontinué de le faire, et si mes actes d'amour avoient été plus suivis et plus unis les uns aux autres ; mais, hélas ! il n'est arrivé que trop souvent qu'après vous avoir dit, mon Dieu, je vous aime, et m'être senti attendri dans cet acte d'amour qui sembloit partir du fond de mon cœur, j'en ai dit autant à la créature, et je m'en suis dit autant à moi-même.

Que mon cœur est infidèle et qu'il est inconstant pour mon Dieu, moi qui condamne l'infidélité et l'inconstance dans les autres ! il est plus fragile que le verre, plus léger que le

vent et plus foible que le roseau : fixez-le donc, Seigneur, par un amour qui soit à l'épreuve de tout.

Je reconnois, ô mon Dieu, que ces interruptions trop fréquentes ont tellement affoibli mon amour, qu'il faut que je recommence à chaque fois comme si je ne vous avois jamais aimé, à moins que vous ne me délivriez de ma propre inconstance, et que je ne travaille efficacement à la réformer ; je n'ose espérer de vous aimer plus fortement à la fin de ma vie que je ne vous aime au commencement.

Vierge sainte, obtenez-moi de votre adorable Fils cet amour pur et constant qui soit l'image du vôtre ; que je l'aime avec toute l'ardeur dont je suis capable avec sa grâce et votre secours ; que je l'aime sans interruption et sans jamais cesser de l'aimer, afin que quand je me trouverai au lit de la mort mon amour soit si fervent et si fidèle, qu'il me procure la mort des justes et la récompense du divin amour, qui consiste à l'aimer et à le posséder éternellement dans le Ciel.

POUR LE 9 AOUT.

Désirs ardens de posséder Dieu ; autre préparation de Marie à la mort.

PRATIQUE.

COMMENCEZ la journée par désirer Dieu de tout votre cœur, et à lui protester que vous ne désirez et que vous ne voulez jamais désirer

que lui seul ; mais faites en sorte que ce désir soit sincère, et qu'il parte du fond d'une âme persuadée qu'il n'y a que lui seul de désirable : prenez les désirs de Marie prête à expirer pour modèle des vôtres, répétez-les le plus souvent que vous pourrez pendant la journée, et dites avec le Roi-Prophète : Comme le cerf, fatigué par une longue course, désire une fontaine pour se rafraîchir, c'est ainsi, Seigneur, que mon âme vous désire : mais prenez garde qu'il n'échappe à votre cœur aucun désir pour quelque chose qui soit moins que Dieu.

Considération pour le matin.

Les saints désirs sont à l'égard du divin amour ce que la flamme est à l'égard du feu ; c'est ce qu'il y a de plus vif, de plus brillant, de plus ardent et de plus facile à mettre en mouvement pour s'élever jusqu'au cœur de Dieu, qui est le terme où ils aspirent ; et plus nos désirs sont prolongés par l'absence de ce que nous aimons et de ce que nous désirons, plus ils se multiplient et deviennent violens ; le délai les embrase et les rend tout de feu, dit saint Augustin : ce feu nous consume peu à peu ; le corps languit, il s'affoiblit jusqu'à ce que nous possédions Dieu que nous aimons et que nous désirons.

Les Saints ont fait d'heureuses expériences de cette vérité ; leur vie s'est passée à aimer et à désirer ; leur amour produisoit leurs désirs, et leurs désirs donnoient de nouvelles flammes à leur amour ; que la vie est pure et délicieuse quand on n'aime et qu'on ne désire que ce qui

peut rendre éternellement bienheureux par sa possession !

Marie prête à expirer aimoit beaucoup, parce qu'elle désiroit de même, et que ses désirs surpassoient en pureté et en ardeur ceux de tous les Saints ; aussi connoissoit-elle bien mieux le mérite et la valeur infinie de ce qu'elle aimoit et de ce qu'elle désiroit. Il y avoit long-temps qu'elle soupiroit après le bienheureux moment qui devoit la réunir pour toujours à cet adorable Fils qu'elle aimoit plus qu'elle-même.

Depuis l'Ascension, cette divine Mère étoit toujours dans un état violent, et comme suspendue entre le ciel et la terre : son amour et ses désirs qui devenoient plus ardens de jour en jour la plongeoient dans une langueur si grande, qu'elle pouvoit dire avec bien plus de sujet que l'Epouse des sacrés Cantiques ces paroles, que peut-être elle adressoit mille fois le jour aux Anges : Esprits célestes, allez dire à mon bien-aimé que je languis d'amour pour lui. Heureuse langueur ! heureux amour ! heureux désirs ! quand ils n'ont que la possession de Dieu seul pour leur principe, pour leur centre et pour leur terme !

ASPIRATIONS.

S'il falloit, ô mon adorable Sauveur, vous rendre compte à présent de tous les désirs pervers et déréglés qui ont échappé à mon cœur, de combien de péchés ne me trouveriez-vous point coupable ! S'il falloit qu'ils parussent

aux yeux des créatures, qui jusqu'à présent n'ont jugé de ma conduite que par mon extérieur composé, quel sujet de confusion et d'humiliation pour moi! et quels monstres affreux se présenteroient aux yeux de ceux à qui je n'en ai peut-être que trop imposé par une fausse modestie!

Combien en a-t-il produit qui ne vous avoient pas pour objet? Mais l'estime et l'amitié des créatures, mais la vanité de paroître ce que je n'étois pas, et ce que je n'avois pas envie de devenir, parce qu'il en auroit trop coûté à ma délicatesse et à mon amour-propre; mais un intérêt grossier que j'avois soin de me cacher à moi-même pour ne pas rougir à mes propres yeux de la bassesse de mes désirs, m'ont séduit; une partie de ma vie s'est passée à rendre l'autre misérable par de vains désirs, remettant mon repos et ma joie à un avenir imaginaire qui n'a pas laissé de me causer des péchés trop réels. J'ai désiré avec trop d'ardeur ce que je ne pouvois pas posséder sans vous déplaire et sans renverser l'ordre de votre divine Providence, et je n'ai désiré que lâchement ce qui pouvoit contribuer à la sanctification de mon âme, et à mon établissement éternel dans le Ciel.

Mais, hélas! combien foiblement vous ai-je désiré, vous, Seigneur, qui êtes la source de tous les biens; vous qui, dans le langage de l'Epouse, êtes tout désirable, et qui pouvez vous seul calmer, satisfaire et remplir parfaitement tous les désirs du cœur?

Que ne puis-je dire avec l'Apôtre : Je souhaite la dissolution de ce corps charnel pour être avec Jésus-Christ ! Qui est-ce qui me délivrera de ce corps de mort, pour aller vivre éternellement avec mon Dieu ?

Considération pour le soir.

Il n'est pas étonnant que la divine Marie désirât avec une ardeur inconcevable de posséder son adorable Fils, qu'elle avoit porté l'espace de neuf mois dans son sein ; qu'elle avoit allaité de ses chastes mamelles ; avec lequel elle avoit vécu pendant trente-trois années ; qu'elle avoit vu guérir les malades et ressusciter les morts ; qu'elle avoit vu agir, parler et comme un homme et comme un Dieu ; qu'elle avoit vu souffrir, répandre son sang et expirer sur la croix ; et dont elle avoit reçu les tendres adieux lorsqu'il s'éleva dans le Ciel : elle savoit et elle sentoit qu'il étoit son Fils et son Sauveur et son Dieu : elle l'aimoit parce qu'elle étoit persuadée plus que personne qu'il étoit infiniment aimable ; il étoit absent depuis plusieurs années, il n'étoit pas étonnant qu'elle le désirât, et que ses désirs égalassent l'amour qu'elle lui portoit.

Qui pourroit expliquer, dit un Père, les sacrés incendies que son amour allumoit dans son cœur, et combien ses soupirs fréquens et ses désirs pleins d'une ardeur divine nourrissoient et augmentoient ses flammes ?

Mais enfin ses désirs devenus plus ardens et plus violens par la privation, et prolongés

par le délai de cette bienheureuse possession à laquelle elle aspiroit, et dont elle sentoit la proximité qui leur donnoit une nouvelle ardeur, firent tomber cette divine Mère dans une langueur amoureuse qui devint mortelle, parce que la foiblesse de la créature ne peut pas soutenir long-temps les impressions vives et surnaturelles d'un agent supérieur et d'un amour plus fort que la mort; elle tomba dans cette langueur que lui causoient ses désirs et son amour, dans la défaillance, et de cette défaillance dans la séparation de sa sainte âme d'avec son corps: heureux amour! heureux désirs! heureuse mort, que l'Eglise et les saints Pères n'osent appeler mort, mais un doux sommeil!

ASPIRATIONS.

Puis-je me flatter, ô mon aimable Jésus, de vous avoir jamais désiré comme je devois vous désirer, si je vous aimois de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces? Quand on aime bien un objet aussi aimable que l'est un Dieu Sauveur, et qu'on ne le possède pas, on ne se dédommage de sa privation que par les désirs, c'est le plus agréable supplément qu'on puisse trouver à sa divine présence. Votre sainte Mère, pendant son séjour sur la terre depuis votre Ascension, ne trouvoit sa consolation que dans ses désirs et dans son amour, et c'est ainsi qu'elle s'est préparée à cette précieuse mort qui l'a mise en possession de l'adorable objet qu'elle avoit désiré avec tant d'ardeur.

Mais, hélas! que mes désirs de vous posséder, ô mon Dieu, ont été jusqu'à présent foibles et languissans! Ah! je suis convaincu qu'ils n'ont été que trop foibles, parce que je ne vous ai pas assez aimé. Mais si je ne vous ai aimé que foiblement, quelle récompense puis-je donc espérer de mon amour! ou plutôt quel reproche et quel châtiment ne dois-je pas craindre de ma lâcheté et de mon indifférence!

Je vous ai désiré quelquefois, Seigneur, et dans des momens passagers : mais une infinité de désirs imparfaits ont succédé aux premiers, et ils en ont effacé l'impression ; je devois vous désirer toujours pour apprendre à vous mieux aimer, et je ne devois jamais cesser de vous aimer, pour apprendre à vous mieux désirer.

Vierge sainte, obtenez-moi ces saints désirs, et apprenez-moi à désirer comme vous, pour mériter de posséder éternellement ce que je dois uniquement aimer et désirer. Ainsi soit-il.

POUR LE 10 AOUT.

Marie mourante dans l'actuel exercice du divin amour.

PRATIQUE.

Occupez-vous, en vous réveillant, de cette pensée, que la mort est l'écho de la vie, et qu'une mort précieuse et pleine d'amour de Dieu, après une vie tiède et languissante, est un miracle de la miséricorde de Dieu, et que

c'est trop risquer dans une affaire si sérieuse, où il y va d'une éternité toute entière, de s'attendre sur un miracle.

Commencez donc aujourd'hui à faire ce que vous voudriez avoir fait à la mort; et si vous voulez mourir saintement et en aimant Dieu comme Marie, formez la résolution de l'aimer toute votre vie; de ne rien aimer avec Dieu que pour l'amour de Dieu; de l'aimer en tout temps et en toutes choses, aussi-bien quand il vous fait sentir la pesanteur de sa main par les afflictions, que dans la prospérité: essayez aujourd'hui, et suivez cette pratique toute votre vie.

Considération pour le matin.

Soyez persuadé que l'amour de Dieu, qui est Dieu même, et par conséquent tout-puissant et infiniment bon, n'a point cependant de plus glorieuse ni de plus avantageuse récompense à donner à celui qui n'aime que soi-même, et que la plus grande faveur que Dieu puisse faire à une âme qui l'aime véritablement et avec ardeur, c'est d'augmenter son amour et de lui donner une persévérance inébranlable dans cet amour jusqu'au dernier soupir de la vie.

Les grands Saints ont bien compris cette vérité: indifférens à toutes les récompenses temporelles, ils n'ont travaillé qu'à nourrir et à augmenter leur amour, persuadés que, faisant leur capital d'aimer toujours, et sans discontinuation, la mort ne les surprendroit jamais; que leur mort pouvoit bien être subite,

mais jamais imprévue, parce qu'aimant toujours, ils ne pouvoient mourir que dans les exercices actuels de l'amour de Dieu.

Marie a aimé Dieu de tout son cœur ; elle n'a jamais cessé de l'aimer avec une ardeur incompréhensible, et comme son Fils, et comme son Sauveur, et comme son Dieu ; et à chaque jour de sa vie son amour augmentoit de telle sorte, que son cœur n'étoit devenu qu'une pure capacité de Dieu et de son amour : comme ce n'étoit plus qu'une même chair, quant à l'origine, ce n'étoit plus aussi, disent les saints Pères, qu'un même esprit, qu'un même cœur, et qu'un même amour.

C'est ainsi que cette divine Mère a toujours vécu, surtout depuis l'Ascension de son adorable Fils ; c'est ainsi par conséquent qu'elle est morte, c'est-à-dire en aimant actuellement d'un amour plus fort et plus ardent que jamais ce Fils si aimable qu'elle avoit aimé uniquement pendant toute sa vie ; et c'est en cela que je puis imiter cette Vierge sainte ; je dois donc me faire une étude capitale d'aimer toujours mon Dieu, de peur que la mort ne me surprenne dans un temps où mon cœur seroit vide de cet amour.

ASPIRATIONS.

PEUT-ON vivre sans vous aimer, ô mon adorable Jésus, quand on sait combien vous êtes aimable, et qu'on sent l'obligation indispensable qu'on a de vous aimer ? Ah ! vivre sans cet amour, ce n'est pas vivre, c'est

mourir; et s'exposer à mourir sans vous aimer, c'est s'exposer à ne vous aimer jamais, ni dans le temps, ni dans l'éternité, et à mourir en réprouvé; c'est être bien téméraire et bien ennemi de soi-même, que d'en vouloir courir les risques.

Cependant, ô Dieu souverainement aimable, puis-je me dire à moi-même que je vous ai toujours aimé! Hélas! combien de momens, combien d'heures et combien de jours se sont trouvés vides de cet amour, et malheureusement remplis de l'amour des créatures et de moi-même! Puis-je y penser sans confusion, et sans m'accuser d'ingratitude envers un Dieu infiniment bon, qui m'a aimé le premier, et et qui dans un sens m'a aimé plus que soi-même, puisque s'étant mis dans la nécessité de périr, ou de me laisser périr, il a mieux aimé mourir de la mort la plus cruelle et la plus infâme, pour me donner la vie aux dépens de la sienne! Puis-je y penser sans craindre de ne pas mourir de la mort des Justes, c'est-à-dire dans l'actuel exercice de votre divin amour!

C'est, ô mon aimable Sauveur, ce que je vais tâcher de réparer à présent et dans le peu de temps qui me reste à vivre, en remplaçant tous les malheureux vides de la vie lâche et languissante que j'ai menée jusqu'à ce moment, que je vais commencer sans délai à faire ce que je voudrois avoir fait quand je me trouverai à celui de la mort. Je vais m'y préparer tous les jours, en m'exerçant fidèlement dans

les sentimens, dans les actes et dans la pratique du divin amour, afin de mourir de même.

Vierge sainte, je vous conjure, par votre mort précieuse et toute ardente du divin amour, de m'aider à former et à exercer cette importante résolution.

Considération pour le soir.

Nous mourons pour l'ordinaire dans l'attache aux choses que nous avons le plus aimées pendant notre vie : l'amour désordonné des richesses ne sort qu'avec le dernier soupir du cœur d'un avare, et il les aime plus violemment, parce qu'alors elles lui échappent, et qu'il faut les quitter. Un ambitieux meurt avec le même goût pour les honneurs ; et un voluptueux, usé de plaisirs, n'est pas toujours usé de désirs de plaisirs quand il est près de mourir.

Mais il n'est pas moins vrai de dire qu'un vrai fidèle qui a toujours aimé son Dieu, et qui l'a aimé pendant toute sa vie, l'aime avec beaucoup plus d'ardeur quand il est près de rendre l'âme ; comme il sent alors qu'il va bientôt le posséder, cette proximité donne toujours de nouveaux feux à son amour.

La divine Marie avoit fait de l'amour de Dieu son unique occupation dans tous les momens de sa vie ; elle avoit toujours envisagé la mort comme l'objet de ses plus violens désirs ; son cœur soupiroit incessamment après ce passage, qui fait trembler les plus intrépides, et qui inspire même de la frayeur aux

plus grands Saints : non pas précisément parce que la mort lui procuroit une gloire immortelle, mais parce qu'elle la mettoit en possession de ce Fils adorable, qui étoit son Dieu, et qu'elle aimoit plus qu'elle-même ; il falloit par conséquent qu'elle expirât dans la pratique et dans l'acte du plus pur, du plus sublime et du plus ardent amour qu'elle eût ressenti dans tout le cours de sa vie.

D'ailleurs l'amour des plus grands Saints est toujours, et doit être toujours mélangé de craintes dans les derniers momens, parce qu'ils ont été pécheurs, et qu'il est difficile qu'ils aient tellement expié tous leurs péchés, qu'ils ne soient redevables de quelque chose à la divine Justice. Marie n'a jamais commis aucun péché ; en mourant elle n'a rien à craindre, tout à espérer; rien à perdre, tout à gagner ; son amour fait toute son agonie, ainsi il est pur et sans mélange.

ASPIRATIONS.

Qu'on est heureux, ô mon adorable Seigneur, quand on n'aime pendant toute sa vie que ce qu'on voudroit avoir aimé uniquement au moment de la mort, et que ce qui peut concourir à nous procurer une mort précieuse devant vos yeux ! Mais, hélas ! qu'on est malheureux quand on aime pendant sa vie ce qu'on aura la douleur de quitter, et d'avoir trop aimé au préjudice de ses devoirs et de son innocence !

Périsse mille fois dès à présent ce que j'ai

trop aimé ; périsse dans mon cœur tout l'amour, tout le penchant et toutes les attaches sensibles qui m'empêchent d'aimer Dieu seul comme je le dois aimer, et qui m'empêcheroient de l'aimer de toutes mes forces au moment de ma mort, qui est celui de toute ma vie auquel je dois l'aimer, sous peine de ne le jamais aimer dans l'éternité : ce qui seroit le dernier des malheurs.

Je ne veux plus aimer que vous seul, ô mon adorable Sauveur, pour avoir le bonheur que mon cœur désire avec ardeur ; c'est du moins de mourir en vous aimant, si je ne peux pas mourir comme les Martyrs pour votre amour, afin de mériter de vous aimer et de vous posséder éternellement après ma mort.

Recevez aujourd'hui, ô Dieu de bonté, la protestation que je fais de vous aimer toute ma vie, et pardonnez-moi les infidélités sans nombre que j'ai commises contre celle que je vous ai faite ci-devant : je déteste mon inconstance et mon ingratitude, et je proteste aujourd'hui que je veux vivre et mourir en vous aimant.

Vierge la plus aimable, la plus pure et la plus ardente de toutes les amantes de celui qui seul est souverainement aimable, je vous conjure par votre précieuse mort de m'obtenir cette grâce.

POUR LE 11 AOUT.

Marie morte par l'excès de son amour.

PRATIQUE.

Comme une mort causée par l'excès du divin amour est le glorieux apanage de Marie toute seule, et qu'il étoit juste qu'une Mère de Dieu jouît de cette glorieuse exception, ce seroit une témérité d'y prétendre : il faut se retrancher sur le désir sincère de vivre et de mourir dans la pratique du divin amour, et y travailler comme à l'affaire la plus importante et la plus essentielle de sa vie.

Mais vous ajouterez aujourd'hui à cette pratique une préparation et une disposition de cœur de mourir pour cet amour, si l'occasion s'en présentoit : c'est ce qui s'appelle l'esprit du martyre, que tout chrétien doit avoir : entrez-y dans cette disposition, éprouvez-vous sans relâche, cultivez-la, souffrez pour l'amour de Dieu, et protestez souvent à Jésus-Christ que vous êtes prêt à donner, pour son amour, jusqu'à la dernière goutte de votre sang.

Considération pour le matin.

Faites attention que mourir dans l'exercice actuel du divin amour, c'est le caractère des élus qui ont aimé Dieu pendant toute la vie ; et c'est à quoi vous devez travailler sérieusement, et ce que vous devez demander tous

les jours de votre vie, si vous voulez vous assurer une bienheureuse éternité.

Mourir pour soutenir les intérêts de cet amour, c'est celui des Martyrs et de ces généreux héros de la religion qui ont souffert les tourmens les plus cruels, et qui sont morts pour Jésus-Christ, et la disposition dans laquelle tout Chrétien doit être dans tous les temps de sa vie, s'il veut se sauver : mais mourir par l'excès et par la douce violence du divin amour, c'est le glorieux privilége que Dieu a accordé à Marie toute seule.

Qu'est-ce qui auroit pu causer la mort à cette divine Mère, sinon l'amour de Dieu. La mort est la peine du péché, et le péché est seul la cause et l'artisan de la mort; l'esprit s'étant révolté contre Dieu, à qui il devoit obéissance, et ayant fait son corps le complice de son crime, il est juste que la mort, qui en est le châtiment, sépare l'esprit et le corps pour les punir l'un et l'autre.

Or Marie n'a jamais péché, et elle n'a jamais commis la moindre désobéissance aux ordres de Dieu; une mort semblable à la nôtre auroit été pour elle une punition qu'elle n'a point méritée. Ainsi elle ne meurt que parce qu'elle aime, et que l'amour le plus ardent qui fut jamais, et le plus au-dessus de la foiblesse de la créature, sépare son âme de son corps, l'enlève de ce monde dont elle ne pouvoit plus supporter la demeure, et la transporte avec une douce et agréable violence vers l'adorable objet qu'elle aime, et qu'elle n'a jamais

cessé d'aimer depuis le moment qu'elle a été unie à son corps ; et cette mort si glorieuse et si sainte fait le commencement de son bonheur, et lui tient lieu de récompense.

ASPIRATIONS.

Faut-il, ô mon Dieu, que je sois assez ingrat et assez dur à moi-même pour ne vous pas aimer, quoique je sois persuadé que c'est le divin amour qui prépare insensiblement un fidèle à la mort des justes, et que c'est une témérité que de s'y attendre, si on ne se sert pas de ce seul moyen que vous avez établi pour mériter ce bonheur !

Faut-il que j'aie le malheur de vous offenser tous les jours, et de commettre mille infidélités à votre grâce et à l'amour que je vous dois et que je vous ai promis, quoique je sache que c'est le péché qui met obstacle à ma préparation pour ce redoutable passage, et qui m'affoiblit tellement, qu'il m'expose à une triste mort, dont les suites sont effrayantes, et dont je pourrois me mettre à couvert, si je vous aimois comme je le dois et comme je puis vous aimer avec votre grâce !

Faut-il que j'approche tous les jours de la mort, sans le sentir, et sans travailler par mon amour à me procurer une heureuse mort, quoique je sache qu'elle est toujours suivie d'une heureuse éternité !

Mais faut-il encore que je commette tous les jours le péché qui déplaît à mon Dieu, et que je lui dise tous les jours que je l'aime et que je

veux l'aimer jusqu'au dernier soupir de ma vie ! Mon amour-propre me dira que mon péché n'est pas énorme : mais ma religion me dit que c'est toujours un péché qui offense une Majesté infinie et un Dieu infiniment aimable ; que ce péché affoiblit la grâce, qui est la source de la vie ; qu'il refroidit l'amour, qui est la plus sainte et la plus nécessaire de toutes les dispositions pour bien mourir.

Seigneur, faites-moi comprendre cette importante vérité, faites-la-moi sentir comme je dois la sentir, et donnez-moi votre amour, par les mérites et par l'amour de votre divine Mère.

Considération pour le soir.

L'AMOUR est fort comme la mort, disent les sacrés Cantiques, parce que les âmes qui sont éprises du divin amour s'exposent généreusement, quand l'occasion s'en présente, aux supplices les plus cruels et à la mort la plus affreuse, et qu'elles aiment mieux perdre la vie que leur amour. Telle a été la disposition du cœur de Marie pendant que Jésus souffroit sur la croix, elle souffroit avec lui, elle souffroit par lui, elle souffroit pour lui, et son amour étoit fort comme la mort.

L'amour est fort comme la mort, d'autant que, comme la puissance de la mort consiste à rendre un corps insensible et immobile par la séparation de l'âme qui lui donnoit le sentiment, la vie et le mouvement, ainsi l'amour divin agissant sur Marie, qui en étoit déjà toute

embrasée et presque consumée, détacha enfin son âme de son corps par une mort mille fois plus douce que la vie la plus délicieuse.

Mais il faut remarquer qu'au lieu que la mort ordinaire se fait précéder par les foiblesses, par les langueurs, par les défaillances et par les symptômes humilians et douloureux, qui rompent enfin les liens qui attachoient le corps à l'âme, la mort de la sainte Vierge, qui étoit l'ouvrage du divin amour, se fit annoncer par des transports, par des désirs, par des extases et par des ravissemens, pendant lesquels son amour, plus fort que la mort, coupa les liens de la vie; liens qui ne pouvoient plus tenir contre les derniers efforts d'un amour aussi ardent.

Semblable, dit un Père (*Ruper.*), à un malade qui combat dans sa dernière agonie contre ses douleurs qui l'affoiblissent tellement, que la dernière convulsion l'emporte : ainsi l'amour divin qui brûloit incessamment dans le cœur de Marie, plus fort que les fièvres les plus ardentes, l'affoiblissant peu à peu, en enleva le dernier soupir, et séparant doucement son âme de son corps, il la transporta dans le cœur de Dieu, qui étoit son centre et son repos.

ASPIRATIONS.

Que je serois heureux, ô mon adorable Sauveur, et que ma conscience seroit à présent tranquille en attendant la mort, si je vous avois aimé pendant toute ma vie avec assez

d'ardeur et avec assez de force, non pour mourir effectivement par la violence de mon amour, privilége singulier auquel Marie seule pouvoit prétendre, mais pour mourir à mes attaches, à mes passions, à mes désirs déréglés, à ma vanité, à mon amour-propre, à ma délicatesse, en un mot pour mourir entièrement à moi-même.

Oui, Seigneur, je reconnois que cette mort si nécessaire à une âme qui veut assurer son salut est l'ouvrage de votre divin amour, et que c'est la voie la plus facile, la plus sûre et la plus abrégée par laquelle on parvient à l'extinction de l'homme charnel; et je ne l'ai pas suivie.

Il y a donc long-temps que je serois mort de cette mort mystique et précieuse qui donne la vie à l'âme, si je vous avois aimé comme je le devois, et comme je le pouvois avec votre grâce; et cette mort si sainte et si salutaire m'auroit servi d'une admirable préparation pour mourir dans l'exercice et dans la pratique de votre divin amour, quand il auroit fallu sortir de cette vie; mort qui m'auroit mis en possession d'un bonheur éternel. Mais, hélas! je ne sens que trop, et à ma confusion, que je ne suis encore que trop plein de vie, non pas de cette vie précieuse qui n'est soutenue que par la charité, mais de cette vie imparfaite qui vous déplaît et qui conduit insensiblement à la mort; en un mot je sens bien que je vis trop pour moi-même par la cupidité, et que je ne vis pas assez pour vous par la charité, et que ce n'est pas le moyen de mourir en vous aimant.

Vierge sainte, obtenez-moi cet amour obtenez-moi cette mort à moi-même, qui renferme en soi la vie de la grâce, et qui est le précieux germe de la gloire. Ainsi soit-il.

POUR LE 12 AOUT.

Douceur ineffable de la mort de Marie.

PRATIQUE.

Après avoir donné votre cœur à Dieu à votre réveil, pensez sérieusement que vous pouvez mourir dans la journée, et que votre mort décidera de votre éternité. Tournez-vous ensuite vers la divine Marie qui est l'avocate de tous les moribonds qui ont recours à elle : demandez-lui son secours et sa protection quand vous serez au lit de la mort; mais surtout priez-la qu'elle vous obtienne une mort douce et tranquille, exempte de tous les troubles et de toutes les inquiétudes fâcheuses que causent ordinairement les péchés, les remords de conscience, et les alarmes sur les jugemens de Dieu. Faites-vous une pratique ordinaire de penser souvent à la mort, pour en adoucir les rigueurs par vos réflexions, et formez la résolution de ne rien faire dans toute votre vie qui pourroit alarmer votre conscience et troubler votre âme à ce terrible passage.

Considération pour le matin.

Transportez-vous en esprit à Jérusalem, dans la maison et auprès du lit de Marie expi-

rante : prenez votre place avec un profond respect parmi les Apôtres, qui y ont été transportés eux-mêmes de toutes les parties du monde, par l'esprit de Dieu, pour être les témoins et les admirateurs des prodiges qui se passèrent à la mort précieuse de cette Mère de Dieu. Prosternez-vous parmi cette compagnie de Saints, et ne perdez point de vue cet admirable objet, si capable de vous inspirer le mépris du monde, le détachement de la vie, et les désirs pour le Ciel.

Quelles innocentes douceurs se vont ici présenter à votre imagination, à votre esprit et à votre cœur ! quelle céleste beauté ! quelle sérénité et quelle douce majesté sur le visage de Marie prête à expirer ! quel brillant et quel feu divin dans ses yeux qu'une mort si précieuse va fermer ! quels oracles et quelles paroles toutes de feu dans sa bouche ! Mais quels soupirs, quels désirs embrasés, et quels transports du plus pur et du plus ardent amour dans son cœur.

Tant il est vrai qu'il n'y a point de genre de mort plus noble et plus délicieux que celui du divin amour ; ses blessures sont douces et salutaires, ses langueurs sont agréables, ses feux sont purs et bienfaisans : il ne blesse que pour guérir, il ne fait languir que pour fortifier, il ne sépare que pour mieux réunir, et il ne cause la mort temporelle que pour donner une vie bienheureuse et éternelle : il ne déplace l'âme de son corps que pour la placer pour toujours dans le cœur du Dieu qu'elle aime.

La mort de Marie est donc bien plutôt, dans le langage des saints Pères, un doux sommeil qu'une séparation rigoureuse ; car une séparation qui ne tend qu'à une réunion prochaine, surtout quand elle se fait par l'entremise du divin amour, n'a rien que de doux et de délicieux. Que dois-je donc faire pour me procurer une douce mort ? Aimer mon Dieu, l'aimer de tout mon cœur, et l'aimer tout le reste de ma vie.

ASPIRATIONS.

J'appréhende la mort, ô mon Dieu, parce que j'aime la vie, et que je l'aime peut-être plus que je ne pense, et beaucoup plus que je ne devrois : mais quel aveuglement d'aimer une vie si pleine de misères et de péchés, et de ne pas soupirer après ce que je dois aimer et ce qui doit me procurer une vie délicieuse et éternelle ! Quand ouvrirai-je les yeux pour connoître mon erreur, et quand aurai-je assez de courage pour travailler à m'en détromper ?

J'appréhende la mort, parce que je crains avec raison et votre redoutable jugement, et toutes les suites fâcheuses de la mort, et que je n'ai que trop sujet de les craindre, parce que je suis pécheur : mais quel autre aveuglement de ne me pas précautionner contre ces justes sujets de frayeur ! Pour me délivrer de toutes ces alarmes, je n'ai qu'à vous aimer de tout mon cœur pendant ma vie : c'est le moyen de vous aimer au moment de la mort ; et si je vous aime alors, je ne craindrai ni la mort ni ses suites.

J'appréhende la mort, et elle ne se présente à moi qu'avec un visage affreux, parce qu'elle est effrayante par elle-même : et quand j'y pense, je m'imagine qu'on voit en moi tous les symptômes, les délires, les convulsions et les difformités que j'ai vus moi-même dans les autres, et c'est ce qui autorise ma crainte et mes alarmes; et il suffit que je sois homme mortel pour en être effrayé.

Mais quel autre aveuglement, puisqu'il ne tient qu'à moi de l'adoucir! Si la mort des pécheurs m'a effrayé, j'en détournerai pour un temps les yeux de mon esprit, je les attacherai sur Marie expirante : les douceurs que j'y remarquerai me feront conclure que je n'ai qu'à l'imiter dans son amour pour me procurer une mort tranquille.

Oui, mon adorable Jésus, je suis persuadé que, si je vous aime à présent et tout le reste de ma vie, je vous aimerai au temps de ma mort; et si je vous aime alors, je ne puis avoir qu'une mort douce et tranquille : je vais travailler par mon amour à me la procurer.

Considération pour le soir.

Retracez-vous encore ici les deux portraits d'un pécheur moribond et de Marie expirante; opposez-les l'un à l'autre : vous verrez dans celui-là des symptômes violens capables d'inspirer de l'horreur pour la mort, et dans celui-ci des douceurs ineffables qui effaceront ce qu'il y a d'affreux dans les premiers, et inspireront le désir de mourir et de bien mourir.

Mais remarquez que le péché fait tous les affreux symptômes du premier, et l'amour toute la douceur et tout l'agrément du second, et vous conclurez que, si vous vous aimez vous-même, comme vous devez vous aimer, vous vous épargnerez ces affreux symptômes, en fuyant le péché, et vous vous procurerez ces douceurs, en faisant votre capital d'aimer Dieu de tout votre cœur.

Il est constant que les hommes ne meurent le plus souvent qu'avec violence parce qu'ils sont pécheurs, parce qu'ils n'ont pas assez aimé Dieu, et parce qu'ils ne se sont pas assez préparés à ce terrible passage; car tantôt une syndérèse criante les accable de reproches, tantôt les jugemens de Dieu les font trembler, et toujours les maux corporels qu'ils endurent sont un triste spectacle.

Marie n'a jamais péché, et elle a beaucoup aimé; son exil alloit finir, et elle alloit entrer dans sa céleste patrie; elle avoit été long-temps dans la privation de ce qu'elle aimoit plus qu'elle-même; elle alloit être dans la possession et dans la jouissance éternelle; la mort faisoit l'objet de ses désirs les plus ardens, par conséquent elle ne pouvoit être que douce et tranquille.

Pouvoit-il y avoir quelque rigueur dans la mort de Marie, puisque Jésus-Christ même alla recevoir ses derniers soupirs; il appella son âme, dit un Père (*S. Ildeph.*); elle entendit cette voie si douce et si amie de son cœur, elle y répondit dans le moment; et portée sur les

ailes de son amour, elle vola vers ce Fils bien-aimé avec des empressemens pleins de tendresse et des transports de joie qu'on ne peut exprimer; et son esprit, par un effort de cet amour, se détacha doucement de son corps pour se remettre entre les mains de Jésus-Christ; et dans le moment son âme alla prendre possession d'une gloire proportionnée à son amour.

ASPIRATIONS.

Qu'une âme fidèle est heureuse, ô mon divin Jésus! et qu'elle meurt avec délices, quand elle vous a toujours aimé, quand elle ne sort du corps qu'elle animoit que pour se mettre aussitôt entre vos mains adorables, et qu'il ne se trouve aucun délai entre son dernier soupir et la récompense éternelle de son amour!

Je participerois à ce bonheur de Marie expirante, si au moment de ma mort je n'étois trouvé coupable d'aucune infidélité que je n'eusse expiée par une pénitence capable de satisfaire pleinement à votre justice, ou par un amour assez ardent pour compenser la peine due à mes péches.

Je participerois à ce bonheur de Marie si j'étois plus fidèle et plus attentif à éviter tout ce qui vous déplaît, à ne mettre jamais aucun délai entre l'inspiration et l'obéissance, à faire en toutes choses votre divine volonté, à tout entreprendre pour votre gloire, sans écouter mes répugnances et ma délicatesse, à mener une

vie plus intérieure et plus éloignée du monde et de ses maximes; si je cherchois en tout votre adorable présence ; en un mot, si je vous aimois toujours de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces.

Mais, hélas! je suis trop lâche et je ne suis pas assez touché du désir de vous posséder, parce que je ne comprends pas assez la peine insupportable que souffre une âme séparée de son corps, qui se trouve par sa faute dans la privation du Dieu qu'elle aime et qu'elle devroit posséder, qui se sent alors attirée par un penchant violent et naturel, et repoussée en même temps pour aller satisfaire à la justice, parce qu'elle n'a pas assez aimé.

Vierge sainte, obtenez-moi ce sentiment et cet amour fidèle et constant qui m'adoucisse ce dernier passage, et qui me mette dans la possession de mon Dieu, dès que j'aurai perdu la vie. Ainsi soit-il.

POUR LE 13 AOUT.

Séputlure et Tombeau de Marie.

PRATIQUE.

Que le tombeau où l'on va porter la divine Marie vous fasse ressouvenir que vous mourrez, et peut-être plus tôt que vous ne pensez ; que vous serez enseveli et enterré dans celui que vous ne savez pas, et que la divine Providence a marqué et trouvé à propos de vous cacher, afin que vous soyez toujours sur vos gardes.

Mais souvenez-vous que votre chair n'y jouira pas du beau privilége de celle de Marie, qui a été conservée sans corruption, et que la vôtre aura pour triste apanage les vers, la difformité, la pouriture et la puanteur ; et qu'après tout cela elle sera réduite en cendres.

Pensez-y souvent pendant la journée, et cette pensée si salutaire vous engagera à vous humilier, et surtout à mépriser et à mortifier votre chair.

Considération pour le matin.

Je vous ai laissé hier au pied du lit de Marie ; n'en sortez que pour suivre en esprit le convoi qui la portera au tombeau, d'où elle sortira bientôt pour être revêtue d'une gloire éclatante et éternelle.

Jetez encore les yeux sur son sacré corps : vous n'y trouverez rien de difforme, rien de changé et rien d'effrayant ; la mort n'a point effacé les traits de beauté, ni l'air de grandeur et de majesté qu'elle avoit sur son visage avant que de mourir ; au contraire, il y brille un éclat, une douceur et une lumière d'une gloire anticipée qui imprime un nouveau respect.

Mais en même temps suivez de cœur et d'esprit sa sainte âme qui vient d'être portée dans le sein de Dieu, pour y recevoir la récompense après laquelle elle soupiroit depuis si long-temps.

Approchez-vous avec confiance de cette arche mystérieuse qui a conçu, porté, enfanté et nourri de ses chastes mamelles l'humanité

sainte de Jésus-Christ, la douce majesté qui brille sur le visage de cette incomparable Mère de Dieu semble vous y attirer et vous y inviter.

Imaginez-vous encore que les Apôtres vous ont fait l'honneur de vous admettre en leur compagnie ; allez en esprit avec eux ; et, pénétré d'un profond respect, baisez les sacrés membres de cette Mère de Dieu.

Soyez attentif à ces admirables Cantiques que les Anges du Ciel, unis aux Apôtres, chantent en l'honneur de Dieu et de sa divine Mère. Mêlez vos larmes de joie et de douleur à celles que ceux-ci répandent, de douleur de perdre leur souveraine Maîtresse, de joie de savoir qu'elle est dans la possession de son adorable Fils, et sur le trône de gloire qui lui étoit préparé ; unissez-vous avec ces Saints, et ne faites qu'un esprit, qu'un cœur et qu'une voix avec eux.

Suivez cette pompe funèbre jusqu'à Gethsémani, où le corps inanimé de cette divine Mère va être déposé ; marchez avec des sentimens de tendresse et de respect après ce corps mort d'où est sorti l'auteur de la vie de la grâce et de la vie de la gloire.

ASPIRATIONS.

Dans quel état pitoyable sera mon corps que j'ai tant aimé, et quel rebutant et quel affreux spectacle fournirai-je de toute ma personne au moment de ma mort, et après ma mort, à ceux qui en seront les spectateurs et

les témoins ! Ah ! Seigneur, je n'y puis penser sans frémir d'horreur de moi-même, et sans gémir de n'y avoir pas assez pensé.

Visage majestueux et tout resplendissant de lumière de Marie mourante et morte, vous attirez et mes admirations et mes respects, aussi-bien que de tous vos spectateurs; j'y vois un rejaillissement de gloire et de clarté qui me marque que votre sainte âme jouit de Dieu : mais à quelle humiliante réflexion me conduisez-vous ! Ah ! vous me faites penser à ce que sera alors le mien dans la dernière agonie et dans le triste moment que mon âme l'aura abandonné.

Retracez-vous-en le portrait, ô mon âme, et remettez-le souvent devant vos yeux pour vous y faire penser et pour vous humilier. La sueur de mortencore sur mon front, mes yeux éteints, fixes, immobiles et affreux, qu'on sera obligé de fermer dès que je serai mort : ma bouche livide, mon visage pâle et difforme qu'on prendra soin de couvrir pour ménager la délicatesse de mes proches et de mes spectateurs ; l'odeur infecte de cadavre qui s'exhalera de tout mon corps : ah ! Seigneur, voilà de quoi faire des réflexions salutaires; voilà de quoi me guérir de l'envie de plaire ; voilà de quoi m'humilier jusqu'au centre de la terre où l'on portera mon corps.

Mais, ô mon Dieu, où ira cette âme que vous avez rachetée de votre Sang ? Suivra-t-elle d'autres routes que celles que votre divine Mère lui a tracées ? ira-t-elle se remettre entre

les mains de votre miséricorde ou de votre justice ? Ah ! si je n'imite ses vertus, surtout son amour, j'ai lieu de craindre qu'elle ne soit mille fois plus difforme et plus odieuse à vos yeux que mon corps.

Considération pour le soir.

Respectez le corps de Marie dans le tombeau : tout inanimé qu'il est, il est respectable, parce qu'il est sans corruption. Les Anges gardent avec soin ce précieux dépôt, parce qu'il a été lui-même le principe, le gardien et le dépositaire du corps adorable de Jésus-Christ, et ils le garderont jusqu'à sa résurrection prochaine, et jusqu'à ce qu'ils l'aient eux-mêmes accompagné sur le trône qui lui est préparé dans le Ciel.

Les vers n'ont garde d'en approcher; le Fils de Dieu qui y a reposé et qui a tiré toute la substance et toute la nourriture du sien le conservera sans la moindre altération.

Les concerts angéliques qu'on entendra autour du tombeau qui le renferme, l'odeur délicieuse qui s'en exhalera, et les fleurs exquises qu'on y trouvera, après que ce corps ressuscité sera monté dans le Ciel, sont des preuves évidentes de son incorruption.

Il s'est fait ci-devant bien d'autres miracles en faveur de Marie, qui sont des préjugés de celui-ci : elle a été conçue sans péché ; elle a conçu elle-même le Fils de Dieu sans rien perdre de son intégrité, elle l'a enfanté sans douleur ; elle n'est morte que par un excès

du divin amour : il est juste que son cher Fils, qui est le Dieu tout-puissant, et qui l'aimoit tendrement, et plus tendrement que tous les enfans n'ont jamais aimé leurs mères, préserve son corps de la corruption commune.

Ce corps virginal, si pur et si digne de respect, a porté l'espace de neuf mois la chair d'un Dieu fait homme, qui est la pureté même, et a concouru de sa propre substance et de son propre sang à sa formation et à son accroissement dans son chaste sein. Elle l'a allaité de ses mamelles, elle l'a porté mille fois entre ses bras. La chair de Jésus-Christ est donc la sienne, quant à l'origine, bien plus que celle des enfans n'est celle de leurs mères, puisque Jésus-Christ n'a point eu de père ; et cette chair de Jésus est le principe de l'incorruption de celle de Marie : ainsi les vers et la pouriture ne pouvoient pas en approcher.

ASPIRATIONS.

Chair vierge de l'incomparable Mère de mon Dieu, qui avez mérité votre incorruption par votre admirable pureté, et qui avez contracté cette pureté plus qu'angélique par la chair très-pure de Jésus-Christ, parce que vous en êtes et le principe et l'auguste matière, et que c'est de vous seule qu'elle a été formée ; je vous rends ici et mes respects et mes hommages et mes reconnoissances, quoique vous soyez renfermée dans le tombeau, parce que je vous dois la chair adorable de mon Jésus, aussi-bien que son sang précieux, qui sont les instrumens de ma rédemption.

Mais, ô divine Mère, et Vierge plus pure que les Anges, je vous conjure par cette chair virginale d'être la protectrice de la mienne, et de la préserver à présent de toute souillure et de toute corruption. Conjurez vous-même votre adorable Fils d'amortir et d'éteindre en elle ce misérable foyer et ce penchant si dangereux qui ne la porte que trop souvent à la délicatesse et à la volupté, de m'obtenir tout l'amour de la pureté et toute la force dont j'ai besoin pour la macérer, pour la soumettre à l'esprit, et mon esprit à celui de Dieu.

J'accepte avec une entière soumission la pouriture et la corruption de ma chair, quand elle sera dans le tombeau; je ne l'ai que trop mérité, parce que ma chair est une chair pécheresse, pourvu que vous m'obteniez son incorruption tout le temps qu'elle sera unie avec mon âme.

Je consens de bon cœur à me familiariser, comme le saint homme Job, avec les vers qui dévoreront mon corps après ma mort et qui le réduiront en cendres, et d'appeler, avec lui, la pouriture mon père et ma mère, et les vers mes frères et mes sœurs, pourvu que, tant que ma chair sera animée, elle soit l'imitatrice de la pureté de la vôtre, et que sa pureté la rende digne de ressusciter dans la gloire. Ainsi soit-il.

POUR LE 14 AOUT.

Marie ressuscitée par le divin amour.

PRATIQUE.

FAITES souvent réflexion dans le cours de la journée que vous ressusciterez infailliblement dans cette même chair que vous portez, et qui sera réduite en pouriture ; c'est ce qui doit vous consoler de la mort. Ajoutez que vous ressusciterez ou pour la mort ou pour la vie éternelle ; c'est ce qui doit vous faire trembler. Ajoutez encore que, pour mériter une résurrection glorieuse, il faut bien mourir, et que pour bien mourir il faut bien vivre.

Faites aujourd'hui toutes vos actions dans cette vue, et dites souvent avec le saint homme Job : Je mourrai, mais je ressusciterai ; et dans cette chair et avec ces yeux je verrai mon Dieu et mon Sauveur. Dites-le avec une foi vive, ne faites rien qui puisse y mettre obstacle, et demandez souvent cette grâce par les mérites de Marie ressuscitée.

Considération pour le matin.

FAITES réflexion que l'amour divin, qui est tout-puissant comme Dieu même, sait du moins aussi-bien réunir que séparer, et que son caractère est de tendre presque toujours à l'union : de sorte que s'il a eu le pouvoir de séparer l'âme de Marie de son corps par la mort toute glorieuse qu'il lui a procurée, il ne

l'a fait que pour un temps, et dans le dessein de les réunir incessamment ensemble par une résurrection toute miraculeuse, pour réunir ensuite l'une et l'autre au cœur de Dieu dans le Ciel.

Supposez encore comme une chose certaine que toute âme séparée souhaite naturellement d'être réunie à son corps qu'elle a animé pendant plusieurs années, et il semble que, sans cette réunion, sa béatitude ne soit pas absolument complète. Jugez si Jésus-Christ qui peut tout, et qui aimoit plus Marie que toutes les créatures qui étoient sorties de ses mains toutes puissantes, n'a pas contenté les désirs de sa divine Mère.

D'ailleurs étoit-il convenable que le cœur de Marie, dans lequel un feu si pur avoit brûlé depuis l'heureux moment qu'il avoit été formé, fût plus long-temps privé de ses ardeurs accoutumées, et que ce corps vierge dont la beauté et la pureté étoient incomparables, et qui n'avoit été créé par Dieu que pour en former dans la suite le corps adorable d'un Sauveur et d'un Dieu fait homme, restât parmi les morts et parmi les pécheurs.

Non : il falloit que ce corps qui est dans un sens le principe de la vie, parce qu'il l'avoit donnée à l'auteur même de la vie, fût distingué de tous les autres par une résurrection miraculeuse et anticipée. Il semble même que Jésus-Christ se la devoit à soi-même, aussibien qu'à sa divine Mère, parce qu'elle lui faisoit honneur, et que la gloire de la Mère étoit

la gloire du Fils : il falloit, dis-je, qu'elle ressuscitât comme elle est morte, par amour : il falloit, dit saint Jean de Damas, que ce corps fût exempt de pouriture, et ranimé, presque aussitôt après sa mort, d'une vie plus noble et plus divine que la première.

ASPIRATIONS.

Quel trésor plus précieux, ô mon Dieu, que celui de votre divin amour. Ah! celui qui en est privé est bien pauvre, possédât-il toutes les richesses de la terre; et celui qui le possède est bien riche, fût-il réduit à la dernière mendicité, puisqu'il lui donne la possession de tous les trésors du Ciel, et du cœur de Dieu même qui en est la source, et qu'il enrichit et l'esprit et le cœur, l'âme et le corps, et qu'il les enrichit et pour le temps et pour l'éternité.

Il donne à l'esprit les lumières les plus sûres et les plus sublimes, puisqu'elles sont puisées de la source même des lumières, qui est l'Esprit de Dieu, et que ces lumières sont toujours accompagnées d'onction.

Il donne au cœur des ardeurs plus vives et plus pures, puisqu'elles sont empruntées du cœur de Dieu, qui est charité : il donne à l'âme une grâce plus abondante et plus forte, et par conséquent une vie nouvelle que le divin amour porte toujours avec soi : et si par malheur elle étoit morte par le péché, il la ressuscite pour la rendre digne de la vie de la gloire.

Le corps même, tout charnel qu'il est, se sent de cette vie surnaturelle que le divin amour

lui communique ; il le fait vivre d'une vie plus pure, il le ressuscite quand il est mort, il le relève quand il est tombé, il le soutient de peur qu'il ne tombe; il le purifie, il le consacre et il l'empêche de mourir de la mort du péché, et par conséquent il le préserve de la mort éternelle.

Vierge ressuscitée par amour, dont la chair toute pure est passée dans l'ordre supérieur des substances spirituelles, obtenez-moi, sinon cette résurrection anticipée, du moins le principe de cette résurrection, qui est le divin amour; et si je ne puis ressusciter, comme vous, avant les autres hommes, que je ressuscite dans le temps marqué par les ordres de Dieu, pour aller jouir de la récompense éternelle de mon amour. Ainsi soit-il.

Considération pour le soir.

Assistez en esprit à l'ouverture du tombeau de la divine Mârie avec les Apôtres, et admirez les grands prodiges qui s'y passent, soyez attentif à tout, portez-y un esprit pénétré d'un profond respect, et un cœur plein d'amour pour cette Mère de Dieu.

Ces premiers hommes de l'Eglise naissante qui avoient vu expirer Marie et qui l'avoient mise dans le tombeau, y retournèrent par l'inspiration de Dieu, ils levèrent la pierre qui couvroit le sépulcre, pour avoir la consolation de contempler encore, avant que de s'en séparer, ce corps si saint et si respectable, qui avoit donné la vie à tout le monde en la don-

nant à son Sauveur. Mais ils furent bien surpris de ne le pas trouver, et ils conclurent que son absence étoit la preuve évidente de sa résurrection, de sa gloire et de son triomphe.

Ces Apôtres trouvent seulement dans le tombeau où ils avoient mis le corps de Marie les suaires dont il avoit été enseveli, tout parsemés de fleurs que la Providence avoit mises à la place de ce précieux dépôt, qui n'étoit plus entre les morts. Ils sont charmés et de l'odeur toute céleste qui en sort, et des concerts angéliques qu'ils y entendent.

Ah! il étoit convenable que Jésus-Christ reconnût ainsi les soins maternels dont il étoit redevable à Marie, et qu'il ne différât pas sa résurrection jusqu'à la fin des siècles; il falloit qu'il y eût cette différence entre les serviteurs et la Mère de Dieu, parce que sa dignité, ses mérites, et surtout son amour, étoient infiniment supérieurs.

Ainsi l'âme de Marie, déjà glorifiée, rentra dans ce corps vierge, elle le réchauffa et l'anima d'une vie toute céleste. Il fut en un moment revêtu de toutes les qualités d'un corps glorieux et d'une gloire proportionnée à celle de l'âme : avec cette gloire et cet amour il ne put demeurer dans le tombeau; il en sortit sans endommager la pierre qui le fermoit, et il fut enlevé au Ciel par le même amour qui l'avoit fait sortir du tombeau.

ASPIRATIONS.

Je ne vous demande pas, ô mon Sauveur,

une résurrection anticipée pour mon corps : il est juste qu'il ait après ma mort toutes les qualités honteuses d'un cadavre affreux et infect ; il est juste qu'il soit caché dans la terre, qu'il y pourisse, qu'il y soit dévoré par les vers, foulé aux pieds et réduit en cendres, parce qu'il est complice de mes péchés, et qu'il vous a offensé lui-même par le mauvais usage qu'il a fait de ses organes et de ses sens, par ses délicatesses, par ses lâchetés, par son penchant pour les plaisirs, et par l'éloignement qu'il a eu pour la pénitence et pour la mortification.

Je me consolerai, Seigneur, de ces disgrâces inévitables et communes à tous les pécheurs, pourvu que mon âme au moment de sa séparation possède votre grâce, qu'elle le précède dans le Ciel, et qu'à la résurrection générale il soit revêtu de l'immortalité et de la gloire que vous lui avez méritées par l'effusion de votre sang.

Mais je vous demande à présent, ô mon Dieu, une résurrection et une vie nouvelle pour mon âme. Elle vivra tant qu'elle sera fidèle à vos grâces et à vos divines inspirations ; elle vivra si elle a soin de se procurer toujours votre divine présence ; elle vivra si elle vous aime de toutes ses forces comme vous le lui ordonnez.

Cependant, Seigneur, je ne puis vivre de cette vie si précieuse qui conduit à la vie de la gloire que par votre grâce, et je vous la demande par les mérites de votre divine Mère.

Vierge très-sainte, Mère de grâces et du

plus pur amour, je vous conjure par votre résurrection glorieuse de m'obtenir cette grâce, et de me communiquer cet amour dont votre cœur étoit embrasé, pour mériter une résurrection glorieuse et la possession de la vie éternelle. Ainsi soit-il.

POUR LE 15 AOUT.

Triomphe du divin amour dans l'Assomption de la Sainte Vierge.

PRATIQUE.

SALUEZ à votre réveil, avec un profond respect, Marie triomphante ; priez-la de présenter votre cœur à son adorable Fils, et félicitez-la sur la glorieuse Assomption, sur le trône éclatant qu'elle va occuper dans le Ciel, et sur la couronne de gloire qu'on va lui mettre sur la tête.

Si vous aimez cette divine Mère, et si vous voulez l'avoir pour protectrice auprès de J. C., gardez bien aujourd'hui votre cœur contre les moindres attaches sensibles, soyez plus au ciel qu'à la terre ; et en voyant Marie s'élever, remarquez bien les routes par lesquelles elle est arrivée à cette gloire. Celle du divin amour est la plus courte et la plus sûre ; marchez par cette voie, Marie vous l'a frayée, ne vous en écartez jamais.

Considération pour le matin.

VOICI enfin l'heureux jour du triomphe le

plus auguste et le plus brillant, et le plus parfait que Dieu ait jamais accordé à aucune créature mortelle. Voici un spectacle éclatant, digne des yeux et des complaisances de Dieu même, qui se l'est préparé à soi-même en même temps qu'il l'a préparé à sa divine Mère: spectacle qui réjouit tout le Ciel, qui le fait retentir de cantiques de joie, et qui le va faire briller d'une lumière nouvelle, dit le dévot saint Bernard, par les splendeurs d'une Vierge Mère, qui va faire, après Dieu, l'honneur de cette céleste cité : spectacle enfin qui étonne toute la terre, qui console les justes et les élus, et qui confond l'enfer.

Rendez-vous si attentif que rien ne soit capable de vous distraire ; laissez là le monde aujourd'hui comme si vous n'en étiez pas : il faut de la solitude, du recueillement et de l'élévation pour profiter de ce mystère ; et le monde, loin d'en avoir, met tout en usage pour détourner ceux qui voudroient s'appliquer aux choses du Ciel.

Pendant que cette divine Mère s'élève au ciel toute environnée de gloire, et que l'amour divin, dont son cœur a toujours brûlé, lui procure un si glorieux triomphe, élevez et votre esprit et votre cœur; et pendant que le ciel se fend en deux, dit un Père, et qu'il forme en se divisant deux arcs tout lumineux pour recevoir avec plus de pompe cette Mère de Dieu, fuyez les compagnies du monde, quittez la terre, et efforcez-vous de la suivre au moins par amour.

Faites en sorte que l'Assomption de Marie vous en procure dès à présent une autre conforme à l'état où vous vous trouvez, et à celui auquel vous aspirez, que vous pouvez pratiquer tous les jours pour vous préparer à celle que Dieu destine à votre âme, si elle lui est fidèle.

En effet, l'assomption de notre esprit, de notre cœur et de toute notre âme dans le Ciel, pour jouir de Dieu par une heureuse anticipation, se fait par le même moyen que celle du corps et de l'âme de Marie; l'amour seul, dit saint Grégoire, est la machine et le ressort qui détache notre cœur de la terre et qui l'élève jusqu'au cœur de Dieu: il ne monte qu'à mesure que, détaché de l'amour du monde, il s'unit à Dieu par un véritable amour; parce que, quand l'amour est ardent, il est beaucoup plus où il aime qu'où il anime.

Pesez ici au poids du sanctuaire tous les sentimens et toutes les attaches du vôtre, et sacrifiez généreusement tout ce qui vous empêche de vous élever à Dieu.

ASPIRATIONS.

Brisez mes chaînes, ô Dieu d'amour, et donnez-moi tous les secours et toute la force dont j'ai besoin pour les briser moi-même, afin de pouvoir élever tout mon esprit, tout mon cœur et toute mon âme jusqu'à vous avec votre divine Mère.

Quand serai-je assez heureux, ô mon divin Sauveur, pour pouvoir dire avec autant de vé-

rité que votre Prophète : Seigneur, vous avez brisé mes liens, et me voilà en pleine liberté de vous sacrifier une hostie de louange, et d'invoquer votre saint Nom avec succès, sans qu'aucune créature puisse dorénavant partager mon cœur, qui n'est dû qu'à vous seul.

Mais, hélas! qu'il y a encore de funestes liens qui m'attachent à la terre, et dont je suis l'artisan moi-même, et que je n'ai pas encore eu le courage de rompre, par la crainte de me contraindre et de me faire la violence qui m'est nécessaire pour en venir à bout!

Ai-je commencé à rompre ce lien terrible de l'amour-propre, qui m'attache à moi-même plus qu'à mes devoirs, et plus qu'à vous-même, ô mon Dieu? Ai-je rompu ce lien de vanité, qui me sollicite incessamment à paroître ce que je ne suis pas, à chercher les yeux de la créature plus que les vôtres, à ne pouvoir souffrir le moindre mépris sans m'irriter et me révolter? Ai-je rompu ce lien grossier de l'amour de mon corps, de la vie molle, et de la délicatesse qui me porte à rechercher mes appétits, à satisfaire ma sensualité, et à concevoir de l'horreur pour la mortification et pour tout ce qui peut contrister ma chair?

Ah! Seigneur, je confesse, à ma confusion, que je ne suis qu'une créature charnelle et terrestre, qui ne fait point assez d'efforts pour s'élever jusqu'au Ciel, qui devroit être l'objet unique de mes désirs, puisqu'il est ma patrie.

Hélas! je ne m'aperçois que trop que ma voix et mes mains sont ici de différente reli-

gion : ma voix vous fait mille protestations d'amour, et mes mains les désavouent ; ma voix publie qu'elle veut suivre votre divine Mère et marcher par les routes qu'elle a tracées pour arriver à ce céleste séjour, et mes mains, c'est-à-dire mes œuvres, ne répondent pas à ces brillantes protestations, et elles me font bien comprendre que je n'aime que la terre. Ah! Seigneur, guérissez-moi de cet amour si grossier et si terrestre par le vôtre.

Considération pour le soir.

Un triomphe aussi auguste et aussi éclatant que celui de Marie, et surtout aussi intéressant pour les fidèles, qui la doivent respecter comme leur Souveraine, invoquer comme leur Protectrice, et aimer comme leur Mère, mérite bien que vous lui rendiez une seconde fois vos hommages, et que les yeux de votre esprit et de votre cœur se laissent encore attirer par la beauté d'un spectacle si religieux et si brillant, pour en tirer des motifs de consolation, d'instruction, d'espérance et d'amour.

Quel fruit avez-vous retiré de votre première considération? Sans doute vous avez été frappé d'étonnement : mais en êtes-vous sorti plus pénétré de respect et d'amour pour cette divine Mère, à qui Jésus-Christ procure aujourd'hui tant de gloire; plus détaché des choses de la terre, et plus résolu de ne travailler dorénavant que pour le Ciel.

Entrez encore dans le détail de son élévation, de son entrée et de sa réception, et vous

verrez que jamais cortège ne fut plus pompeux, que jamais entrée ne fut plus magnifique, et que jamais réception ne fut plus glorieuse; pensez-y par ordre, et regardez toute cette grandeur comme l'ouvrage d'un divin amour.

Marie monte au Ciel par la propre agilité de son corps glorieux, accompagnée et soutenue de ce Dieu tout-puissant qu'elle avoit porté elle-même dans son chaste sein, escortée d'une infinité d'Esprits célestes, qui se faisoient une gloire d'environner cette Reine du ciel et de la terre, qu'ils regardoient eux-mêmes comme leur Souveraine : fut-il jamais un si pompeux cortége ?

Le Ciel ouvert pour recevoir Marie triomphante, tous les chœurs des Anges, les Patriarches, les Prophètes, les Martyrs et les Vierges vont au-devant d'elle pour lui faire une entrée plus magnifique. Quelle glorieuse entrée, et combien surpasse-t-elle celles des plus grands monarques de la terre!

Elle est reçue avec toute la pompe imaginable : les Anges qui accompagnent cette divine Mère s'unissent, à leur entrée, avec ceux qui étoient restés dans cette céleste Jérusalem, et composent tout ensemble un concert d'une harmonie délicieuse.

Tout le Ciel en retentit : il brille, dit un Père (*S. Bern.*), par l'éclat de cette lumière nouvelle qui contribue à sa gloire, et il se sent inondé d'un nouveau torrent de volupté.

En un mot, toute l'auguste Trinité la re-

çoit avec des honneurs et des caresses inconcevables ; le Père céleste comme sa Fille, le Fils comme sa Mère, et le Saint-Esprit comme son Epouse. Ils lui mettent sur la tête une couronne de gloire, et la placent sur le trône qui lui étoit préparé.

ASPIRATIONS.

O jour sublime et heureux, s'écrie un saint Docteur (*P. Dam.*), jour plus éclatant mille fois que le plus beau soleil, auquel cette Vierge admirable, parce qu'elle est mère, a été élevée de la terre au ciel, placée sur un trône tout brillant de clartés, et couronnée de gloire, où elle commence à devenir aujourd'hui, où elle sera dans toute l'éternité l'objet le plus digne des tendresses du cœur de Dieu, des respects, des admirations et des désirs de tous les Saints qui habitent ce céleste séjour.

Incomparable Mère de mon Dieu, Vierge plus pure que les Anges, astre éclatant qui allez briller éternellement au plus haut des cieux, je me réjouis de votre gloire, je prends part à votre auguste triomphe, et je vous félicite sur les honneurs et sur les caresses que vous venez de recevoir de toute la sainte Trinité, de tous les Esprits célestes et de tous les Saints.

Votre corps et votre âme abandonnent aujourd'hui la terre : mais nous vous conjurons de ne nous point abandonner : laissez, ô Vierge sainte, une portion de ce cœur dans lequel se sont passés tant de mystères du divin amour,

et qui a aimé Dieu dans tout le temps qu'il a été animé, plus que ne l'ont aimé toutes les créatures ensemble ; mais aussi qui n'a pas cessé d'aimer les pécheurs qui ont eu recours à vos bontés ; et ne nous refusez pas le précieux gage que nous demandons de votre amour.

Regardez-moi, ô mon aimable Souveraine, du trône que vous occupez à présent dans le Ciel, avec des yeux de miséricorde, vous que l'Église en appelle la Mère. Demandez pour moi les grâces qui me sont nécessaires pour assurer mon salut, vous qui en êtes le canal et la dispensatrice, depuis que vous êtes devenue la Mère de mon Dieu et de mon Sauveur.

Mais surtout, ô Mère de la belle dilection, obtenez pour moi de votre adorable Fils, en ce jour d'entrée et de triomphe dans le Ciel, jour auquel il ne vous peut rien refuser, cet amour divin auquel vous êtes redevable de toute votre élévation et de toute votre gloire. Ainsi soit-il.

POUR LE 16 AOUT.

Triomphe de l'amour de Jésus pour Marie dans son Assomption.

PRATIQUE.

Efforcez-vous aujourd'hui dans tout ce que vous penserez, dans tout ce que vous direz et dans tout ce que vous ferez, à chercher le cœur adorable de Jésus, persuadé que si vous le cherchez bien vous le trouverez infaillible-

ment : heureux si vous le trouvez en vous et dans le vôtre!

Jésus-Christ vous a aimé le premier; vous ne devez pas en douter, puisqu'il vous a donné son Sang, et que son Sang est la clef du Ciel : il est vrai que vous ne savez pas à présent si vous êtes digne de son amour : mais interrogez souvent ce sacré cœur, vous ne sauriez lui être importun ; surtout étudiez-vous pendant la journée à lui rendre une infinité de petits soins, et à lui plaire en toutes choses; soyez sûr qu'il vous aimera si vous l'aimez ; et s'il vous aime, il vous fera participant de sa gloire ; car son amour en est le gage.

Considération pour le matin.

AIMER et faire du bien à ce qu'on aime, c'est la même chose; aimer et ne pas procurer tout le bien dont on est capable à ce qu'on aime, ce n'est point un véritable amour, mais son fantôme.

Jésus-Christ nous a donné par son disciple bien-aimé et le précepte et les règles de cet amour, quand il a dit : N'aimez pas seulement par le témoignage de la langue, mais en vérité et par les œuvres; et il nous marque aujourd'hui et la vérité et la force de son amour pour sa divine Mère, par la gloire infinie qu'il lui procure dans son Assomption.

En effet, Jésus a aimé Marie plus que tous les Anges et plus que tous les hommes, non-seulement parce qu'elle étoit sa Mère, et que les rares qualités qu'il avoit mises en elle la

lui rendoient parfaitement aimable, mais parce qu'elle l'aimoit elle-même avec plus d'ardeur et plus de pureté que toutes les créatures ensemble, et qu'elle a toujours augmenté en amour jusqu'au dernier soupir de sa vie.

Ainsi il ne faut pas s'étonner de la gloire qu'il lui procure aujourd'hui, et si, voulant l'appeler auprès de soi pour récompenser son amour et le faire triompher avec un éclat digne de celui qu'il lui portoit lui-même, il descendit exprès du Ciel, il reçut en personne ses derniers soupirs, il réunit son âme à son corps, et éleva l'un et l'autre dans le Ciel avec une prompe digne de la Mère de Dieu, et du Fils tout-puissant qui la lui procure.

Ce fut dans cette élévation si éclatante, et dans cette entrée dans le Ciel, que Marie commença à briller de la gloire même de Jésus-Christ dont elle étoit accompagnée ; il semble même que celle du Fils et de la Mère n'étoit plus qu'une même gloire, et l'on peut ici lui attribuer cet oracle si pompeux du Prophète (*Psal.* 72), et faire dire à cette Mère triomphante ces paroles : Seigneur, vous m'avez prise par la main droite, vous m'avez conduite selon votre bon plaisir, et vous m'avez reçue avec gloire. Voilà des marques bien éclatantes que Jésus donne de son amour à Marie.

ASPIRATIONS.

C'EST donc ainsi, ô mon adorable Jésus, que vous honorez celle que vous voulez honorer et que vous avez trouvée digne de votre

amour, parce que vous lui êtes vous-même redevable de votre humanité sainte, non en lui donnant des habits royaux comme Assuérus à Mardochée, mais en lui communiquant votre propre gloire, mais en la couronnant de vos propres mains, et en la plaçant sur un trône au-dessus de tous les Esprits célestes.

Vous honorez votre divine Mère, ô Fils adorable, non en la donnant en spectacle aux hommes pour quelques momens, mais à tous les habitans du Ciel, et pour une éternité toute entière; non en la revêtant d'une pompe purement extérieure qui n'attire que les yeux des mortels, mais d'une gloire intérieure et extérieure tout ensemble, qui, de votre divine nature, se répand d'abord sur l'âme de cette fille de Roi, dont parloit le Prophète, et qui, de son âme glorifiée, rejaillit sur son corps.

Qu'heureux est celui que vous aimez, ô divin Jésus! Mais, hélas! que suis-je, pour oser prétendre à votre cœur, moi qui ne suis que misère et que péché? Cependant, Seigneur, j'y prétends malgré mon indignité, puisque vous m'en inspirez vous-même la hardiesse, et que vous m'en donnez la confiance, en me disant par un Prophète que vous m'avez aimé d'un amour éternel, et que c'est pour cela que vous m'avez attiré avec miséricorde.

Oui, Seigneur, vous m'avez aimé et vous m'avez aimé le premier, et j'ai eu l'ingratitude de ne pas répondre à votre amour, qui seul pouvoit me procurer la gloire que vous avez promise à ceux qui vous aiment, comme vous

l'avez aujourd'hui procurée à votre divine Mère, selon la juste mesure de votre amour pour elle, et de son amour pour vous. Persuadé que vous m'aimerez, si je vous aime, et que vous me récompenserez à proportion de mon amour, je veux vous aimer jusqu'au dernier soupir de ma vie.

Considération pour le soir.

Comme l'amour de Dieu est Dieu même, il veut agir en Souverain et en Tout-puissant, il veut triompher partout, et faire, quand il lui plaît, des miracles d'éclat; il fait des extases, c'est-à-dire des transpositions (des enlèvemens et des ravissemens, dit saint Denis l'Aréopagite, qui n'avance peut-être cette sublime proposition que parce qu'il fut un des témoins de l'amour de Marie); il transforme ceux qui aiment en ce qu'ils aiment, il les attire à soi, et il les enlève avec une admirable rapidité pour les unir inséparablement à l'objet de leur amour : heureux les Saints et les amis de Dieu qui ont ressenti ces admirables et ces délicieux effets de leur amour!

Ce feu divin qui embrasoit le cœur de Marie l'auroit dû enlever au Ciel dès l'Ascension de son adorable Fils; et s'il a trouvé à propos de la laisser sur la terre, malgré la violence de l'amour qu'il avoit pour elle et qu'elle avoit pour lui, c'est un autre miracle de l'amour que Jésus-Christ portoit à son Église, qui est son Épouse, laquelle, n'étant encore que dans son berceau, avoit besoin d'une aussi brillante lu-

mière pour l'éclairer, et d'une aussi sage et aussi tendre mère pour la consoler, et pour encourager ses premiers ministres à étendre par toute la terre le royaume de Jésus-Christ.

Mais enfin Marie avoit rempli les adorables desseins de Dieu sur elle; et Jésus, qui l'aimoit trop pour en être plus long-temps séparé, et pour lui laisser faire un plus long séjour sur la terre sans couronner son amour, lui procura la plus douce et la plus délicieuse mort qui fut jamais, puisque ce fut par le ministère du divin amour qu'il la fit sortir de son tombeau, enlever au Ciel avec une joie et une gloire telle que pouvoit procurer un tel Fils, et telle que méritoit une aimable Mère, et c'est en quoi consiste le triomphe de l'amour de Jésus pour Marie dans sa glorieuse Assomption.

ASPIRATIONS.

AMOUR de mon Jésus, triomphez en moi pendant que vous me laissez sur la terre, afin que mon âme puisse triompher par vous dans le Ciel après ma mort, en attendant que mon corps ressuscité puisse participer à sa gloire et à son bonheur!

Triomphez à présent de toutes mes passions qui me livrent tant de combats dans lesquels je succomberois sans votre secours; terrassez-les, attachez-les, enchaînez-les comme des ennemis domptés, et comme de vils esclaves, au char de votre triomphe et à celui de votre divine Mère; aidez-moi à en triompher moi-même, persuadé que j'en serai toujours le vain-

queur, quand vous m'aimerez et que je vous aimerai de tout mon cœur.

Mais, ô mon aimable Jésus, puis-je vous aimer sans vous! mon cœur, qui n'a du penchant que pour la terre et pour les objets qu'il rencontre et qui le séduisent, peut-il se tourner et s'élever vers vous, que vous ne lui en inspiriez le mouvement, et quand je vous aime, n'est-ce pas par votre amour que je vous aime! Je sais que quand le fer court après l'aimant pour s'y unir et pour s'y attacher, ce n'est point de son fond qu'il tire ni la force ni le mouvement qui l'y portent; mais c'est l'aimant qui le pénètre et qui l'attire par une vertu secrète.

Soyez donc, ô mon Sauveur, et l'aimant et l'amant de mon cœur; attirez, touchez efficacement ce cœur de fer qui vous a tant résisté, je seconderai vos desseins par mes efforts et par ma fidélité.

Vierge sainte, inclinez vers moi ce cœur adorable de votre Fils, qui vous a tant aimée, et sur lequel vous pouvez tout, afin qu'il m'apprenne à l'aimer pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

POUR LE 17 AOUT.

Triomphe de l'amour de Marie pour Jésus dans l'Assomption.

PRATIQUE.

POUR imiter la divine Marie dans son amour pour Jésus-Christ, vous commencerez la journée par une action de grâces à ce divin Sauveur, pour toutes les marques d'amour qu'il vous a données, soit dans son Incarnation, soit dans sa Mort, soit dans les Sacremens, soit dans les faveurs particulières que vous en recevez tous les jours.

Vous aurez soin d'en former un acte de reconnoissance et un acte d'amour, et vous vous en occuperez souvent pendant la journée : vous détesterez vos ingratitudes passées, et vous en prendrez des motifs pour aimer avec plus d'ardeur et de fidélité ce Sauveur qui vous a donné tout son Sang pour vous procurer la gloire.

Considération pour le matin.

IL faut convenir d'abord avec les saints Pères que Jésus-Christ a plus aimé la divine Marie qu'il n'a jamais aimé aucune créature ; aussi étoit-elle sa mère, et plus sa mère que toutes les autres mères ne sont les mères de leurs enfans, et que d'ailleurs elle étoit plus digne de son amour que toutes les autres créatures ensemble.

Mais on peut dire aussi qu'il n'y a jamais eu de créature, ni dans le ciel, ni sur la terre, qui ait tant aimé Jésus-Christ; amour si fort et si ardent, qu'un saint Docteur (*Ildep.*) pour nous en donner l'idée, nous dit que, comme le fer rougi dans la fournaise prend toutes les qualités du feu qui l'a embrasé, et qu'il a ensuite le pouvoir d'embraser lui-même; ainsi le cœur de Marie, absorbé dans le cœur de Jésus-Christ comme dans la fournaise du divin amour, est devenu tout de feu.

Cependant ce Jésus, si fortement aimé de sa divine Mère, s'étoit absenté par son Ascension: dans cette douloureuse privation, Marie languissoit d'amour, et cet amour transportoit incessamment son esprit, son cœur et son âme vers lui, pendant que son corps demeuroit sur la terre, et qu'elle ne jouissoit pas pleinement de ce qu'elle aimoit.

En effet, si le feu matériel s'élève naturellement, parce qu'il tend à son centre, qui est le feu élémentaire, le feu du divin amour qui brûloit dans le cœur de Marie la portoit vers le cœur de Jésus, qui étoit son centre et son repos.

Mais enfin il étoit juste que Jésus-Christ mît à son aise ce cœur trop resserré dans les bornes étroites de la poitrine qui le renfermoit, et que cette divine Mère fût enlevée de la terre au ciel, pour aller, après tant d'années d'absence et de privation, jouir pour une éternité toute entière des chastes embrassemens de ce Fils si aimable, et qu'elle aimoit incomparable-

ment plus qu'elle-même; et que cet amour si pur et si ardent, après avoir langui si long-temps, lui procurât un aussi auguste et aussi glorieux triomphe qu'est celui de son Assomption dans le Ciel.

ASPIRATIONS.

Que vos désirs embrasés, que vos transports continuels vers le Ciel, ô Vierge triomphante, condamnent ma nonchalance, ma pesanteur, ma lâcheté et mon peu d'amour pour mon Dieu, à qui je dois tout ce que j'ai et tout ce que je suis, et de qui j'espère tout!

C'est par des transports ardens et continuels de votre amour vers ce Fils si chéri que vous avez enfin mérité d'y être effectivement transportée en corps et en âme, et de parvenir enfin où votre cœur aimoit.

Mais, hélas! Seigneur, où irai-je, si je ne vais qu'où mon cœur aime, et si je ne possède dans l'autre vie que ce que mon cœur a le plus désiré dans celle-ci? et puis-je prétendre de parvenir jusqu'à vous dans le Ciel, si je ne vous aime pas, et si je ne vous désire pas comme je devrois vous aimer et vous désirer à présent?

Je reconnois, à ma confusion, que, loin de m'élever vers vous, mes yeux ne s'ouvrent que pour la terre, mes oreilles n'entendent que les discours de la terre, ma bouche ne parle le plus souvent que le langage de la terre, mes mains ne travaillent que pour la terre, mon esprit est devenu terrestre, ne pense qu'à la

terre, et qu'enfin mon cœur, qui n'aime que la terre, entraîne avec soi vers cet indigne objet tous mes sens et tous mes organes.

Cependant, Seigneur, ce cœur est fait pour le Ciel, et vous ne l'avez formé, aimé et rendu sensible à la tendresse que pour vous aimer, et pour reconnoître, par son amour, celui que vous lui avez marqué. Faites-lui sentir son ingratitude, engagez-le à la réparer, en vous aimant uniquement jusqu'au dernier soupir de sa vie. Ainsi soit-il.

Considération pour le soir.

QUELLE est celle-ci, dit l'Époux des sacrés Cantiques, qui s'élève du désert comme une vapeur déliée qui s'exhale des plus délicieux aromates de la myrrhe et de l'encens! C'est la divine Marie, dont cette épouse n'étoit que la figure, qui s'élève du désert de la terre au ciel par l'activité et par le feu de son amour.

Ce feu céleste, dit saint Jérôme, consumoit Marie en holocauste; et tout ce qui composoit ce précieux sacrifice devoit être élevé jusqu'à Dieu, même par le feu de son amour, parce qu'il en étoit le principe, et qu'il méritoit de lui être présenté.

L'amour de Jésus dans le cœur de Marie étoit trop ardent, il lui causa la mort, et ce même amour lui rendit la vie; mais Marie, nouvellement ressuscitée, avoit tout un autre amour que celui dont elle étoit embrasée pendant sa vie mortelle; ce n'étoit plus un amour voyageur, mais bienheureux et embrassant tout

son objet; cet amour, passé dans un ordre supérieur, d'une autre nature et d'une autre force que le premier, ne pouvoit demeurer dans le même cœur de chair, sans y causer de nouvelles agitations et de nouveaux transports : les mouvemens sublimes et surnaturels lui donnèrent l'essor, et elle pénétra les cieux avec une ardeur et une agilité incompréhensible pour s'aller unir intimement au cœur de son Fils et de son Dieu : semblable à un globe de feu, lequel s'étant agité quelque temps dans une fournaise, dont les bornes trop étroites captivoient sa liberté, rompt enfin la prison qui le renferme, et s'élève dans les airs par l'ardeur du feu qui le transporte.

ASPIRATIONS.

N'OUBLIEZ jamais, ô mon âme, que cet auguste triomphe de Marie est celui de son amour pour Jésus qui l'élève, qui la glorifie et qui la couronne dans le Ciel; mais n'oubliez aussi jamais que ce sera l'amour de Dieu qui sera le principe de toute votre élévation et de la gloire à laquelle vous pouvez prétendre dans cette vie et dans l'autre.

Oui, je le sais, ô mon Dieu, disoit saint Augustin, que c'est par l'amour qu'on vous cherche, que c'est par l'amour qu'on vous trouve, que c'est par l'amour qu'on s'élève jusqu'à vous, et que c'est par l'amour qu'on vous possède et qu'on se repose en vous.

Pénétrez-moi donc, Seigneur, du vrai désir de vous posséder, et vous me pénétrerez du

vrai désir de vous aimer. Je sais, il est vrai, que, parce que je suis pécheur, je dois mourir et être mis en terre; je sais que la mort est une peine, que le tombeau est une infamie, que la pouriture est un opprobre, que le délai de ma résurrection est un châtiment, et que l'intervalle qui se trouve entre ma mort et la possession de la gloire est une peine que j'ai méritée.

Oui, Seigneur, je la mérite, parce que je suis pécheur, et Marie n'y a pas été assujettie, parce qu'elle ne vous a jamais offensé, et qu'elle vous a toujours aimé.

Mais vous m'avez promis par votre Prophète que vous donneriez à mon âme le céleste héritage aussitôt que vous m'auriez donné le sommeil de la mort, si je vous aimois. Je m'en tiens, Seigneur, à cette promesse consolante; et, pour vous engager à m'accorder cette grâce, je vais à présent expier toutes mes fautes, et vous aimer dorénavant de tout mon cœur.

Vierge qui triomphez autant par l'amour que Jésus vous a porté que par celui dont vous l'avez aimé vous-même, obtenez-moi la force d'accomplir la promesse que je fais au pied de votre trône céleste, qui est d'aimer votre adorable Fils jusqu'au dernier soupir de ma vie. Ainsi soit-il.

POUR LE 18 AOUT.

Triomphe de la divine Maternité de Marie dans son Assomption.

PRATIQUE.

RENDEZ vos hommages dès votre réveil à Marie, comme à la Mère de Dieu, et priez-la avec ardeur de présenter les vôtres à son adorable Fils. Félicitez-la souvent sur cette éminente dignité ; conjurez-la plusieurs fois dans la journée, par sa maternité divine qui la rend toute-puissante auprès de Jésus-Christ, de lui demander pour vous les grâces qui vous sont le plus nécessaires pour votre sanctification. Enfin adoptez-la pour votre mère, vous pouvez aspirer à cet honneur, et priez-la de vous regarder comme son enfant : agissez à son égard en cette qualité, c'est-à-dire, avec respect, amour et confiance.

Considération pour le matin.

SI les places les plus élevées et les plus glorieuses sont dues naturellement aux dignités les plus éminentes, il n'en est point dans le Ciel au-dessous de Dieu qui ne soit due à Marie, comme Mère de Dieu.

C'est en effet par sa maternité divine qu'elle est parvenue, dit un Père (*D. Thom.*), à un terme de perfections presque infinies; qu'elle approche le plus près de Dieu, et qu'elle a

plus de part à l'union hypostatique, et à toutes les actions admirables que ce Dieu incarné dans son chaste sein a faites sur la terre pour sauver tous les hommes, et qu'elle mérite par conséquent une plus brillante auréole de gloire de Dieu dans le Ciel.

Ainsi on peut dire, avec un saint Docteur (*S. Ildeph.*), que, comme le céleste et le divin fardeau qu'elle a porté l'espace de neuf mois est d'un prix inestimable, aussi la gloire qu'elle reçoit aujourd'hui dans le Ciel, comme Mère de Dieu, est incompréhensible.

D'ailleurs sa divine maternité lui est d'autant plus glorieuse, que, par le plus grand et le plus inouï de tous les miracles, elle est unie à la virginité la plus pure. Quoi de plus surprenant, dit ce Père? (*Ibid.*) Je cherche dans Marie une Vierge, et je trouve une Mère; je cherche une Mère, et je trouve une Vierge dans la même personne; je cherche l'enfant de cette Mère Vierge, et je trouve un Dieu: c'est ce Dieu même qui entreprend aujourd'hui de la glorifier.

Quelle est donc celle qui monte du désert dans une si grande assurance de délices et appuyée sur son bien-aimé, qui est son Fils? C'est moins l'Épouse des Cantiques (3 *Reg.*) que Marie, cette incomparable Mère de Dieu; et ce Fils, bien plus religieux observateur des justes égards qu'on doit à une mère que le plus sage de tous les rois, ira au-devant d'elle: il lui fera tous les honneurs et toutes les caresses qu'un tendre Fils doit à la plus digne et

à la plus tendre de toutes les mères, et la fera asseoir sur un trône à sa droite.

ASPIRATIONS.

Vierge la plus pure et Mère la plus glorieuse qui fut jamais, quelque éblouissante que soit votre gloire à mes foibles yeux, elle ne laisse pas de se faire sentir à mon cœur; il applaudit à votre triomphe, il se réjouit de votre gloire, et il vous félicite sur votre divine maternité couronnée aujourd'hui si glorieusement dans le Ciel.

Ce Jésus, Dieu et Sauveur, qui a été formé en vous, vous doit son humanité sainte; il vous doit sa chair, il vous doit son sang : vous l'avez revêtu sur la terre de la substance de sa chair, qui auparavant étoit la vôtre. Ah! il est juste, dit saint Bernard, qu'il vous revête dans le Ciel de la gloire de sa Majesté; vous lui avez donné ce sang qui a été répandu pour le salut de tous les hommes; il est juste que vous jouissiez des fruits les plus abondans de cette rédemption.

Vous avez revêtu ce soleil de justice d'une nuée, pour le rendre visible aux yeux des hommes; il est juste qu'il vous revête de sa propre lumière : vous l'avez reçu dans votre auguste sein pour lui donner une nouvelle nature; il est juste que cet adorable Fils vous reçoive aujourd'hui dans le sien, pour vous faire participante de sa divine nature, d'une manière bien plus intime et bien plus sublime que vous n'y participiez par la grâce pendant votre vie mortelle.

Du milieu de ce triomphe si brillant et de ce trône de gloire que vous occupez dans le Ciel comme Mère de Dieu, abaissez, Vierge sainte, vos yeux maternels sur mes misères et sur mon néant; inclinez votre cœur à mes yeux et à mes soupirs, et soyez ma médiatrice et mon avocate auprès de votre adorable Fils pendant ma vie et à l'heure de ma mort. Ainsi soit-il.

Considération pour le soir.

Il n'est rien qui me donne une si grande idée du triomphe de Marie dans son Assomption, et de la gloire incompréhensible dont elle jouit dans le Ciel au-dessus de tous les Saints et de tous les Esprits célestes, que sa maternité divine; et il n'est rien qui justifie mieux la conduite de Jésus-Christ à son égard.

Car on peut dire que, si la gloire extraordinaire dont il comble aujourd'hui cette divine Mère est une grâce qu'il ne doit à personne, en rigueur de justice, elle est cependant, en un sens, une dette, d'autant que cet adorable Sauveur n'étoit pas venu pour abroger, mais pour observer la loi qui oblige les enfans à honorer leurs mères : et il devoit l'honorer, comme il sied à un Fils tout-puissant de l'honorer.

En effet, la Mère et le Fils n'étant qu'une même chair, quant au principe, il n'auroit pas été convenable, dit un Père (*S. Petr. Chrysolo.*), qu'une portion de cette chair virginale, qui est Jésus-Christ, eût été glorifiée dans le Ciel, et que l'autre portion, qui est Marie, eût eu la terre et le tombeau pour demeure.

Cette réflexion ne nous laisse aucun doute sur l'Assomption de Marie en corps et en âme dans le Ciel ; car la maternité n'étant pas fondée sur l'âme toute seule, mais sur l'âme et sur le corps unis ensemble, il n'auroit pas été vrai de dire : Voilà la Mère de Dieu qui monte au Ciel, si ce corps vierge n'eût pas été glorifié, et s'il eût resté dans le sépulcre.

Il semble même que la gloire de Jésus-Christ n'auroit pas été complète, et qu'il auroit manqué quelque chose au parfait accomplissement de ses désirs, si cette chair vierge, qui est non-seulement une portion, mais encore le principe de la sienne, n'avoit pas eu part à la gloire de son âme.

ASPIRATIONS.

Élevez-vous, Seigneur, disoit le Prophète (*Ps.* 31), dans un transport d'admiration et de joie ; allez triompher dans votre repos éternel, vous et cette arche précieuse que vous avez sanctifiée en prenant sa chair pour en former la vôtre, et en demeurant dans son chaste sein l'espace de neuf mois.

Donnez à votre auguste Mère un triomphe si éclatant, qu'il surprenne et qu'il réjouisse le ciel et la terre. Rendez-lui avec usure le salaire des travaux qu'elle a soutenus pour votre amour ; payez-lui ses sollicitudes maternelles et ses fatigues, lorsqu'elle vous porta dans son sein de Nazareth à Bethléem et de là en Egypte.

Enivrez-la, Seigneur, d'un torrent de déli-

ces et de volupté, pour la douceur du lait sacré qu'elle vous a donné pendant votre enfance. Procurez-lui un repos éternel pour les inquiétudes et les alarmes que vous lui causâtes avant de vous trouver parmi les Docteurs. C'est une Mère tendre, c'est une Mère Vierge : pouvez-vous lui procurer trop de gloire ?

Procurez-lui un triomphe qui surpasse, dans un sens, celui que, tout Dieu que vous êtes, vous vous êtes procuré dans votre Ascension. Vous n'aviez alors que des Anges et que des Saints pour cortége, et il ne pouvoit être composé que de vos serviteurs. Mais vous, ô adorable Fils, en accompagnant votre divine Mère, et en l'élevant au Ciel, elle a les Anges et avec eux leur souverain Seigneur, et le Dieu du ciel et de la terre pour compagnie. Quel honneur pour une si digne Mère, rendu par un si digne Fils !

Divine Marie, s'écrie saint Bernard, la joie s'empare de mon cœur, et je ne puis vous aimer que je ne me réjouisse de ce que vous allez à votre Fils. Rendez-le-moi favorable, ô puissante médiatrice ! soutenez mes intérêts, et obtenez-moi la grâce de l'aimer dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

POUR LE 19 AOUT.

Triomphe de la grâce de Marie dans son Assomption.

PRATIQUE.

Saluez à votre réveil la divine Marie pleine de grâces ; saluez-la aussi pleine de gloire ; invoquez-la souvent dans la journée sous l'un et l'autre titre. Regardez-la comme le canal le plus abondant, et comme la dispensatrice la plus puissante et la plus libérale de toutes les grâces. Elles ont coulé en elle avec abondance ; ensuite elles ont coulé par elle depuis qu'elle est devenue Mère de Dieu, qui est l'auteur de toutes les grâces : mais son pouvoir est augmenté depuis qu'elle est montée en corps et en âme sur son trône dans le Ciel, qui est un trône de grâce aussi-bien qu'un trône de gloire ; adressez-vous-y mille fois le jour, et ne laissez perdre aucune des grâces qui vous seront accordées.

Considération pour le matin.

Comme la gloire est une grâce consommée, la grâce est une gloire commencée, et la mesure des grâces que nous aurons possédées pendant cette vie mortelle sera la mesure de la gloire dont nous jouirons dans la vie éternelle.

Quelle assez grande idée pourrez-vous donc vous former de la gloire que Marie commence à posséder dans l'auguste triomphe de son

Assomption, puisqu'elle a possédé elle seule, pendant son séjour sur la terre, plus de grâces que tous les hommes et que tous les Anges ensemble, et il n'est pas étonnant qu'elle les ait surpassés en grâces, puisqu'elle les a tous surpassés en mérite, en pureté, en fidélité et en amour!

D'ailleurs Marie ayant été élevée à la maternité divine, qui est la plus éminente et la plus auguste de toutes les dignités que Dieu ait jamais conférées à une créature, elle demandoit une grâce conforme et de la même élévation; et, hors Marie, il n'en fut et il n'en sera jamais.

Que puis-je de plus, ô Vierge sainte, s'écrioit saint Anselme, dès que je veux m'appliquer à considérer l'immensité de votre grâce, et l'immensité de la gloire qui la couronne aujourd'hui dans votre triomphante Assomption : mon esprit ne peut plus penser, ni ma langue s'exprimer, parce que l'une et l'autre sont au-dessus de toute pensée et de toute expression!

Marie est en effet un abîme de grâce et un abîme de gloire; son auguste nom de Marie, dans sa signification, me la fait regarder comme une vaste mer qui reçoit dans son sein tous les fleuves, c'est-à-dire, que toutes les grâces sanctifiantes et gratuites que tous les Saints n'ont reçues que par mesure sont entrées chez elle, et qu'elles ont toutes ensemble inondé son âme dans toute leur plénitude.

ASPIRATIONS.

Quel usage ai-je fait jusqu'à présent de vos grâces, ô mon adorable Sauveur, quoique je susse qu'elles m'étoient méritées par votre Sang, et qu'elles m'ouvroient le chemin du Ciel? Je gémis, quand je pense aux infidélités criantes dont je suis coupable.

Vous m'avez éclairé par les lumières de votre grâce, et je n'ai pas voulu voir; vous m'avez fait sentir, et ce sentiment n'a produit en moi qu'une émotion passagère; vous avez mille fois frappé à la porte de mon cœur sans vous rebuter de mes délais, sans vous irriter de mes résistances, sans punir mes révoltes, et je ne vous ai point ouvert.

Je vous ai écouté quelquefois et dans quelques momens passagers; mais lorsque votre grâce exigeoit de moi quelque sacrifice rigoureux à mon amour-propre et à ma délicatesse, je ne l'ai pas écoutée, parce que je me suis trop aimé pour me faire une violence suivie, qui auroit trop coûté à ma paresse.

Mère de grâce et de l'auteur de toutes les grâces, qui n'êtes à présent si élevée dans sa gloire que parce que vous avez été fidèle à toutes les grâces dont votre adorable Fils vous a favorisée, et que vous n'avez jamais été coupable de la plus petite infidélité, j'ai recours à votre puissante protection : je remets entre vos mains, je dépose dans votre cœur maternel, comme un enfant soumis et plein de respect et de tendresse, tous les intérêts de mon

âme ; et pour ma grâce et pour ma gloire, obtenez-moi le pardon de mes infidélités, et des grâces nouvelles qui puissent m'assurer la possession de la gloire. Ainsi soit-il.

Considération pour le soir.

Ressouvenez-vous que dans le temps que l'Ange annonça à Marie le mystère de l'Incarnation, elle étoit déjà pleine de grâces, et que dans ce précieux moment le Saint-Esprit survint en elle, et par-dessus cette plénitude, il orna encore son âme de toutes les grâces dont une créature élevée par la puissance extraordinaire de Dieu puisse être ornée. Il dilata son âme, il lui donna une nouvelle capacité pour en contenir une plus grande abondance, et il fit en elle une si grande effusion de tous les dons et de toutes les grâces, qu'il semble, dit un saint Docteur, qu'elle ait alors épuisé toutes les grâces du Saint-Esprit.

Ressouvenez-vous encore que, depuis ce bienheureux moment, les grâces de Marie ont toujours augmenté, parce qu'elle a toujours été fidèle, et qu'elles ont augmenté à mesure de sa fidélité qui étoit parfaite, pour nous faire entendre qu'encore que nous ne méritions pas les premières grâces, nous pouvons mériter les secondes, et en mériter l'augmentation par notre fidélité à répondre aux premières.

Faites encore attention que, dans toute la vie de cette Mère de Dieu il n'y a pas eu un seul moment vide de grâces, et de grâces auxquelles elle a répondu avec toute la fidélité

imaginable : ces grâces se sont donc toujours augmentées à chaque moment jusqu'à celui de sa mort. Jugez donc alors de quelle abondance de grâces toute la capacité de son âme étoit remplie.

Mais si la mesure de la grâce est la mesure de la gloire, quel triomphe de cette grâce dans l'Assomption de cette mère de grâce et de l'auteur de la grâce! quelle magnifique entrée dans le Ciel! quelles acclamations! quels honneurs, et de quelle gloire incompréhensible jouit-elle à présent!

ASPIRATIONS.

VIERGE sainte! comme vous avez toujours été et la fille et la mère de la grâce pendant votre vie mortelle, il est juste qu'elle vous procure aujourd'hui le plus pompeux et le plus éclatant de tous les triomphes, et la gloire la plus sublime et la plus éminente qui fut jamais.

Vous avez été conçue dans toute la pureté de la grâce; vous avez pris naissance dans toute l'innocence de la grâce; vous avez vécu dans toute la fidélité à la grâce; vous avez conçu Jésus-Christ; vous l'avez porté dans votre chaste sein, et vous l'avez enfanté dans toute la plénitude de la grâce; vous avez rendu vos derniers soupirs entre les mains de l'auteur de la grâce; il est juste que votre glorieux triomphe dans votre Assomption soit le triomphe de la grâce même, et que la gloire la plus brillante et la plus sublime couronne aujourd'hui toutes les grâces dont vous avez été remplie.

Ah! Vierge sainte, puis-je penser ici à vos grâces si fidèlement reçues et si glorieusement récompensées, sans pousser de tristes gémissemens sur mes infidélités passées, qui sont sans nombre! Hélas! quel accès puis-je espérer auprès du trône de grâce de votre adorable Fils, pour obtenir la miséricorde et le pardon de mes infidélités, dit saint Bernard, si je ne vous ai pour protectrice et pour avocate, vous que l'Église appelle à si juste titre la Mère de la grâce et de la miséricorde!

Conjurez donc ce Fils bien-aimé de me faire grâce, et agréez que je lui présente vos mérites pour l'obtenir avec plus de succès. L'abus que j'ai fait des grâces précédentes pourroit, sans votre crédit, déterminer ce juste Juge à m'en refuser de nouvelles; engagez-le, conjurez-le de me les accorder; je vous en conjure vous-même, en vous promettant d'y être plus fidèle, pour mériter d'obtenir la gloire. Ainsi soit-il.

POUR LE 20 AOUT.

Triomphe des souffrances de Marie dans son Assomption.

PRATIQUE.

Les souffrances de Marie, couronnées d'une manière si éclatante dans sa glorieuse Assomption, vous invitent à souffrir; et, si l'occa-

sion ne s'en présente pas aujourd'hui, d'y suppléer par la pratique de la mortification, persuadé que vous n'en ferez pas une, quelque petite qu'elle soit, qui ne soit récompensée au centuple dans le Ciel.

Étudiez-vous à vous mortifier en tout; mortifiez votre esprit; mortifiez votre volonté; mortifiez votre chair et tous vos sens, et mettez-vous dans la préparation de cœur de souffrir tout ce que la divine Providence vous ménagera, persuadé que c'est le moyen de vous assurer la gloire.

Considération pour le matin.

COMME il a fallu que J. C. ait souffert pour entrer dans sa gloire, il faut aussi que tous ceux qu'il a rachetés de son sang marchent sur ses traces douloureuses, s'ils veulent avoir part à son bonheur.

La divine Marie ne devoit pas être exempte de souffrir, parce qu'elle étoit rachetée du même sang; et elle devoit même souffrir plus que tous les autres ensemble, parce que la gloire qui lui étoit préparée dans le Ciel étoit la plus sublime et la plus éclatante après celle de Jésus-Christ.

Le moment auquel elle commença à entrer dans la carrière des plus rigoureuses souffrances fut celui auquel elle présenta Jésus-Christ au Temple, où elle entendit la prophétie sanglante du vieillard Siméon, qui lui prédit que son âme seroit percée d'un glaive de douleur à cause de ce Fils qu'elle aimoit, et qu'il seroit

lui-même exposé aux persécutions et aux douleurs les plus cruelles.

A cette prophétie si affligeante, Marie fut pénétrée de la plus vive douleur qui fut jamais; son sein maternel fut ému, dit un Père (*D. Bern.*): ce glaive cruel commença à se faire sentir et à percer son âme; son cœur en ressentit les plus douloureuses atteintes, sa souffrance fut excessive, et son imagination, frappée de cet oracle sanglant, la transporta mille fois sur le Calvaire, pour la rendre présente à l'exécution de cet arrêt qui avoit été prononcé dans le Ciel.

Quand elle donnera le lait de ses mamelles à ce divin Enfant, elle s'imaginera le voir abreuver de fiel: quand elle le portera entre ses bras, elle s'imaginera le voir porté sur les bras de la croix; quand elle le verra reposer d'un doux sommeil, elle s'imaginera le voir reposer du triste sommeil de la mort; et les trente-trois années qu'il aura à vivre seront trente-trois années de douleurs anticipées; et ses souffrances ne finiront et ne seront couronnées qu'au jour de sa glorieuse Assomption.

ASPIRATIONS.

J'ASPIRE, ô mon Jésus, à la gloire dont vous couronnez ses souffrances; et je refuse de souffrir pour m'assurer cette gloire! Quelle délicatesse! quelle lâcheté! et quel aveuglement!

Je sais qu'encore que vous fussiez l'innocence même, il a fallu que vous souffrissiez

pour entrer dans votre gloire, parce que vous vous en étiez imposé la nécessité, et que vous vouliez en montrer l'exemple; et moi, quoique pécheur, et quoique persuadé que je ne me sauverai jamais sans souffrir, ma délicatesse se récrie à la moindre douleur et ne peut s'imposer la moindre mortification.

Je sais que vous m'avez dit, vous qui êtes la vérité même, qu'il faut que je porte ma croix, et que je me renonce moi-même si je veux vous suivre dans le Ciel; et je refuse de la porter, quoique je sache que ce refus est un vrai renoncement à la gloire! Les routes qui vous ont conduit à cette gloire sont des routes sanglantes, et je n'en veux prendre que de fleuries!

Vous me proposez pour exemple votre divine Mère souffrante qui n'a jamais péché; je fais profession de l'aimer, et je ne veux pas l'imiter! quel monstrueux amour!

Ah! Seigneur, c'est à présent que vous me faites sentir mon aveuglement: vous m'éclairez, et je me rends, je me soumets à vos ordres, quelque rigoureux qu'ils soient; je consens de souffrir, parce que je suis pécheur, et que je ne puis parvenir à la gloire que je n'aie expié mes péchés par les souffrances, ou par les mortifications que je m'imposerai à moi-même. Je consens de souffrir, parce que je peux vous imiter et suivre les traces que vous m'avez marquées; enfin je veux souffrir, pour vous donner des preuves de mon obéissance et de mon amour.

Considération pour le soir.

Les sacrifices les plus sanglans ne sont pas toujours les plus rigoureux, et il n'en est point de plus rudes à soutenir que ceux dont le cœur est la victime.

Marie n'est pas morte par les supplices corporels comme les Martyrs; mais elle est morte par celui du cœur, qui est beaucoup plus noble : et ce martyre du cœur a brillé en elle, dit saint Bernard, avec un éclat surprenant.

Considérez ce cœur de Marie souffrante au pied de la Croix, percée de la douleur la plus sensible qui fut jamais, en voyant son adorable Fils couvert de plaies, répandre son sang, agoniser et mourir, et vous conviendrez de deux choses; la première, qu'elle a bien mérité la gloire que Jésus-Christ lui procure aujourd'hui dans son Assomption; la seconde, qu'une des plus grandes grâces que Dieu nous puisse faire dans cette vie, c'est de nous donner occasion de souffrir pour mériter la gloire.

Marie souffroit au pied de la croix beaucoup plus que les Martyrs dans leurs plus cruels supplices. Ce qui adoucissoit les peines de ceux-ci, c'est qu'ils souffroient pour J. C. glorieux, et Marie souffroit pour Jésus souffrant : les clous qui perçoient les pieds et les mains du Fils perçoient cruellement le cœur de la Mère.

Elle souffroit même beaucoup plus que si les bourreaux eussent déchiré son propre corps, parce qu'elle aimoit infiniment plus qu'elle-

même ce Fils souffrant, et son cœur de mère étoit attaché avec lui à la Croix.

Ses douleurs recommencèrent après l'Ascension, elle sentit tout le poids de cette douloureuse privation, parce que personne ne connoissoit mieux qu'elle le trésor infini dont elle étoit privée; elle le connoissoit parfaitement, et elle l'aimoit de même, et elle ne le possédoit pas. Quelle douleur! et quelle gloire cette douleur ne lui a-t-elle pas méritée!

ASPIRATIONS.

Vous avez vu, ô Mère douloureuse, souffrir et mourir ce Fils si aimable, vos oreilles ont entendu les tristes plaintes de ce Sauveur agonisant, vous lui avez vu répandre tout son sang; il est juste que vous le voyiez aujourd'hui glorieux et dans la splendeur des Saints. Vous avez répandu des larmes de douleur au pied de la Croix, et ces larmes se sont mêlées avec le sang dont il arrosoit le Calvaire; il est juste que la joie succède à ces larmes, et que vous preniez part à son bonheur, en entrant aujourd'hui dans la joie éternelle de ce Fils, de ce Seigneur et de ce Dieu tout-puissant.

Vous avez vu le visage de ce Fils si chéri, plus beau mille fois que tous les enfans des hommes, tout couvert d'opprobres, de confusion, de meurtrissures et de sang; il est juste que vous le voyiez aujourd'hui dans le Ciel tout éclatant de lumière. Vous avez vu cette tête si chère et si respectable, couronnée d'épines et toute ensanglantée; il est juste que vous la voyiez couronnée de gloire.

Pendant qu'on traitoit son corps comme celui d'un scélérat, et qu'on le perçoit de mille plaies, vous sentiez votre cœur percé de douleur ; il est juste que vous voyiez ce cœur vierge, formé de votre sang, tout resplendissant de clarté.

Enfin, pendant qu'il répandoit tout le sang de ses veines, vous répandiez celui de votre cœur par vos larmes ; il est juste que vos souffrances vous fassent triompher avec lui dans la gloire, et que votre triomphe soit éternel comme le sien.

Vierge triomphante, après avoir été douloureuse, faites part de votre triomphe à ceux qui s'y intéressent et qui vous aiment ; obtenez-nous le courage de bien souffrir pour l'amour de votre adorable Fils, afin d'avoir part à sa gloire et à la vôtre. Ainsi soit-il.

POUR LE 21 AOUT.

Triomphe de la pureté de Marie dans son Assomption.

PRATIQUE.

Pour honorer l'incomparable pureté de Marie, qui est la plus parfaite image de celle de Dieu, veillez soigneusement sur les pensées de votre esprit, et tenez-les toujours dans un grand recueillement ; veillez sur les sentimens de votre cœur, afin qu'il ne lui en échappe aucun d'imparfait.

Faites avec vos yeux le même pacte que fit autrefois le saint homme Job, pour les contenir dans la modestie. Mettez, comme le Roi-Prophète, une garde et une porte bien fermée à votre bouche, et, comme le Sage, des épines à vos oreilles : en un mot, ne pensez rien, ne sentez rien, n'entendez rien, ne dites rien, ne faites rien qui puisse déplaire à l'infinie pureté de Dieu et de sa divine Mère.

Considération pour le matin.

Il falloit à Dieu, qui est la pureté même, dit saint Augustin, la plus pure de toutes les demeures ; il falloit que le sang, dont son corps adorable devoit être formé, eût la pureté la plus approchante de celui dont il devoit être le principe, et qu'on ne pût trouver ni imaginer une pureté plus parfaite après celle de Dieu; il falloit enfin que cette divine Mère, qui devoit être placée dans son Assomption au-dessus de toutes les Intelligences célestes, les surpassât toutes en pureté.

D'où il résulte que, si vous voulez que ce corps incorruptible que vous portez soit revêtu d'une glorieuse incorruptibilité, que votre esprit voie Dieu tel qu'il est dans le Ciel, et que votre cœur soit inondé de ce torrent de volupté dont il rassasie les Saints, il faut que ce corps, que cet esprit et que ce cœur travaillent à acquérir une parfaite pureté.

Je ne parle pas seulement d'une pureté commune qui exclut les plaisirs grossiers (je la suppose), mais d'une pureté qui exclut tout

mélange imparfait ; d'une pureté qui exclut toute délicatesse, toute sensualité, et qui porte toujours sur soi la mortification de J. C. ; d'un esprit qui n'a de vues que pour Dieu seul, sans mélange d'aucune vue humaine, ni de retour sur soi-même, et qui ne pense qu'à son établissement éternel dans le Ciel.

Je parle d'une pureté de cœur qui ne désire que Dieu, qui ne veut que Dieu, sans partage et sans la moindre réserve. Voilà la pureté qui rend un parfait hommage à la pureté de Dieu ; voilà la pureté triomphante que Dieu couronne aujourd'hui dans la plus pure de toutes les Vierges ; voilà enfin la pureté que vous devez prendre aujourd'hui pour votre modèle, si vous voulez voir Dieu dans le Ciel.

ASPIRATIONS.

Qu'heureux sont ceux, ô Vierge sainte, qui vous ont imitée dans votre pureté, et qui ont expié les moindres souillures dont ils ont été coupables, parce qu'ils participeront à votre glorieux triomphe ! Ah ! je ne puis penser à la gloire dont la vôtre a été couronnée que je ne me récrie : Heureux sont ceux qui ont le cœur pur, puisqu'ils verront Dieu dans le Ciel !

C'est votre bouche adorable, ô mon divin Sauveur, qui s'est ouverte sur la montagne pour prononcer cet oracle ; je vais le graver si profondément dans ma mémoire, qu'il ne s'en effacera jamais, et qu'il me servira d'un précieux mémorial pour me préserver des moin-

dres souillures : je vais l'imprimer si avant dans mon esprit, qu'il fera le sujet de mes plus sérieuses réflexions, et surtout dans mon cœur, pour lequel cet oracle est prononcé, qu'il s'effarouchera au moindre sentiment qui pourroit ternir l'éclat de cette pureté que vous exigez de lui, pour être digne de vous plaire dans cette vie, et de vous voir, et de vous posséder dans l'autre, vous qui êtes la pureté même, et l'auteur et le principe de toute pureté.

Je sais, ô mon Dieu, que personne ne peut avoir le cœur pur, à moins que vous ne le donniez; je sais même que cette pureté de cœur est quelque chose de plus qu'un don; je sais qu'elle est dans le langage du Prophète une vraie création, et qu'il faut que vous travailliez sur le néant, et en Créateur, pour nous la procurer.

Créez donc en moi, Seigneur, un cœur pur qui soit selon le vôtre, ou purifiez celui que vous avez mis dans ma poitrine par le feu de votre divin amour, des moindres sentimens imparfaits, de toutes les attaches sensibles, de tout mélange, de tout partage et des moindres réserves, afin qu'il soit digne de vous voir et de vous posséder dans la gloire. Ainsi soit-il.

Considération pour le soir.

L'ÉPOUSE des sacrés Cantiques que les saints Pères ont regardée comme la figure de la sainte Vierge, est comparée par son Epoux, qui est la figure de J. C., à un lis entre les épines; et le lis par sa blancheur, par sa beauté et par son agréable odeur, est le symbole de la pureté.

Ce céleste Epoux avoue qu'il se plaît extrêmement parmi les lis de la pureté : en effet, un cœur pur est un trône où il réside avec plaisir, c'est un lit nuptial où il repose avec délices ; c'est un temple animé, un sanctuaire et un autel où il aime d'être adoré.

Jamais pureté ne fut comparable à celle de Marie, il ne faut donc pas s'étonner s'il l'a choisie pour être sa Mère, s'il l'a aimée plus que toutes les autres créatures, et s'il a fait triompher sa pureté d'une manière si éclatante.

La pureté triomphante de Marie doit vous engager à l'imiter ; premièrement, parce que plus une âme est pure, plus elle est aimée de Dieu ; secondement, parce qu'elle est plus digne de s'approcher de Dieu ; et en troisième lieu, parce qu'elle est plus capable de Dieu.

Elle est plus aimée de Dieu : car l'amour de Dieu, aussi-bien que celui des créatures, est fondé sur la ressemblance. Il aime dans une âme pure sa propre image ; il s'y voit avec plaisir comme dans un miroir sans tache, qui représente ses plus beaux traits ; il y repose, il y prend ses délices comme dans un autre soi-même.

Elle est plus digne de s'approcher de Dieu : car la pureté, dit un saint Docteur, est la voie royale par laquelle on parvient plus tôt, et avec plus de sûreté, aux chastes embrassemens du céleste Epoux.

Elle est plus capable de Dieu, c'est-à-dire, de l'attirer et de le conserver en soi, parce qu'il

n'y a dans son cœur aucune attache qui occupe la place que Dieu veut occuper toute entière.

ASPIRATIONS.

Si les cieux, si les étoiles, si les Anges mêmes, ô mon Dieu, ne sont pas purs en votre présence, hélas! qui suis-je à vos yeux, ô Dieu de toute pureté, et comment puis-je oser vous approcher et vous parler? et comment puis-je espérer vous voir, s'il n'y a que les cœurs purs qui puissent parvenir à ce bonheur?

Purifiez-moi donc, Seigneur, pour me rendre digne de vous : vous êtes un feu consumant; le feu ne peut contracter aucun mélange ni aucune souillure, et il consume toutes les ordures qu'on expose à ses ardeurs : purifiez ma chair, purifiez ma mémoire, purifiez mon esprit, purifiez mon cœur, et réduisez en cendres tout ce qui déplaît aux yeux de votre infinie pureté.

Vous êtes le Soleil de justice, dont celui de la nature n'est que l'ombre; cependant il pénètre par ses rayons les cloaques les plus infects sans contracter la moindre impureté. Eclairez-moi, ô divin Soleil! pour connoître les moindres ordures de mon cœur, et aidez-moi à le purifier par votre divin amour.

Vierge très-pure, miroir sans tache de ce Dieu si pur que vous avez porté dans votre chaste sein, et qui l'avez porté pendant toute votre vie dans votre cœur, par un amour plus pur et plus ardent que celui de tous les Séraphins; Vierge qui triomphez aujourd'hui par

votre éminente pureté, je veux dorénavant, avec votre puissante protection, lever des mains pures vers votre adorable Fils.

Obtenez-moi cette charité qui parte d'un cœur pur, afin qu'il n'aime jamais que Dieu seul, qu'il l'aime purement et sans aucun mélange, qu'il n'aime aucune créature avec lui que pour l'amour de lui, et qu'il meure plutôt de mille morts que de souiller jamais sa pureté. Ainsi soit-il.

POUR LE 22 AOUT.

Triomphe de l'humilité de Marie dans son Assomption.

PRATIQUE.

RECUEILLEZ aujourd'hui les fruits abondans de cette sainte quinzaine que vous venez de célébrer en l'honneur de la triomphante Assomption de la Mère de Dieu, par un renouvellement de ferveur et de dévotion envers le Fils et la Mère, et ne laissez rien perdre de ce que vous y avez acquis.

Finissez par la pratique de l'humanité qui lui a mérité la qualité de Mère de Dieu, et la prodigieuse élévation où elle est à présent dans la gloire. Pour vous y engager, ne perdez point de vue vos misères ni la gloire qui est promise aux humbles, et ne manquez aucune occasion de vous humilier, soit dans vos pensées, soit dans vos sentimens, soit dans vos paroles, soit dans vos actions.

Considération pour le matin.

Comme celui qui s'élève sera humilié, et que celui qui s'abaisse sera exalté, dit le Sauveur même, Marie, quoique la plus élevée en dignité de toutes les créatures, s'étant le plus profondément humiliée, elle mérite par conséquent d'être la plus exaltée.

Ainsi vous devez envisager sa glorieuse Assomption comme une récompense et comme un triomphe éclatant dû à son humilité : d'où vous devez conclure que, si vous voulez vous sauver et avoir part à sa gloire, vous devez vous faire une étude sérieuse de l'imiter dans son humilité.

Parcourez la vie de cette Mère de Dieu, et vous n'y verrez que des actes de l'humilité la plus parfaite. Elle se renferme dans le temple dès l'âge de trois ans, pour se cacher aux yeux des créatures, et pour n'avoir que ceux de Dieu seul pour les témoins de la vie plus qu'angélique qu'elle y menoit, et des sentimens et des actes continuels du plus pur et du plus ardent amour que son cœur y produisoit.

Tant il est vrai que la vie cachée est la plus sûre gardienne de l'humilité, et que, quand on sait se soustraire aux yeux et aux applaudissemens des hommes, cette vertu est beaucoup plus en sûreté. Elle devient Mère de Dieu; l'Ange la salue en cette qualité, et elle ne prend que celle de sa servante. Plus il parle, plus elle garde le silence; elle est même troublée, parce qu'elle est humble, et que ce mystère regarde

ses grandeurs que son humilité lui cache, et dont elle se croit indigne.

C'est par cette humilité si profonde que cette servante de Dieu mérite de devenir sa Mère; et parce qu'elle est vide d'elle-même, elle va devenir pleine de grâce et pleine de Dieu, pour la préparer à devenir pleine de gloire, comme elle l'est aujourd'hui.

ASPIRATIONS.

Heureuse humilité ! s'écrie saint Augustin : c'est vous qui avez fait descendre un Dieu du Ciel; par Marie, la plus humble de toutes les créatures, vous avez donné un Sauveur à tous les hommes et engendré la vie aux mortels. Vous avez purifié le monde, renouvelé les cieux, éclairé les aveugles, délivré les captifs, brisé leurs chaînes, ressuscité les morts, fermé les portes de l'enfer et ouvert celles du paradis.

Votre humilité couronnée aujourd'hui d'une gloire si éclatante, ô Vierge sainte, me fait bien comprendre que, si cette céleste patrie à laquelle j'aspire est infiniment élevée au-dessus de moi, la voie la plus sûre qui y conduit est bien humble et bien basse, et que, si je prétends parvenir à une gloire si haute et si sublime, je ne dois pas refuser de prendre le chemin de l'humilité, que votre adorable Fils et vous m'avez tracé d'une manière à ne s'y point méprendre.

Aidez-moi, ô divine Mère, par votre puissante intercession, à convaincre mon esprit que, n'étant qu'un ver de terre, un néant vivant

et une boue animée, et tout rempli de misères et de péchés, je ne dois pas m'élever, de peur d'être abaissé, confondu et frustré des espérances que le sang de J. C. m'a données de posséder la gloire dont les orgueilleux seront éternellement exclus.

Aidez-moi à réprimer toutes les saillies de ma vanité et de mon orgueil, à faire en sorte qu'une humilité copiée d'après la vôtre soit l'âme de mes pensées, de mes désirs, de mes sentimens, de mes paroles et de mes actions.

Aidez-moi, Vierge sainte, à marcher sur vos traces, à penser, à dire et à sentir si je fais quelque chose de bien, que le Tout-Puissant a tout opéré en moi; et que, s'il s'est voulu servir de moi, c'est qu'il a regardé ma bassesse. C'est ainsi que j'obtiendrai la grâce et la miséricorde dans cette vie, et la gloire en l'autre. Ainsi soit-il.

Considération pour le soir.

Plus je parcours la vie de la Sainte Vierge, plus aussi je découvre d'actes héroïques, qu'on peut appeler de vrais miracles de la plus profonde humilité, qui lui ont mérité la gloire qu'elle possède à présent, et qui marquent le chemin que je dois tenir si je peux parvenir à cette gloire.

A peine cette divine Mère est-elle sortie de l'opération ineffable du Saint-Esprit, qui l'avoit laissée toute remplie de Dieu, qu'elle va rendre visite à Elisabeth et à Zacharie. Elisabeth la comble de louanges sur sa maternité divine:

Marie s'en croit indigne ; et, toute abîmée dans son néant, elle commence un sacré Cantique, où elle fait un éloge continuel de la grandeur et de la puissance de Dieu, pour faire mieux sentir sa bassesse.

A quelles étranges humiliations Marie ne fut-elle point exposée, quand elle arriva à Bethléem pour mettre Jésus-Christ au monde! Souffrir les indignes rebuts de toute une ville, être réduite par son extrême pauvreté à entrer dans une étable abandonnée, et à y mettre son Fils et son Dieu sur la paille !

A quelles rudes épreuves son humilité ne fut-elle pas mise, quand elle le présenta au temple pour racheter sa liberté par la rançon des pauvres, comme s'il étoit esclave ! Mais quelle étrange confusion pour cette Vierge plus pure que les Anges, de passer pour une femme souillée comme les autres mères ? Sa virginité redemandoit ses droits : comme elle en possédoit toute la pureté, elle avoit droit d'en exiger tout l'honneur et tout l'éclat : mais elle le sacrifie de bon cœur à l'humilité, pour imiter son adorable Fils, qui cachoit toutes ses grandeurs et sa divinité même.

Il est donc juste que cette divine Mère, ayant été la plus parfaite imitatrice de l'humilité de Jésus, soit aussi participante de sa gloire et de son triomphe dans le Ciel.

SENTIMENT ET RÉCAPITULATION DES DEUX OCTAVES.

Vierge triomphante et Mère de mon Dieu

et de mon Sauveur, agréez et recevez les justes hommages que je vous ai rendus pendant les Octaves de cette grande Fête. Je les réitère, je les renouvelle et je les rassemble dans ce dernier jour, pour vous les offrir et pour suppléer par une ferveur nouvelle à ce qui auroit pu manquer à mes respects, à ma confiance et à mon amour, dans ces jours consacrés à votre auguste triomphe.

L'amour ardent et continuel, dont votre cœur a brûlé pendant toute votre vie pour Jésus, vous a insensiblement préparée à la mort : les violens désirs de le posséder ont accéléré ce précieux moment. Vous étiez dans l'actuel exercice de cet amour, quand vous rendîtes entre ses mains vos derniers soupirs, et c'est par un transport ordinaire de ce même amour que vous expirâtes; et il ne faut pas s'étonner si vous ne ressentiez que des douceurs ineffables dans ce passage qui fait trembler tous les mortels. On vous porta au tombeau au milieu des concerts angéliques, et ce même amour qui vous avoit ôté la vie, vous la rendit presque aussitôt, et il embrasa votre cœur de nouvelles ardeurs qui ne pouvoient plus vous laisser dans le tombeau ni sur la terre.

Transportée par cet amour, vous vous élevâtes dans le Ciel, et il eut la meilleure part à ce triomphe. Celui que vous portoit votre adorable Fils, et celui dont votre cœur brûloit pour lui, vous procurèrent cette glorieuse réunion de vos deux cœurs dans le Ciel; et la Mère d'un Dieu méritoit bien un pareil triom-

phe de la part d'un Fils si tendre, si juste et si puissant.

Comme vous aviez été fidèle à toutes ses grâces, il étoit bien juste que vous participassiez à toute sa gloire : comme vous aviez souffert excessivement au pied de sa croix en le voyant souffrir et expirer, vous deviez prendre part à sa joie ; comme vous aviez imité son incomparable pureté, vous deviez participer à l'éclat de sa lumière ; enfin, comme vous aviez été la plus humble de toutes les créatures, vous deviez être la plus élevée en gloire.

De ce trône éclatant que vous occupez à présent dans le Ciel, Vierge sainte, inclinez vos yeux et votre cœur de Mère sur moi. Procurez-moi un accès favorable auprès du trône de grâces de votre adorable Fils, mon Sauveur, mon Dieu et mon Juge. Accordez-le-moi auprès du vôtre, et je serai sûr de l'avoir auprès du sien. Soyez mon asile et ma médiatrice pendant ma vie, et ma puissante protectrice au moment de ma mort. Ainsi soit-il.

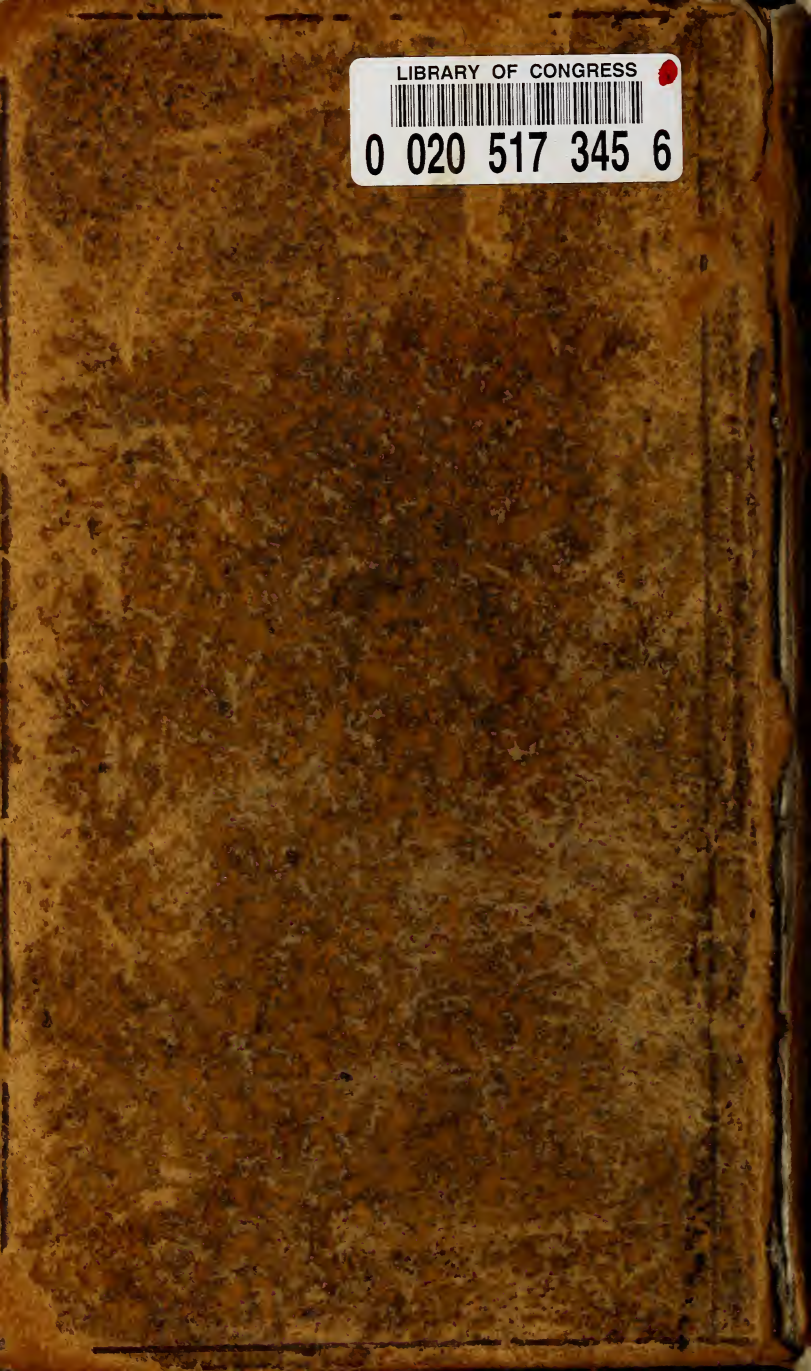
FIN.

TABLE.

Fin de la Table.






LIBRARY OF CONGRESS
0 020 517 345 6